SANS NOM

PAR

M^ELLE ZÉNAÏDE FLEURIOT

(ANNA-ÉDIANEZ)

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

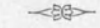
AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

20, RUE CASSETTE, 20.

SANS NOM

M. Gotaszewski.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.



Souvenirs d'une Douairière, 3e édition, 1 volume in-18 anglais . . . . . fr. 2 »»

Marquise et Pêcheur, 2e édit. 1 vol. in-18 anglais. fr. 2 »»

La Vie en famille, précédée d'une introduction par M. A. Nettement, 3e édition, 1 volume in-18 anglais. . . fr. 2 »»

Réséda, 3e édition, 1 volume, in-18 anglais . . . fr. 2 »»

Une Famille bretonne, 2e édition, 1 volume in-18 anglais, orné de 4 belles gravures sur acier. Ouvrage pour l'adolescence . . . . . fr. 3 »»

Les Prévalonnais, SCÈNES DE PROVINCE, 2 volumes in-18 anglais . . . . . fr. 4 »»

Le Chemin et le But, 1 volume in-18 anglais. . . fr. 2 »»

CAMBRAI. — IMPRIMERIE DE RÉGNIER-FAREZ.

266

SANS NOM

PAR

Mᴱᴸᴸᴱ ZÉNAÏDE FLEURIOT

(ANNA-ÉDIANAZ)

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

20, RUE CASSETTE, 20.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

1868

WOJEWÓDZKA I MIEJSKA BIBLIOTEKA PUBLICZNA w Rzeszowie
A-30434
788.3
35356
20,—
Wojewódzka i Miejska
Biblioteka Publiczna w Rzeszowie
A-30434
001-0035356--00

Justice a donc été faite à cette antique province, et cela, parce que sur son sol inculte avaient poussé de ces fleurs magnifiques et rares dont le parfum se répand dans le monde entier. C'est par ses enfants que la Bretagne a été tout d'abord glorifiée et, nous le disons avec orgueil, le nombre de ses rejetons illustres est grand.

Cette glorieuse liste, sur laquelle la mort vient, hélas! d'inscrire un nouveau nom, celui de notre barde aimé Brizeux, n'est guère composée que de guerriers, de marins et de poètes.

La Bretagne est là, dignement représentée par ces hommes au cœur intrépide, à l'âme généreuse et loyale, à la voix éloquente.

Cela devait être ainsi, et sur la terre d'Armor, terre vaillante et poétique avant tout, la Science et l'Industrie, ces deux reines modernes, devaient être naturellement regardées comme des étrangères.

On se serait tenu envers la Bretagne à ce sentiment de froide estime que lui font accorder, la gloire acquise par ses enfants et sa fidélité à certaines vertus repoussées par notre siècle, si cette déesse, inconstante comme la Fortune et qui s'appelle la Mode,

n'était venue poser un instant son pied délicat sur les landes stériles où fleurit la bruyère.

Ce pays arriéré et croyant a été à la mode. Il nous souvient d'avoir lu un article de journal dans lequel on demandait grâces de luttes, de pardons et de pèlerinages. A quelques années de là un chef-d'œuvre musical, signé d'un grand nom, répondait victorieusement, par son titre seul, à cette demande passablement impertinente.

Les caprices de la mode ne sont pas de longue durée, et la Bretagne serait retombée dans l'oubli, mais elle avait fait entendre, aux oreilles des visiteurs et des curieux, le chant plaintif ou solennel de cette sirène qui est à la fois sa richesse, sa défense et sa force et qui l'entoure d'une terrible et mouvante ceinture.

On s'est lassé des églises au clocher de granit dentelé, des fontaines miraculeuses, des pardons avec leurs graves « jabadaos » des légendes dans lesquelles les saints conversent avec le diable ; mais on ne s'est pas lassé de la mer.

Aussi, quand arrive l'époque où tout ce qui peut s'échapper fuit l'atmosphère étouffante des grandes

villes, leurs pavés de feu, leurs toits miroitants, il en est qui se souviennent des plages bretonnes, de ces belles grèves, où les baigneurs timides attendent l'arrivée du flot sur le sable attiédi et doux aux pieds.

Le brûlant été amène donc en Bretagne bon nombre d'étrangers. Les uns vont s'établir dans quelque bourg encore inconnu, les autres se réfugient dans les maisons et les couvents transformés en établissements de bains; d'autres, plus riches, plus oisifs, plus avides de plaisir, choisissent les lieux fréquentés afin d'y rencontrer la société et ses ressources.

Parmi ces lieux-là, il n'en est pas en Bretagne de plus agréable que Saint-Malo, la ville commerçante et guerrière enserrée dans son corset de granit noirci par les siècles.

Saint-Malo, a sa saison des bains comme certaines villes ont leur saison des eaux, et la magnifique grève, que domine l'humble croix sous laquelle repose le plus grand des enfants de l'Armorique, se couvre l'été d'une multitude de cabanes roulantes remplies de baigneurs et de baigneuses. Le coup-d'œil est charmant, animé, et, l'après-midi, quand le temps

est serein, la grève devient une sorte de salon commun de réception où les sociétés se comptent par groupes. Les délicieuses heures ! pour certaines personnes surtout. Là, elles peuvent être à l'envi curieuses et médisantes. Qui donc les blâmerait de s'occuper d'étrangers et de s'égayer un peu à leurs dépens? Aussi les voit-on accourir de bonne heure afin de passer la revue d'une manière complète.

Par une chaude journée du mois de juillet 1859, la société de baigneurs reunis dans la ville de Chateaubriand semblait s'être donné rendez-vous sur la grève. Les cabanes, pareilles à de blanches guérites, roulaient traînées par leurs petits chevaux et allaient déposer jusque dans l'eau les folles jeunes filles dont le rire éclatant traversait sans peine le coutil des tentes, les malades et les vieillards que d'autres baigneurs venaient soutenir, les enfants qui jetaient des cris mêlés de terreur et de plaisir.

Les groupes de spectateurs s'étaient échelonnés sur la grève; les femmes qui ne se baignaient pas, celles qui avaient pris leur bain à l'avance, avaient apporté leur ouvrage et la conversation s'était engagée sur toute la ligne.

Comme partout, il y avait un groupe dominant plus nombreux, qui avait pris la meilleure place et sous le feu duquel tout baigneur devait passer à moins qu'il ne voulût faire un circuit. A l'air aisé de chacune des personnes qui composaient cette petite société, on devinait des Malouins ou tout au moins des habitués des bains de mer. On le sentait, ils se regardaient là comme chez eux et se montraient tout disposés à dire, en parodiant une phrase célèbre: « Malheur aux étrangers! »

Quelques femmes qui accusaient le demi-siècle avec plus ou moins de vérité; deux autres plus jeunes, plusieurs jeunes filles, blondes ou brunes, et un viellard aux cheveux blancs mais à l'œil vif, formaient ce noyau qui allait se grossissant d'une nouvelle venue ou d'un baigneur attardé.

— Cette année, il n'y a guère de jolies femmes à Saint-Malo, dit la plus jeune femme, ravivant par cette phrase la conversation qui languissait.

— Ah! madame repartit le vieillard, pouvez-vous parler ainsi? Et d'un geste circulaire il indiqua galamment le groupe des jeunes filles.

— Madame Dorman ne veut parler que des étran-

gères, remarqua la plus âgée des dames, de celles qui nous viennent pour la première fois.

— Oh! il y en a de charmantes, dit vivement une des jeunes filles en relevant son front incliné sur sa broderie et en montrant à demi un visage plutôt gracieux que beau, mais resplendissant de fraîcheur, d'intelligence et de jeunesse.

— Voyons, Louise, reprit madame Dorman d'un ton aigre-doux, dites-nous un peu le nom de ces étrangères que vous trouvez si charmantes.

— D'abord il y a mademoiselle du Lanzou, madame; sa beauté est très-remarquable.

— Et très-passée, après?

— Mademoiselle Blanpigny.

— Par exemple! une enfant. Porte-t-elle des robes longues, Louise?

— Elle n'a que seize ans, c'est vrai; mais on lui en donnerait dix-huit.

— Qu'est-ce que cela fait, elle n'en reste pas moins une petite fille. Est-ce tout?

— Vous vous montrez si difficile, madame, dit Louise, qu'en vérité je n'ose poursuivre.

— On peut être difficile, mademoiselle, et il y a

des personnes qui en ont le droit, dit le vieillard avec un sourire aussi équivoque que ses paroles, qui pouvaient être une ironie aussi bien qu'un compliment.

— Mais comme je n'ai pas ce droit là monsieur, repartit Louise, avec une modestie qui n'était pas jouée, je vous avoue que je me sens disposée à trouver toutes les baigneuses fort bien en général.

— Cependant vous n'avez pas pu m'en citer une qui fût vraiment jolie, insista madame Dorman.

— C'est que j'oubliais cette jeune fille de Rennes qui se coiffe à la Marie Stuart, dit Louise vivement; n'est-elle pas charmante.

Toutes les femmes firent cette fois un signe d'assentiment.

— Et cette dame qui a paru hier au Casino, et qui se promène là-bas avec un chapeau gris garni d'une plume noire, reprit une autre jeune fille; vous n'y pensez pas, madame?

Madame Dorman se pinça les lèvres.

— J'aimerais à savoir qui elle est, dit-elle; le bruit court que ce n'est qu'une actrice.

— Oh! fit l'autre jeune femme, grosse blonde aux

yeux ternes, il faudrait s'en assurer. Si cela est, je ne remets plus les pieds au Casino.

— Je le parierais, reprit la dame âgée avec volubilité. J'ai toujours eu des doutes sur cette femme; elle se farde, c'est certain et ses manières sentent le théâtre. En vérité, ces messieurs devraient bien aller aux informations et savoir quelque chose de positif. Le directeur du Casino est là-dessus d'une insouciance ridicule; on voit bien qu'il n'a pas de fille à mener dans le monde.

— Mais cette femme me paraît bien élevée, mesdames, dit le vieillard; elle s'annonce sous le nom de madame de Clarey; cette dame âgée qui lui sert de chaperon est dit-on sa mère. Pourquoi voulez-vous voir là-dedans autant d'impostures?

Madame Dorman ne put retenir un léger mouvement de dépit.

— On sait que vous êtes la crédulité personnifiée, monsieur Vigan, dit-elle. Dieu merci, les femmes sont plus perspicaces, et elles s'apprécient toujours sûrement entre elles, ne l'oubliez pas. Mais j'aperçois M. du Portgamp, nous allons lui demander son avis sur madame de Clarey; il vient de notre côté.

Celui qu'elle désignait ainsi à l'attention générale, était un jeune homme de haute taille, soutenant, avec tout le soin et toute la tendresse possible, une vieille femme qui s'appuyait sur son bras, et dont la faiblesse paraissait extrême. La couleur brune de son teint était rendue saillante par la blancheur du panama posé sus ses cheveux noirs, abondants et naturellement bouclés.

Contre toute attente, il continua à marcher en droite ligne, ce qui allait l'éloigner du groupe curieux et causeur. Un instant il se détourna, et, rencontrant les regards qui le suivaient, il se découvrit. Le soleil éclaira une seconde fois des traits réguliers et beaux, une physionomie sérieuse; puis les deux promeneurs passèrent, après avoir reçu le salut des jeunes filles, le sourire des femmes, et un geste affectueux du vieillard.

—Voilà une heureuse mère, remarqua la doyenne des spectatrices en reprenant l'entretien interrompu, un fils ne saurait être plus complaisant, plus soumis et plus tendre.

— M. du Portgamp est un charmant cavalier, ajouta madame Dorman : un peu grave, peut-être.

Il est aussi sérieux au bal qu'à l'église, cela n'est pas naturel.

— Mme du Portgamp est d'une si mauvaise santé ! dit la mère de la jeune fille qu'on avait appelée Louise.

— Cela ne me paraît pas expliquer la gravité presque constante de ce jeune homme, répliqua la brune Malouine.

— C'est que vous ne le connaissez pas, ma chère, c'est que vous ne savez pas jusqu'où il pousse l'amour filial. Je le connais mieux que vous, mesdames, puisque le hasard nous a faits voisins, et je puis vous assurer que le fils vaut encore mieux que l'homme du monde ; il ne suffit pas de le voir dans un salon, il faut le surprendre dans la chambre de sa mère.

— S'il faut vous l'avouer, reprit la vieille dame, madame du Portgamp et son fils sont pour moi une des énigmes de la saison.

— Que leur trouvez-vous de mystérieux, ma cousine? demanda le vieillard.

— Mais, mon ami, on ne sait rien d'eux.

— Au nom du Ciel que voudriez-vous en savoir? Ceux qui viennent à Saint-Malo pour leur plaisir ou

leur santé, ne sont-ils pas libres de garder leurs secrets, s'ils en ont?

— Cette dame vit si retirée...

— Cela se conçoit, elle est toujours entre son lit et son fauteuil. D'ailleurs les soins et la compagnie d'Edmond lui suffisent.

— Ah! M. du Portgamp s'appelle Edmond dirent simultanément quelques jeunes filles.

— Quel est ce jeune homme? s'écria en ce moment madame Dorman; je ne me trompe pas, c'est M. Adolphe Valrémon; il n'y a que lui pour s'habiller avec cette élégance et pour avoir une tournure aussi distinguée.

A ces mots de mise élégante et d'allure distinguée les jeunes filles levèrent curieusement la tête.

Sur le sable, et se dirigeant vers elles, sautillait un homme très-petit, très-maigre, très-laid, mais vêtu avec une extrême recherche et offrant sur sa physionomie ce mélange de fatuité superbe et d'indifférence railleuse qui compose le bel air adopté par les merveilleux du jour.

— M. Valrémon me fait l'effet d'un lion pur sang, dit en souriant un des hommes présents.

Le lorgnon dans l'œil, le ruban de son chapeau à la main, le lion s'était avancé et saluait les dames. Ce qui veut dire qu'il se dandinait sur sa jambe gauche, sorte de bâton articulé, et qu'il fléchissait ainsi gracieusement, le bras levé, le coude écarté et son chapeau à la main.

— Nous commencions à désespérer de vous voir, monsieur, dit madame Dorman. Jusqu'ici vous aviez été le premier arrivé dans notre pauvre ville.

Ce mot — pauvre — était vraiment admirable d'humilité dans la bouche de la riche Malouine qui le prononçait.

— Croyez bien, madame, qu'il n'y a pas de ma faute, répondit le nouveau venu en ramenant sur ses tempes les mèches fuyantes de ses cheveux roux. Les affaires ont cette fois passé avant le plaisir, ce qui n'arrive pas souvent pour ce qui me regarde. Et puis ma belle-sœur ne se lassait pas d'être à Paris qu'elle n'avait jamais visité, et les médecins lui ayant recommandé les bains de mer, j'ai dû l'attendre afin qu'elle ne voyageât pas seule.

— Ainsi, nous possèderons Madame Valrémon pendant toute la saison ?

— Certainement; elle serait déjà venue vous rejoindre, mesdames, sans son extrême fatigue. Elle n'a pas voulu bouger de l'hôtel et elle ne prendra même pas de bain aujourd'hui. Un voyage en Bretagne est chose si insupportable! Quand donc nous donnera-t-on un chemin de fer? Ailleurs la civilisation marche, ici elle se traîne; aussi que d'encroûtés parmi ces Bretons. Ai-je donc maugréé contre eux dans ces ignobles voitures qui me faisaient doublement regretter les coussins moëlleux de nos wagons! J'étais brisé en arrivant, et sans le désir que j'éprouvais de revoir mes connaissances de l'an dernier, j'aurais fait comme ma belle-sœur. Cette année, avez-vous comme d'ordinaire nombreuse et brillante société?

Madame Dorman et la dame blonde allongèrent dédaigneusement les lèvres.

— Nombreuse! elle l'est toujours, dit la brune Malouine; brillante et surtout choisie, c'est différent.

— On m'a assuré que Madame de Clarey avait pris son vol vers Saint-Malo. Elle doit compter parmi vos femmes les plus jolies et les plus distinguées.

— Allons, mesdames, dit le vieillard en riant, le

moment des questions est enfin venu. Ce jeune homme est peut-être bien informé et vous pouvez lui soumettre vos doutes sur cette étrangère suspecte.

— Suspecte! répéta Adolphe Valrémon en lissant sa moustache de la main qu'il venait de déganter et qu'il avait l'air d'offrir à l'admiration générale, madame de Clarey suspecte!

— Oui! reprit résolûment madame Dorman, on assure que ce n'est qu'une actrice.

— Allons donc, madame de Clarey n'est jamais montée sur les planches.

— Ce n'est pas une femme de théâtre?

— Non, je vous le garantis.

— Vous en êtes sûr?

— Aussi sûr que possible.

— Pourtant elle se farde.

— Vous me permettrez d'en douter. Avec le teint éblouissant que je lui ai connu le fard est inutile.

— Elle a des manières originales.

— Sa mère était Anglaise.

— Donc cette vieille dame qui l'accompagne n'est pas sa mère, s'écria victorieusement madame Dorman, elle n'a pas d'accent.

— C'est possible, madame, remarqua M. Vigan. mais elle parle parfaitement l'anglais.

— Puisque cela paraît vous plaire, madame, dit le jeune homme avec un sourire, je voudrais vous affirmer que madame de Clarey a pris le masque ou noué le cothurne. Mais le hasard m'a mis en relation avec de Clarey, j'ai vu sa femme qui est charmante, je connais sa belle-mère qui, malgré sa naissance britannique, parle très-purement le français et, comme je viens de saluer ces dames sur la grève, je puis vous affirmer que ce sont bien elles, et que cette fable inventée est absurde. Vous me voyez fort heureux de vous donner les éclaircissements que vous pouviez désirer, et je vous demanderai en revanche des détails sur ce que je verrai de nouveau. Ne pourrai-je par exemple, ajouta-t-il en lorgnant à droite et à gauche avec une aisance pleine d'impertinence, savoir le nom de cette femme brune dont j'admire depuis quelque temps le profil régulier et la taille d'impératrice ?

— C'est la femme du nouveau directeur des douanes, dit une vieille dame. Elle a, dit-on, beaucoup d'esprit.

— Et de pédantisme, ajouta Madame Dorman; c'est un bas-bleu.

— Je proteste, dit le vieillard, qui semblait avoir accepté le rôle de réviser les critiques dans ce qu'elles avaient d'exagéré; cette épithète ne convient pas à cette jeune femme.

— Enfin, monsieur, elle écrit, c'est tout dire.

— Oui, mais elle est excellente femme, mère dévouée, femme du monde accomplie et n'est point du tout femme savante. Si elle a du talent, faut-il qu'elle l'enfouisse? tant d'autres se parent de leur esprit au profit de leur vanité. D'ailleurs, mesdames, avez-vous lu ses ouvrages?

— Non, répondirent plusieurs voix.

— Alors, attendez pour la juger que vous l'ayez lue: un écrivain ne se juge que par ses ouvrages.

— Les Anglaises abondent encore cette année, dit Adolphe, qui continuait l'inspection de la grève. Voilà un groupe d'insulaires aux longues boucles et à l'air sentimental. Mais que vois-je là-bas?

— Que voyez-vous? demanda-t-on.

— Pardon, mesdames, mais je dois me tromper. Cependant je crois reconnaître dans cette vieille

BIBLIOTEKA PUBLICZNA Rzeszowie

dame assise sur un plian, ma vieille tante, Madame du Portgamp que je croyais clouée par la goutte dans sa maison de Morlaix.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur dit madame Dorman; c'est bien madame du Portgamp, son fils est auprès d'elle.

— Son fils, répéta le jeune homme avec un méchant sourire. Ce monsieur est peut-être son fils; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est pas mon cousin.

Les dames, à ces paroles, se regardèrent avec surprise.

— Est-ce que vous ne le saviez pas? reprit Adolphe. Suis-je le premier à vous apprendre la position de ce jeune homme?

— Sa position, reprit madame Dorman, quelle position?

Mais ce n'est qu'un intrus dans notre famille, un enfant inconnu qu'elle a ramassé je ne sais où, dans la rue ou dans la crèche d'un hôpital. Son nom, celui qu'il doit au hasard, est Ducoin.

Les femmes poussèrent en chœur une exclamation de surprise, et la doyenne d'âge regarda M. Vigan

d'un air qui voulait dire : Vous le voyez, je ne me trompe pas toujours.

— Puisqu'il a plu à M. Valrémon de vous révéler le mystère qui enveloppe la naissance du fils adoptif de madame du Portgamp, dit le vieillard, je dois maintenant vous avouer que je connais tous les détails de cette histoire.

— Voilà une étrange nouvelle en vérité, reprit madame Dorman, voyons M. Adolphe, parlez-nous de cela un peu longuement.

— Mon Dieu, madame, je ne sais rien autre chose dit négligemment le jeune homme, et j'ignore comment et en quelles circonstances l'idée d'élever un enfant trouvé a pu germer dans le faible cerveau de ma tante.

— Je le sais, moi, dit M. Vigan, et vous me voyez, mesdames, prêt à satisfaire votre légitime curiosité.

— Vous excelliez autrefois dans les narrations, dit la vieille dame, en déposant sa tapisserie sur ses genoux et ses lunettes sur sa tapisserie, donnez-nous une fois de plus une preuve de votre talent de conteur.

— Faut-il donc que mon récit ressemble au pre-

mier chapitre d'un roman, demanda le vieillard en souriant.

— Oui, il paraîtra mille fois plus intéressant.

M. Vigan, se plaça gravement au centre du groupe, s'assit sur une chaise que l'une des jeunes filles s'empressa de lui avancer, et se recueillant un instant comme pour rassembler ses souvenirs, il commença ainsi :

CHAPITRE II

L'ADOPTION.

Le soir d'une pluvieuse journée d'automne, toutes les portes d'une petite ville de l'ouest de la France venaient d'être fermées avec soin.

— A quoi bon tant de mystère, interrompit madame Dorman ; nous savons toutes que madame du Portgamp habite Morlaix ; dites Morlaix, monsieur.

— Je le veux bien, dit en souriant le conteur, mais je demande à ne plus être interrompu ; les interruptions rompent le fil de mes idées, et le premier chapitre que je vous ai promis serait remplacé par un récit vulgaire.

Donc il pleuvait à Morlaix ce soir-là, et ceux qui

eussent voulu sortir pour leurs plaisirs ou leurs affaires, après avoir entr'ouvert leur fenêtre et entendu le vent mugir, retournaient tout transis s'asseoir près de leur feu.

La tempête était affreuse, et cependant on aurait pu voir un homme d'une haute stature passer lentement dans l'une des principales rues que les ruisseaux, soudainement grossis par la pluie, avaient changée en une sorte d'étang. L'obscurité ne permettait pas de distinguer ses traits ; le vent, en s'engouffrant dans son manteau, le forçait parfois de s'arrêter pour le serrer autour de lui, et chaque fois une sourde exclamation d'impatience lui échappait. Il paraissait examiner toutes les maisons devant lesquelles il passait, et tous ses mouvements décelaient une incertitude mêlée de crainte.

Enfin, arrivé devant une grande et sombre habitation qui faisait l'encoignure de la rue, il s'arrêta, examina un instant la façade et se dirigea vers la porte cochère. Il l'ouvrit avec précaution, entra dans la cour et reparut presque aussitôt. Négligeant de refermer la porte, il saisit le marteau de fer, en frappa précipitamment trois coups, puis

il s'enfuit comme s'il eût craint d'être poursuivi.

A l'intérieur de cette maison, nul ne se doutait de cette visite nocturne et clandestine.

Dans une chambre du premier étage près d'un feu qui avait dû être ardent, mais qui s'éteignait faute d'aliment, était assise une femme jeune encore, bien que ses longues boucles eussent déjà des reflets d'argent. Une de ses mains retenait un livre qui reposait entr'ouvert sur ses genoux; l'autre sa tête à demi-renversée sur son fauteuil. Cette vaste chambre, mal éclairée par une lampe dont la lueur faible et douteuse semblait avoir été ménagée avec intention, avait un aspect froid, sévère, presque lugubre. Un seul objet, inanimé pourtant, semblait lui donner un peu de vie. C'était le portrait d'un enfant suspendu entre les deux fenêtres. Cette figure souriante et rose, ce front ouvert, candide et pur sur lequel avaient à peine passé trois hivers, étaient à ce sombre appartement ce qu'est le rayon du soleil dans la demeure obscure du pauvre, c'est-à-dire la lumière et la joie. Le silence qui régnait était profond; on n'entendait d'autre bruit que celui du balancier de la pendule de marbre noir posée sur la cheminée, et parfois les

gémissements du vent qui s'engouffrait dans les longs corridors.

Soudain il fut interrompu par un bruit de pas précipités; la porte s'ouvrit violemment, et une servante parut sur le seuil, le visage pâle d'effroi.

A cette bruyante entrée, la dormeuse tourna la tête et se soulevant à demi sur son fauteuil :

— Qu'y a-t-il donc, Françoise, demanda-t-elle.

— Ce qu'il y a, madame, répondit Françoise, d'une voix tremblante, ce qu'il y a, je n'en sais rien.

— Comment, vous n'en savez rien; pourquoi donc alors cette figure bouleversée et tout ce bruit?

— J'ai mal dit, madame, reprit Françoise, en s'approchant de sa maîtresse, je sais et je ne sais pas. N'avez-vous rien entendu?

— Que voulez-vous que j'aie entendu, si ce n'est la pluie et le vent, comme je les entends encore.

— La pluie et le vent; j'ai malheureusement pour moi entendu autre chose. Je ramassais les cendres pour aller ensuite me coucher quand j'ai entendu frapper. Qui pouvait venir à cette heure? je n'en

savais rien. Peut-être monsieur, ai-je pensé. J'ai mis mon tablier sur ma tête et j'ai couru à la porte. On n'avait pas eu besoin de moi pour l'ouvrir, et, après avoir regardé dans la rue, j'allais la fermer, en maugréant contre les gamins et les coureurs de nuit, quand j'ai entendu, j'en tremble encore en y pensant, un cri, mais un cri, madame, comme jamais oreille humaine n'en a ouï. Vous ne voulez pas me croire, mais cette vilaine maison est pleine de revenants, et, sûrement, ou le diable est à la porte ou l'on a assassiné quelqu'un dans la cour.

— Je crois que la peur est pour beaucoup dans cette histoire, dit madame du Portgamp. Cependant, il serait prudent de visiter la cour. Antoine est-il couché?

— Oui, madame.

— Eh bien! allez le réveiller, poltronne, puis vous viendrez ici attendre le résultat de ses recherches.

A cet ordre qui l'obligeait à parcourir une partie de cette vieille demeure *habitée*, disait-elle par des esprits, les traits de Françoise se contractèrent, et elle ouvrit la bouche comme pour formuler un refus.

Mais le regard suppliant qu'elle jeta sur le visage sévère de sa maîtresse, lui apprenant que toute prière serait inutile, elle s'enfuit en courant.

Quelques minutes s'écoulèrent, madame du Portgamp s'était de nouveau affaissée sur son fauteuil.

Françoise, sa commission faite, était venue s'asseoir dans l'embrasure de l'une des fenêtres, et attendait avec une visible anxiété. Enfin, la porte s'ouvrit, et Antoine parut sur le seuil, portant dans ses bras un paquet assez volumineux. Il le déposa près de madame du Portgamp, qui suivit tous ses mouvements, et il commençait à dénouer les cordons de la couverture d'étoffe grossière qui l'enveloppait, quand une sorte de plainte faible s'en échappa. Ce gémissement eut un terrible écho dans l'âme de Françoise, qui, replongée dans ses terreurs, courut se réfugier derrière sa maîtresse.

Un cri de stupéfaction poussé par Antoine lui fit relever la tête, et elle aperçut, non pas l'horrible fantôme qu'entrevoyait son imagination, mais le gracieux visage d'un bel enfant de plusieurs mois.

Un vif étonnement se peignit sur les traits austères de madame du Portgamp à cette décou-

verte inattendue; puis un sentiment de pitié le remplaça bien vite.

— Pauvre, pauvre enfant! murmura-t-elle en se penchant pour le mieux voir; dites-moi, ajouta-t-elle en s'adressant à Antoine qui restait les bras pendants et la bouche ouverte, où l'avez-vous trouvé?

— Sous la galerie, madame, dans le petit enfoncement à gauche; il faut que ce soit quelqu'un qui connaisse l'endroit qui l'y ait déposé; il serait difficile de le rencontrer à tâtons. En voilà une aventure!

— C'est inexplicable, reprit madame du Portgamp le regard toujours attaché sur l'enfant dont le visage lui apparaissait sous la lueur affaiblie de la lampe, que vais-je faire à cette heure de cette pauvre petite créature, que je ne dois pas laisser souffrir. Françoise, allez préparer ce qu'il lui faut pour cette nuit, et tâchez de vous procurer tout ce qui sera nécessaire. Antoine vous aidera; puis il ira prier la supérieure de l'hôpital de venir me parler de très-bonne heure, allez...

Les domestiques sortirent pour exécuter ces ordres.

Madame du Portgamp, restée seule, prit sur ses genoux l'enfant qui venait de se réveiller et qui tournait craintivement vers elle son regard limpide, et porta la main à la lampe. Une vive et soudaine clarté inonda l'appartement plongé dans une demi-obscurité. Ses yeux s'étaient abaissés sur le visage du petit malheureux, elle tressaillit; son œil, qui avait quelque chose d'égaré, alla chercher le portrait dont nous avons parlé, puis retomba fixe sur l'enfant :

— C'est étrange, balbutia-t-elle avec une émotion indicible, il lui ressemble.

C'était vrai; il existait entre l'enfant qui vivait sur la toile et celui qu'Antoine venait de recueillir une ressemblance frappante. Seulement le portrait à l'huile s'était fait miniature.

Madame du Portgamp avait raison, c'était étrange!

Elle s'était dressée sur son fauteuil, et ses mains agitées par un mouvement convulsif soutenaient la frêle créature qui venait lui rappeler, après quatre longues années de deuil, le fils qu'elle avait tant aimé; elle la dévorait du regard, et, sans ce portrait, fatal témoignage de la réalité, elle eût pu croire que le passé n'avait été qu'un rêve pénible et que cet

enfant était celui que la mort lui avait ravi.

Elle demeura ainsi quelque temps, comparant avec une douloureuse attention le pauvre enfant inconnu à son pauvre enfant. Puis, quand elle eut bien constaté cette étonnante ressemblance qui existait réellement malgré la différence d'âge des deux enfants, elle posa ses lèvres sur le front blanc et pur de l'enfant trouvé, et, fermant les yeux, elle tomba dans une profonde rêverie. Que se passa-t-il dans son cœur dont ce bizarre évènement ravivait tous les souvenirs. Dieu seul alors le sut et la suite va nous l'apprendre.

Une longue heure passa. Enfin, Françoise parut la première. En l'entendant entrer, madame du Portgamp essuya vivement deux larmes qui roulaient sous ses paupières et releva sa tête inclinée.

— Avez-vous tout ce qu'il faut? demanda-t-elle?

— Oui, madame, excepté un berceau, bien entendu, il s'en passera bien pour cette nuit. Quant à le faire manger, vous n'en avez pas l'idée, je pense.

— Il est trop tard, arrangez-lui maintenant une couchette sur le canapé; demain, nous nous procurerons un berceau.

— Un berceau, répéta Françoise qui pensa n'avoir pas bien entendu.

— Oui, mais j'y pense, n'ai-je pas envoyé Antoine à l'hôpital?

— Ma foi, madame, il s'est dit à lui-même que les portes seraient fermées à cette heure; il y courra demain au point du jour, à moins que vous ne...

— Non, non, interrompit madame du Portgamp; j'ai changé de résolution: cet enfant n'ira pas à l'hôpital.

Françoise regarda sa maîtresse avec ébahissement.

— Et où donc ira-t-il? demanda-t-elle?

— Chez moi, si M. du Portgamp ne s'y oppose pas. Dieu me l'a envoyé, je ne l'abandonnerai pas; d'ailleurs, voyez.

Et sa main se leva sur le portrait de son fils.

— Seigneur Jésus, comme il lui ressemble, s'écria Françoise; mais c'est égal, élever un enfant qui vient on ne sait d'où...

— Cela sera cependant, dit madame du Portgamp. Ranimez le feu, afin que je réchauffe ses

petits membres engourdis. Ah! qu'est-ce que ceci?

Elle venait d'écarter la couverture dans laquelle était enveloppé l'enfant qu'elle avait doucement soulevé sur l'un de ses bras. Ce mouvement avait mis à découvert un billet attaché entre les deux épaules.

Elle le détacha avec précaution. Voici ce qu'il contenait :

« Cet enfant, qui s'appelle Edmond, est recommandé à la charité de madame du Portgamp. Ses malheureux parents espèrent qu'elle lui donnera asile et qu'elle l'élèvera. Ils viendront le réclamer un jour, et ils prient Dieu de répandre ses bénédictions sur celle qu'ils supplient de vouloir bien servir de mère à l'orphelin. » — L'écriture était tremblée, les caractères informes et sur le papier se montraient des espaces ridés qui disaient que des larmes y étaient tombées et s'y étaient séchées.

Ce billet n'éclaircissait rien; mais madame du Portgamp devina le cri d'angoisse d'une mère forcée d'abandonner son enfant et sa résolution s'en affermit.

En conséquence, elle se hâta d'envoyer un contre-ordre à Antoine.

Françoise sortit en hochant la tête et en grommelant que monsieur serait bien étonné à son arrivée et peut-être plus mécontent qu'étonné.

L'enfant s'était de nouveau endormi, pressant entre ses petites mains la main de sa bienfaitrice.

CHAPITRE III

RÉFLEXIONS.

Ce récit avait été écouté avec une religieuse attention et dans le plus profond silence.

Le jeune merveilleux avait seul affecté de n'y porter aucun intérêt. Le doigt sur *l'élastique* de son chapeau, il lorgnait alternativement la mer, les baigneurs et la ville, et daignait parfois abaisser les yeux sur le gracieux demi-cercle que formaient les jeunes filles à quelques pas au-dessous de lui.

— C'est charmant, dit la dame blonde avec un soupir prolongé, et voilà une étrange découverte! Il est fâcheux que votre histoire ne soit pas plus longue, monsieur, elle commençait d'une manière si intéressante. Qui donc aurait deviné un

enfant trouvé dans ce jeune homme si distingué?

— N'oublions pas que M. Vigan a été poète et littérateur, dit vivement madame Dorman. Il nous a proposé de nous raconter le premier chapitre d'un roman, et il a tenu parole; mais il doit être permis de douter de l'exactitude d'un pareil récit : le roman n'est pas l'histoire.

— C'est vrai, madame, dit le vieillard en souriant, et le romancier qui veut se faire historien suit toujours, selon moi, une fatale inspiration. Ici, le cas est différent : j'ai voulu essayer de mon ancien métier d'écrivain, puisque vous preniez plaisir à entendre cette aventure; mais je garantis l'authenticité des faits.

— Aviez-vous donc le chapeau du prince Lutin, monsieur? demanda une jeune fille, et avez-vous assisté invisible à cette scène d'adoption, que vous nous avez si bien décrite en ses moindres circonstances?

— Non, répondit gaîment M. Vigan, et comme je n'ai pas la prétention de passer pour sorcier, je vais éclaircir ce mystère. C'est bien simple, comme vous allez voir.

J'étais le voisin et l'ami de madame du Portgamp. Dans cette fameuse soirée, j'avais remarqué les allures suspectes de l'inconnu qui est l'être fantastique de mon récit.

Je savais M. du Portgamp absent, et, quand je vis l'étranger s'enfuir, je ne pus m'empêcher de concevoir quelque inquiétude. Je courus chez ma voisine, et, vous le devinez, je fus témoin de tout ce qui se passa. Si je me suis totalement éclipsé en vous racontant cette scène, qui est restée si bien gravée dans ma mémoire, c'était afin de ne pas lui ôter de son intérêt en y introduisant mon personnage.

— La décision que prit madame du Portgamp me semble bien subite, remarqua une vieille dame : on conçoit difficilement qu'elle n'ait pas hésité plus longtemps à se charger de cet enfant.

— Ma vieille amie avait été malheureuse dans ses affections, dit le vieillard, et ses contemporains se rappellent encore le trouble et la division de cette famille, dont les querelles étaient tombées dans le domaine public. Leur plus proche parent, le frère de son mari, les avait abreuvés de honte et de chagrin. Depuis longtemps il était devenu un étranger

pour eux et ils n'avaient connu sa mort que par les journaux. Le navire qui l'emmenait en Asie avait péri corps et biens. La mort avait déjà enlevé à madame du Portgamp un fils. Ce dernier malheur ne lui déchirait pas seulement le cœur; il portait de plus atteinte à son bonheur domestique, en rendant M. Portgamp plus morose et plus difficile à vivre. Et n'allez pas, je vous prie, mesdames, m'accuser de calomnier la mémoire d'un homme fort honorable d'ailleurs : tous ceux qui l'ont connu vous parleraient comme moi. Sa fureur contre son frère, auquel il avait interdit sa maison, n'était pas encore calmée quand il fut frappé dans ses sentiments et dans son orgueil de père.

Il était déjà fort aigri contre sa femme, qui avait combattu, par bonté d'âme, sa dureté à l'égard de son seul proche parent.... Cette perte ne fit que rendre son caractère plus sombre, plus altier et plus exigeant.

Aussi était-ce une triste vie que celle de madame du Portgamp. A cette nature ferme, mais tendre, l'isolement du cœur pesait. La vue de l'enfant trouvé remua profondément sa tendresse maternelle com-

primée, mais non éteinte. Il ressemblait miraculeusement à son fils, et ses parents le confiaient à sa charité. Son imagination s'exalta. Il lui sembla que Dieu lui donnait une mission à accomplir, et elle ne voulut pas repousser le legs mystérieux que la Providence lui envoyait.

— Mais son mari? dit madame Dorman.

— Son mari refusa tout d'abord son consentement. L'enfant fut placé à la campagne; mais il faillit mourir quelques jours après et madame du Portgamp obtint qu'il serait élevé plus près d'elle. Peu à peu M. du Portgamp s'habitua à cet enfant qu'il voyait tous les jours.

Quand il eut atteint l'âge auquel était mort son fils, il lui ressemblait d'une manière si frappante, qu'il partagea, sans s'en apercevoir, l'illusion dont se nourrissait madame du Portgamp. Celle-ci n'attendait que ce moment : le petit Edmond vint prendre la place que son fils avait laissée vacante.

M. du Portgamp ne s'y opposa plus.

Plus tard elle l'a adopté, et n'ayant pu obtenir aucun renseignement sur sa famille, elle lui a donné même son nom.

— Son nom, répéta Adolphe Valrémon, pardon, monsieur, elle n'a pas eu ce pouvoir. Je vous l'ai dit, ce me semble, ce monsieur s'appelle Ducoin, Edmond Ducoin.

— Mais il est connu partout sous celui d'Edmond du Portgamp.

— Oui, il s'en affuble volontiers; c'est une hardiesse que je ne tolèrerai pas ici.

— Ceci regarde la famille du Portgamp, monsieur.

— Certainement et vraiment je ne m'en occupe pas plus que des cendres de ce cigare. Ma tante l'appelle continuellement son fils, je le veux bien encore, puisque cela ne le fait pas mon cousin; mais il sera de plus son héritier et c'est vexant.

— Mais, monsieur, il n'est pas sûr que madame du Portgamp laisse sa fortune tout entière à son fils adoptif. Le fît-elle d'ailleurs, je douterais volontiers qu'il l'acceptât.

— Oh! vous me permettrez de n'en pas douter; cela ne se refuse pas. D'ailleurs pourquoi ne quitte-t-il pas plus ma tante que son ombre; pourquoi affecterait-il tant de dévouement et de dévotion si ce n'était pour s'assurer son héritage?

— Vous jugez mon jeune ami avec la malveillance d'un héritier qui se croit frustré, monsieur, dit sévèrement le vieillard. Apprenez-le, Edmond aime sincèrement sa mère adoptive, et quant à cette accusation d'hypocrisie que vous lui jetez, elle tombe d'elle-même devant la noblesse bien connue de son caractère et l'élévation de ses sentiments.

Cette phrase, accentuée nettement, finit la discussion commencée.

— Ne trouvez-vous pas que notre séance sur la grève a été fort longue aujourd'hui, dit une dame : grâce à M. Vigan, nous nous sommes oubliées, mais l'air devient de plus en plus froid.

Ces paroles furent un signal et tout travail cessa. Les jeunes filles se levèrent les premières et se mirent à échanger à demi-voix les remarques qu'elles n'avaient osé faire tout haut.

— M. du Portgamp, un enfant trouvé, disait l'une d'elles; est-ce possible? moi qui ai tant dansé avec lui.

— Et moi donc, ajoutait une autre, savez-vous, mesdemoiselles, que cela est fort désasgréable. Je ne sais pas si vous éprouvez ce que j'éprouve, mais à

présent je m'étonne de l'avoir trouvé si bien. Vous me regardez, Louise, et vous souriez ; ce que je dis là vous paraît-il donc si ridicule?

— Ridicule, non, répondit la jeune fille avec une certaine animation, mais fort drôle, je vous l'avoue. Au reste, chacun a sa manière de voir. Je trouve seulement qu'il serait cruel de faire sentir à ce jeune homme que nous avons appris le malheur de sa naissance et qu'une barrière s'est élevée entre lui et nous.

— Nous sommes libres de choisir nos danseurs, je pense.

— Sans doute, mais pourquoi repousser, sans qu'il l'ait aucunement mérité, celui que nous avons toujours bien accueilli?

—Tu lui resteras, ma chère, dit une petite blonde à l'air mutin, et je soupçonne que les beaux dédains de ces demoiselles le toucheront peu.

Cette remarque parut blesser au vif la petite société.

— Madame Bressin empêchera bien Louise de danser avec ce monsieur, répondit l'une d'elles.

— Oh! dit la jeune fille en levant ses yeux bleus

sur sa mère, cela prouve que tu ne connais pas maman.

— C'est justement parce que je la sais très-sévère que je suppose qu'elle te le défendra... Au reste c'est beau à toi de te poser en ange consolateur de cet infortuné chevalier, et j'éprouve mille regrets de ne pouvoir lui continuer l'intérêt que tu lui portes. Justement le voilà qui s'avance vers nous.

Le jeune homme s'approchait en effet, il était resté peu de temps sur la grève avec la vieille dame qu'il conduisait et qui était, nous le savons maintenant, sa mère adoptive. Il s'était bientôt éloigné avec elle et il reparaissait seul, ne soupçonnant guère à quel point il venait d'occuper l'attention des personnes vers lesquelles il se dirigeait.

Mais au moment où ses yeux tombèrent sur Adolphe Valrémon qui le regardait venir un sourire railleur aux lèvres, il tressaillit et passa en se contentant de saluer. Les dames lui rendirent son salut avec une politesse parfaite, mais les jeunes filles parurent ne pas l'avoir vu passer. L'une avait le dos tourné pour parler à sa voisine, l'autre entassait dans son aumônière d'un air affairé des objets

qu'elle venait d'en tirer. A son premier passage, elles avaient gracieusement incliné leur taille souple que dessinaient d'élégantes basquines. Seule, Louise très-occupée de sa broderie n'avait pas même levé la tête.

Cette fois tout le contraire eut lieu, et il ne rencontra d'autre regard que son regard timide et voilé.

M. Vigan remarqua avec un vif mécontentement que bien qu'Edmond passât découvert devant les femmes, Adolphe avait conservé insolemment son chapeau et y avait porté seulement le doigt par un geste plein de hauteur. Il saisit au passage le double éclair qui jaillit des prunelles des deux jeunes hommes quand leur regard se rencontra, et l'expression ironique presque hostile qui se peignit sur la physionomie de son voisin lui déplut. Saluant à la hâte les dames, il se dirigea à pas pressés vers Edmond.

— Où allez-vous? lui demanda-t-il en lui tendant la main.

— Faire un tour sur les remparts, répondit le jeune homme.

— Allons donc, dit le vieillard, nous causerons.

CHAPITRE IV

LE FOND ET LA SURFACE.

C'est une singulière promenade que celle qui a été ménagée aux Malouins sur le faîte de leurs murailles. La voix de l'océan y monte toujours et couvre les bruits qui s'élèvent de la ville et du port. Le regard s'égare sur une surface tourmentée, dont les teintes varient à l'infini ; le vent de mer, ce vent âpre et piquant qui met à la longue une couche de hâle sur le visage, mêle ses notes confuses au bruissement des flots, et le promeneur marche accompagné par cette musique étrange qui, bien mieux que l'harmonie humaine, samble s'accorder parfois avec les plus mystérieuses émotions de l'âme.

M. Vigan et Edmond firent quelques pas en silence; ce fut le vieillard qui commença l'entretien.

— Vous avez dû être assez désagréablement surpris en reconnaissant Adolphe Valrémon, dit-il.

— Très-surpris ; je le croyais à Paris.

— Plût au ciel qu'il y fût resté. Nous n'avions que faire de ce jeune fat, en vérité.

— Ah! monsieur, vous êtes injuste envers M. Valrémon; il a infiniment d'esprit, et son spirituel babil a déjà produit son effet sur ces dames que vous venez de quitter.

— Le croyez-vous, Edmond? demanda M. Vigan, qui ne parut pas remarquer ce que ces paroles contenaient d'amertume et d'ironie.

— J'en suis sûr, monsieur; M. Valrémon a fait des confidences. Aucune de ces dames n'ignore à cette heure que je ne suis qu'un enfant trouvé, élevé par la charité de madame du Portgamp, et bon tout au plus à servir de but aux agréables railleries de son parent. Je ne doute même pas qu'il n'ait complété ma biographie en donnant pour des vérités les indignes suppositions qu'il lui a plu de faire. Aurait-il osé devant vous, monsieur, affirmer que je suis le

fils d'une servante de sa tante, renvoyée pour vol, et dont le mari est mort au bagne?

— Vous savez bien, Edmond, que je n'aime pas à vous entendre parler ainsi, dit affectueusement le vieillard : méfiez-vous de cette susceptibilité farouche à laquelle vous êtes enclin. M. Valrémon n'a pas dit un mot de ces bruits calomnieux, qui ont un instant occupé la curiosité publique. Et, d'ailleurs, que vous importe! Les propos de ce jeune fou n'ont aucune portée sérieuse, et les gens raisonnables ne vous feront jamais un crime du mystère de votre naissance.

— Je vous demande pardon, monsieur, un crime et une honte. Combien de fois n'ai-je pas vu la sympathie se changer en indifférence lorsqu'on apprenait que je n'étais qu'un homme sans nom. Ne suis-je pas un paria dans la société? Ah! cette pensée est un supplice et fait germer en mon cœur mille sentiments mauvais. Je suis parfois tenté d'abandonner ma mère et de maudire tous les bienfaits dont elle m'a comblé. Si elle ne m'avait tiré de l'obscurité à laquelle ma destinée me condamnait, j'aurais moins souffert; je serais devenu un de ces hommes qui

gagnent leur vie à la sueur de leur front, et la tache imprimée sur mon front n'eût pas été un signe de réprobation.

Ils arrivaient en ce moment sur cette partie des remparts qui domine le port, et Edmond, par un geste énergique, indiquait les bateliers, les commissionnaires, les matelots qui s'y croisaient en tous sens.

— Il y en a là qui me ressemblent, reprit-il, et personne ne songe à le leur reprocher. Qu'un quolibet leur soit adressé, ils remettent l'insolent à sa place et tout est dit. Dans le monde, c'est différent. Que répondre à un regard ironique ou à une parole équivoque? L'injure se devine, se ressent, mais ne saurait être prouvée. Si elle vient d'une femme, vous devez l'accueillir le sourire aux lèvres; si elle vous est adressée par un homme, vous affectez de la mépriser ou vous le provoquez pour le premier prétexte venu et vous mettez, en guise de baume, du sang sur la blessure faite à votre amour-propre. Soyez franc, mon vieil ami : n'est-ce pas là une position cruelle, humiliante, difficile?

Le vieillard s'était accoudé sur le parapet et regar-

dait Edmond, qui parlait avec feu et sur l'expressive physionomie duquel se peignait une sorte de désespoir contenu qui assombrissait singulièrement ses beaux traits.

— Il y a du vrai dans vos paroles, mon pauvre enfant, dit-il ; mais vous n'en exagérez pas moins le malheur de votre situation. Songez-y : vous seriez un ingrat si, cédant au découragement qui s'empare parfois de votre esprit, malgré sa forte trempe, vous délaissiez un jour ou l'autre celle qui vous a servi de mère.

— Aussi, ai-je dit que ce n'était qu'une mauvaise tentation, monsieur, répondit vivement le jeune homme. Tant qu'elle vivra, je resterai à ses côtés, dût le monde entier m'accabler de ses mépris. A vous seul j'ose découvrir ce qui se passe dans les replis les plus secrets de mon cœur, et vous avez été le seul témoin de mes heures d'abattement. Dans le monde je joue avec assez de vérité mon rôle d'homme heureux, et ma mère ne saura jamais ce que je souffre. J'ai gaîment accepté la vie oisive à laquelle je suis condamné ; j'ai refusé, sous de spécieux prétextes, d'entrer dans les brillantes carrières qu'elle me dé-

signait et qui se seraient fermées devant l'enfant trouvé. Je lui ai caché les sourdes attaques qu'ont de tout temps dirigées contre moi ses parents et M. Valrémon en particulier. Aussi sa quiétude est-elle profonde et sa tranquillité parfaite; elle ne songe qu'à mon avenir, et caresse complaisamment les mille chimères parmi lesquelles mon mariage tient la première place.

— Et pourquoi votre mariage serait-il une chimère?

— Est-ce à vous, qui connaissez si bien le monde, à me le demander? C'est dans un projet de ce genre que tous les désagréments de ma position exceptionnelle se réunissent pour élever une barrière insurmontable devant le bonheur de ma vie entière. Le plus misérable d'entre les hommes peut donner à sa femme le nom qui lui vient de son père, et que porteront ses enfants. Je n'ai, moi, que celui que m'a créé la fantaisie d'un employé, et quelle femme serait jalouse de s'appeler « madame Ducoin? »

« Edmond, Edmond, dit le vieillard en plaçant sa main sur l'épaule du jeune homme dont les lèvres se plissaient sous un sourire forcé plein d'une dou-

loureuse ironie, je ne vous reconnais plus. Quelle amertume dans votre cœur! Est-ce ainsi que vous vous laissez emporter par un découragement insensé! Je vous ai toujours vu si ferme, si résigné, si chrétien, que je vous aurais cru incapable de pareilles faiblesses.

Une rougeur ardente remplaça pour un instant la pâleur du jeune homme; il releva brusquement la tête.

— Oui, je suis faible, dit-il, je suis lâche, mais cette rencontre imprévue, l'effet que l'arrivée de M. Valrémon doit produire à Saint-Malo, l'importance qu'elle peut avoir sur ma destinée en révélant sans ménagement l'infortune de ma naissance, tout cela m'a surpris sans défense et m'a mis hors de moi. Vous l'avez dit, c'est un moment de faiblesse, une révolte de mon orgueil, j'en triompherai, et vous me verrez, comme par le passé, agir avec la dignité d'un homme auquel sa conscience ne reproche rien, et qui accepte courageusement la position que Dieu lui a faite.

— A la bonne heure, je vous retrouve maintenant. N'ayez plus de ces idées noires qui troublent si pro-

fondément votre esprit. Je ne me lasserai pas de vous le répéter, vous exagérez votre malheur. Fils adoptif de madame du Portgamp, futur héritier de sa fortune, doué de tous les avantages qui plaisent et qui attachent, vous n'avez rien à envier aux autres, et l'avenir révèlera peut-être le secret de votre naissance.

— Si je le croyais ! murmura le jeune homme.

— Croyez-le, mon cher ami; que diable, il est arrivé que des parents, après s'être vus contraints d'abandonner leur enfant, sont venus le réclamer au moment marqué par la Providence. Si madame du Portgamp vous eût retiré de la crèche d'un hôpital, je n'oserais pas vour parler ainsi. Mais vous avez été déposé chez elle, et non par hasard; il ne vous est donc pas défendu d'espérer.

Mais le vent augmente, ajouta le vieillard en croisant les revers de son gilet sur sa poitrine; ne voulez-vous point quitter ces remparts où l'on gèle en plein été?

— Voyez, je n'ai pas froid, dit Edmond en posant sa main brûlante sur la main glacée du vieillard.

— Non, morbleu. Ce que c'est que d'être jeune,

la moindre émotion échauffe le sang dans les veines. Vous restez donc. Ne craignez-vous donc pas que madame du Portgamp ne soit inquiète en ne vous voyant pas rentrer pour dîner?

— Bien souvent, je prolonge ainsi mes promenades, et si elle était prévenue je resterais, tant je me sens en ce moment un impérieux besoin de solitude.

— Eh bien! plongez-vous à l'aise dans vos rêveries; j'irai ce soir tenir compagnie à votre mère, je vous le promets. Bonsoir, mon ami.

Le vieillard s'éloigna, mais revenant tout-à-coup sur ses pas.

— J'oubliais de vous donner un dernier conseil, dit-il. Croyez-moi, Edmond, fuyez le plus possible Adolphe Valrémon, et dans les lieux publics surtout, évitez de l'approcher de trop près.

— Je ne le crains pas, dit fièrement Edmond.

— Sans doute, mais à quoi bon vous exposer à ses provocations. Qu'il vous insulte publiquement comme il a été tenté de le faire une fois à Morlaix, qu'arrivera-t-il? Vous n'êtes pas comme lui une sorte de spadassin prêt à mettre flamberge au vent,

et vous m'avez dit cent fois que le duel était à vos yeux une action criminelle et barbare. J'approuve ces principes que je n'aurais peut-être pas eu assez de vertu pour suivre dans ma jeunesse, mais je n'en redoute que plus pour vous les insolences de ce petit fat.

— Soyez tranquille, monsieur, dit Edmond, je serai prudent.

— Allons, c'est bien, et je vous quitte rassuré; encore une fois, bonsoir!

CHAPITRE V

CAUSERIE ENTRE VIEILLARDS.

Deux heures après cet entretien, M. Vigan entrait dans une de ces maisons hautes et sombres qui donnent à Saint-Malo un aspect souverainement triste, et il montait au premier étage. A peine eut-il porté la main au cordon de la sonnette qu'une porte s'ouvrit vivement. Une vieille femme, coiffée d'un bonnet morlaisain étroit et tombant, y montra son visage ridé.

— Ah! c'est vous, monsieur, fit-elle d'un air désappointé; je croyais que c'était M. Edmond.

— Puis-je voir votre maîtresse, Françoise? demanda le vieillard en souriant.

— Certainement; madame est seule et elle sera bien aise d'avoir quelqu'un qui vienne passer la

soirée avec elle, puisque M. Edmond n'est pas rentré même pour dîner, ajouta Françoise en avançant la tête sur le palier avant de fermer la porte, comme pour s'assurer qu'il ne montait personne.

— Je vois qu'on s'inquiète quand l'enfant n'arrive pas à l'heure, dit M. Vigan en suivant la vieille servante qui le précédait dans le corridor, une lumière à la main.

— Sans doute, répondit-elle, il ne songe pas aux rhumes qu'on attrape le soir dans cette vilaine ville. Mais on ouvre la porte de la rue, c'est lui sans doute.

— Non, dit M. Vigan, en l'arrêtant sans façon par le bras, et ne me laissez pas seul dans l'obscurité pour courir à la porte, je vous prie. Il n'est pas tard, que diable! et Edmond, que je viens de rencontrer, se promène fort paisiblement sur les remparts.

La figure de la vieille Françoise s'éclaira.

—Là, M. Vigan, fit-elle, pourquoi n'avez-vous pas dit cela tout de suite? Depuis que la demie est sonnée, je suis comme sur des charbons ardents, et je croyais que M. Edmond, malgré toutes nos recommandations, avait eu l'imprudence d'aller se baigner.

Madame sera bien aise d'apprendre le contraire.

En disant cela, elle ouvrit une porte et se rangea pour laisser passer le vieillard.

Malgré la saison, un feu doux brûlait dans la cheminée de l'appartement où il entrait. Auprès était placé un guéridon, et dans un de ces fauteuils connus sous le nom de Voltaire, était assise M^me^ du Portgamp.

Elle sourit au visiteur et lui indiqua du geste un siége placé en face d'elle.

— J'avais cru reconnaître le pas d'Edmond, dit-elle en croisant de nouveau sur sa poitrine ses mains blanches et osseuses.

— Son pas, il résonne en ce moment sur les remparts, répondit le vieillard. Les jeune gens, vous le savez, aiment à se promener à la lueur des étoiles. Je l'avoue, la clarté d'une lampe convient mieux à mes yeux fatigués et, ajouta-t-il en se rapprochant frileusement du feu, je me trouve mieux devant ce bon foyer que là où j'étais tout à l'heure. Ah! ma chère madame, ce que c'est que d'être vieux!

— C'est triste, j'en conviens, dit madame du Portgamp. Ainsi vous avez vu Edmond ce soir?

— Oui, il se promenait et trouvait la soirée belle.

Voyant cela, je l'ai engagé à en profiter, et lui ai dit que je viendrais vous avertir.

— Il n'était pas seul, sans doute?

— Il était seul quand je l'ai quitté, mais il n'aura pas tardé à aller rejoindre ses amis sur le Sillon. La solitude ne se fait qu'autour des vieillards.

— Je crois qu'Edmond se plaît à Saint-Malo?

— Oh! beaucoup.

— Tant mieux, puisque je n'y suis venue que pour le distraire; mais dites-moi, mon ami, qu'en dit-on dans le monde, ici!

— Que voulez-vous que l'on en dise; n'est-ce pas un charmant garçon plein de naturel et de bonnes qualités? On l'aime, et ce qui est rare, quand il s'agit d'un aussi jeune homme, on a la plus grande estime pour son caractère.

Un sourire d'une ineffable douceur passa sur les lèvres pâlies de madame du Portgamp.

—J'aime à entendre parler ainsi de mon Edmond, dit-elle; j'aime à le savoir aimé, à le voir apprécié ce qu'il vaut. C'est mon enfant, après tout, sinon par le sang, du moins par l'affection. Son bonheur est ce que je désire le plus au monde. Savez-vous que j'ai

longtemps redouté pour lui l'âge d'homme, à cause du mystère de sa naissance. Enfant, il était si fier et si susceptible! Je l'ai vu pleurer des journées entières, quand ses petits compagnons lui avaient adressé de ces questions maladroites et indiscrètes qui venaient naturellement à leur esprit. Son chagrin, en ces circonstances, me désolait. Que sera-ce plus tard, me disais-je, s'il sent aussi vivement le malheur de sa position vis-à-vis du monde? Dieu merci, mes craintes ne se sont pas réalisées. Il a accepté sa position un peu équivoque sans se plaindre, et il n'en a subi aucun désagrément. Il est gai, content, heureux. Pour ne pas me quitter, il a renoncé aux projets d'avenir qu'il pouvait former, et s'est résigné à n'être qu'un garde malade. N'est-ce pas beau dans un jeune homme aussi richement doué, mon ami, et ne trouvez-vous pas cette modération admirable?

M. Vigan écoutait les confidences pleines d'illusions de madame du Portgamp comme il avait écouté les douloureuses confidences d'Edmond, et il ne savait ce qu'il devait admirer le plus, ou ce fils qui dissimulait avec tant de soin ses impressions pénibles

pour ne pas affliger sa mère, ou cette mère qui avait une foi si aveugle dans le bonheur apparent de son fils.

— Je trouve tout admirable en lui, répondit-il, et si ses parents vivaient encore, il se hâteraient de venir le réclamer.

— Vous croyez! fit Madame du Portgamp d'un air inquiet.

— J'en suis sûr. Allons, n'allez-vous pas craindre qu'on ne vous l'enlève, ajouta M. Vigan, en remarquant l'agitation qui se peignait sur les traits de la vieille dame. Ce moment-là n'est malheureusement pas arrivé et n'arrivera peut-être jamais.

— Cela n'est pas probable; songez que vingt-quatre ans se sont écoulés depuis le soir où André m'apporta ce cher enfant.

J'ai longtemps espéré..... Non, je ne vous mentirai pas à vous mon ami, j'ai longtemps craint que sa famille ne se retrouvât. Oh! ajouta-t-elle en se voilant le visage de ses mains jointes, ai-je souffert de cette appréhension! Mais aussi, n'eût-ce pas été cruel de me voir devenir une étrangère pour cet enfant, qui remplaçait dans mon cœur toutes mes affections perdues?

— Cette crainte, permettez-moi de vous le dire, était exagérée. Edmond retrouverait demain sa famille aussi nombreuse que celle du patriarche Jacob, que vous n'en resteriez pas moins sa plus grande affection ici-bas.

Madame du Portgamp secoua la tête.

— Je ne sais, dit-elle, et puis on me l'enlèverait peut-être, et vivre sans lui me semble impossible. Mon cœur est ainsi combattu entre le désir de le voir retrouver ses parents, et celui de rester son seul soutien, sa seule mère. Vous me trouvez d'un égoïsme révoltant, n'est-ce pas mon ami?

— Hum! je n'oserais dire qu'il ne s'en trouve pas une petite dose dans ces sentiments-là. Je vous absous pourtant de bien grand cœur, votre égoïsme n'étant au fond que l'exagération de l'amour maternel, c'est-à-dire du plus dévoué et du plus vrai de tous les amours.

— J'aime Edmond autant qu'il m'aurait été possible d'aimer mon fils, c'est vrai.

— Eh bien! je l'aime aussi, ma vieille amie, ne serait-ce qu'à cause de son respect pour les cheveux blancs. Et c'est à vous que revient l'honneur de son

éducation; je vous en fais mon compliment. Il a du cœur, de l'esprit, des principes solides : que lui faut-il de plus.

— Une famille, dit madame du Portgamp.

— En effet, c'est ce qui lui manque. Il n'a que vous, cet enfant, rien que vous.

— Et je ne suis pas éternelle. Il est pourtant triste d'être seul en ce monde, et c'est pourquoi je voudrais le voir marié.

— Il est bien jeune.

— Oui, mais je suis vieille. Ce projet d'ailleurs me semble d'exécution facile. Edmond a tout ce qu'il faut pour plaire, je lui laisserai une belle fortune, il ne peut manquer de faire un bon mariage.

Le ton dont ces paroles furent prononcées équivalait à une interrogation.

— Certainement, répondit M. Vigan, Edmond se mariera quand il voudra.

— Malheureusement il ne paraît pas le désirer. Vous devriez le raisonner un peu là-dessus et l'engager à y songer sérieusement. Je connais une jeune fille qui nous conviendrait parfaitement à tous deux. Sa famille est honorable, sa fortune

médiocre, son cœur et son caractère excellents.

— Est-elle de Saint-Malo?

— Oui; c'est ma voisine, la fille aînée de Madame Bressin. J'en ai déjà un peu parlé à sa mère.

— Ah! et qu'a-t-elle répondu?

— Mais je crois que cela lui souriait assez. Ne sachant pas ce qu'Edmond en penserait, je n'ai, vous le concevez, rien dit de positif.

— Je crois que ce projet ne déplairait pas à Edmond, pas plus qu'à la petite Louise, qui est vraiment une charmante enfant. Reste M. Bressin; de ce côté la chose serait plus difficile.

— Et pourquoi? dit vivement Madame du Portgamp, dont une rougeur fugitive colora un instant les joues, mon fils serait pour sa fille un parti inespéré.

— Oui, s'il était votre fils.

— Il l'est, monsieur. Ne l'ai-je pas adopté? ne l'ai-je pas toujours traité comme mon propre enfant? Un mystère existe, c'est vrai; mais bien des vies honorables d'ailleurs n'ont-elles pas leur période cachée aux yeux du monde, que ce soit la douleur ou la joie qui les remplisse?

— J'en conviens, et la position d'Emond a vraiment quelque chose qui aiguillonne la curiosité. Que de romans ont déjà été bâtis. Les femmes romanesques ont mille pensées originales là-dessus; le moins qu'il puisse être, c'est d'être le fils d'un prince; les femmes sensibles créent une série de malheurs arrivés à sa mère, et s'attendrissent à plaisir. Tout cela est fort intéressant, sans doute; mais quand il s'agit de mariage, le romanesque n'est plus de mise.

— Voudriez-vous m'insinuer que mon fils ne serait pas accepté?

— Pas le moins du monde. Si j'avais une fille, je la lui donnerais sans hésiter; mais il faut compter avec les préjugés, et c'est pourquoi je vous rappelle la position délicate d'Edmond vis-à-vis de la société.

— Je n'y pense que trop souvent, murmura Madame du Portgamp; mais ajouta-t-elle vivement, il ne faut pas exagérer ni concevoir des craintes chimériques. C'est mon fils, après tout.

— Sans doute, sans doute; ce titre suffit à bien des gens, et son mérite personnel doit suppléer à ce qui lui manque du côté de la naissance. Dans ce

monde-ci, du reste, il y a un certain chapitre des concessions mutuelles auxquelles il faut penser.

— Je le sais mieux que personne, mon ami. Quand j'ai épousé M. du Portgamp, tout paraissait parfaitement en harmonie, et cependant les concessions ont eu leur jour : ma fortune, solidement établie, est restée ce qu'elle était; mon caractère n'a pas non plus changé. Hélas! je puis du moins me rendre ce témoignage, je n'ai en aucune façon provoqué les moments pleins de trouble dont vous avez été le témoin.

— Oh! vous en êtes parfaitement innocente, si du Portgamp avait eu un grain de votre douceur et de votre patience, vous eussiez été plus heureuse.

— Je l'ai été, monsieur, et bien longtemps; j'aimais et j'estimais mon mari, et son caractère n'a pris cette teinte sombre qu'après les chagrins successifs qui l'ont malheureusement trop aigri.

— La conduite de son jeune frère surtout l'avait rendu intraitable; ses scènes les plus violentes ont été causées par ce mauvais sujet.

— Le pauvre enfant! il avait bon cœur. Tenez, malgré ses torts, je l'aimais et j'ai versé autant de

larmes, quand les journaux m'ont appris sa mort, que si c'eût été mon propre frère.

— Je le crois sans peine, et si vous voulez, nous n'irons pas plus loin dans ce triste passé. A notre âge, il est inutile de s'attrister à plaisir. D'ailleurs la soirée avance, voilà dix heures qui sonnent à Saint-Sauveur; il est temps que j'aille retrouver mon oreiller. Vous n'attendez pas Edmond, je suppose?

— Non, il en serait fâché, et Françoise sera là. Elle ne se couche jamais avant qu'il ne soit rentré. Elle dort sans doute sur sa chaise, et sa quenouille à son côté, je vais la sonner pour qu'elle vous reconduise.

— Laissez, dit le vieillard, en arrêtant la main que Madame du Portgamp tendait vers le cordon de la sonnette, je descendrai à tâtons.

Madame du Portgamp se leva.

— Puisque vous voulez respecter le sommeil de Françoise, dit-elle, permettez-moi de la remplacer. Je me sens forte aujourd'hui.

Et malgré tout ce que put dire le vieillard pour empêcher qu'elle ne se dérangeât, elle

prit un flambeau et le précéda dans le corridor.

Par la porte de cuisine passait un ronflement sonore. Françoise, les doigts sur son fuseau, les pieds sur le foyer éteint, dormait d'un lourd sommeil. Les deux vieillards échangèrent un sourire; puis Madame du Portgamp ouvrit la porte de sortie et tendit le bras pour que la lueur de la bougie éclairât les profondeurs de l'escalier.

Le vieillard lui souhaita le bonsoir, et descendit en s'appuyant sur la rampe.

— Je suis arrivé, merci! cria-t-il d'en bas.

On entendit un double bruit; c'étaient les deux portes qui se refermaient.

CHAPITRE VI

UNE LETTRE D'AMI.

Depuis le jour où l'auteur du *Génie du Christianisme* est descendu dans la tombe qu'il s'est choisie, bien des étrangers l'ont visitée. Quelques années ont passé, les visiteurs sont devenus plus rares ; mais pendant la saison des bains, l'humble mausolée devient le but d'une sorte de pèlerinage.

Parmi les baigneurs, il n'est pas un homme qui ne tienne à aller y porter son hommage, pas une femme qui ne veuille s'y agenouiller au moins une fois.

A l'époque où se passe cette histoire, on y allait isolément ou par groupes. Dans ce dernier cas, le Grand-Bey devenait tout simplement un but de promenade.

Le lendemain de l'arrivée de M. et madame Val-

rémon, madame de Boisgoulay avait proposé une excursion de ce genre.

Quand Edmond vint rejoindre ces dames qui avaient été jusque-là sa société habituelle, elle avait pris le bras d'Adolphe Valrémon, et elle ouvrait la marche en faisant onduler sa crinoline derrière laquelle disparaissaient parfois les jambes maigres de son cavalier.

Edmond fut, comme toujours, bien accueilli.

L'étonnement avait fait place à la réflexion, et chacun avait pris bravement son parti. Les femmes ne sont guère méchantes qu'à la surface. Or, ici la malignité ne pouvait s'excercer longtemps. Qui donc en aurait voulu à ce beau et complaisant jeune homme du mystère de sa naissance? personne assurément. Ce n'était plus un parti pour leurs filles, mais c'était un homme aimable dont l'absence eût laissé un vide. Toutes les femmes l'avaient reçu avec leur sourire ordinaire nuancé d'un peu de réserve chez les unes, d'un peu de compassion chez les autres, et on l'avait engagé à faire partie de la promenade.

Il avait accepté, et n'avait pas pris garde à l'air

curieux et malveillant avec lequel madame Valrémon l'avait regardé.

Le trajet fut court à parcourir. La mer laissait à découvert le sentier qui traverse la grève, et ils arrivèrent bientôt à l'îlot sur l'extrémité duquel se dresse la croix de granit sans nom.

Plusieurs personnes se trouvaient déjà au Grand-Bey. Les unes priaient, les autres causaient, d'autres gravaient leur nom sur le fer de la balustrade. Les jeunes filles s'amusèrent quelque temps à déchiffrer ces noms obscurs pour la plupart, et puis à l'exemple de leurs mères elles s'agenouillèrent un instant, et payèrent à la mémoire de l'illustre mort le seul tribut qu'il peut désormais recevoir, celui d'une prière. Edmond avait imité les femmes; il s'était découvert et avait fléchi les genoux.

Ce moment de recueillement passé, le petit groupe se réunit et la conversation commença.

Madame de Boisgoulay, languissamment appuyée sur le bras d'Adolphe Valrémon qu'elle écrasait de son poids, commença une tirade sentimentale de laquelle elle ne put sortir.

Madame de Boisgoulay affectait un sentimenta-

lisme extrême, et abusait du Grand Bey et de Chateaubriand.

Son mari, homme d'un gros bon sens et d'un prosaïsme féroce, l'interrompit heureusement et finit le discours en déclarant qu'il ne concevait pas l'idée qu'avait eue Chateaubriand de se faire enterrer sur ce rocher.

— Pouvait-il mieux choisir, reprit madame de Boisgoulay, en lui lançant un coup d'œil dédaigneux; un homme de génie ne saurait se contenter d'une sépulture vulgaire.

— Bah! répondit brusquement le prosaïque mari, c'est l'envie de se distinguer qui l'a poussé à cela. Le cimetière n'était-il pas là pour lui comme pour les autres. Mais non, il a voulu faire parler de lui même après sa mort.

— Cette considération ne pouvait en être une pour Chateaubriand, dit Edmond; son génie le fait immortel.

— Peut-être pas aussi immortel que certaines personnes l'imaginent, répondit Adolphe de ce ton sec et tranchant qu'il employait quand le hasard de la conversation le mettait en rapport avec le fils adop-

tif de sa tante. On admire Chateaubriand outre mesure, c'est un parti pris.

La postérité l'a jugé, objecta Edmond, son nom restera l'un des plus grands de ce siècle.

— C'est votre avis, monsieur, répliqua Adolphe avec une certaine arrogance, mais ce n'est pas le mien. Le talent de M. de Chateaubriand me paraît à peine égaler son orgueil. Conçoit-on qu'il n'ait pas même voulu que son nom fût gravé sur sa tombe?

— Cette tombe muette est bien éloquente, hasarda Louise Bressin, qui écoutait avec intérêt.

— Vous trouvez, mademoiselle? Je serai donc encore cette fois-ci seul de mon avis. Je suis vraiment désolé; mais, que voulez-vous? je ne comprends pas un tombeau sans épitaphe, j'ai horreur des choses sans nom.

A ces paroles, dont on pouvait faire une application cruelle sur l'une des personnes présentes, Louise rougit de déplaisir et leva timidement les yeux sur Edmond. Il regardait vaguement la mer et paraissait n'avoir pas entendu.

— Je partage l'opinion de ma fille, dit vivement

madame Bressin. Ici un nom était superflu : tant que le monde existera on saura que là repose Chateaubriand.

Adolphe s'inclina sans répondre, et des conversations particulières remplacèrent la conversation générale tandis qu'on reprenait le chemin de Saint-Malo.

Madame Valrémon et son beau-frère, qui traînait toujours à la remorque l'énorme madame de Boisgoulay, arrivèrent les premiers à la poterne. Adolphe prit alors le bras de sa belle-sœur qui se séparait des autres pour quelques heures seulement; l'après-midi devant se passer sur la grève, on sait comment.

Après avoir salué à la ronde, madame Valrémon leva les yeux sur Edmond, qui, le chapeau à la main attendait la fin des révérences.

— M. Ducoin, fit-elle de sa voix insinuante et douce, veuillez offrir nos respects à madame du Portgamp.

Et mettant sur cette malice son plus gracieux sourire, elle s'inclina une dernière fois et s'éloigna avec son beau-frère.

C'était la première fois que ce nom, qui rappelait l'enfant trouvé, était prononcé en public. Partout et pour tout le monde, excepté pour la famille Valrémon, Edmond avait été Edmond du Portgamp, on ne lui connaissait pas d'autre nom.

Ce mot significatif, lancé au milieu d'une société pour laquelle la position du jeune homme était encore nouvelle, causa un peu d'embarras aux personnes présentes, et Edmond, devinant l'intention, se sentit rougir de colère.

Mais ce nom était le sien, il était tombé des lèvres d'une femme, et si le trait avait porté, il ne lui restait qu'à dissimuler la douleur et à cacher la blessure.

C'est ce qu'il songea à faire, et quand il s'arrêta à son tour pour prendre congé, nulle émotion ne faisait trembler sa voix.

— Nous vous verrons tantôt, je l'espère, lui dit une dame âgée avec un regard et un sourire pleins de bienveillance, qu'on aurait pu traduire ainsi : « Vous êtes toujours et quand même des nôtres.

— Je ne le pense pas madame, répondit-il. Ma mère ayant le désir de se promener en voiture, nous nous dirigerons sur Paramé.

Et saluant, il partit.

La vieille dame s'était arrêtée; elle le suivit un instant des yeux.

— Il faut que l'une de nous prévienne madame Valrémon? dit-elle. Nous ne saurions donner à ce jeune homme un nom autre que celui de sa mère adoptive. Cette jeune femme a été sans le savoir d'une impertinence sans égale.

— Elle a péché, mais ce n'est pas par ignorance, dit madame Dorman. A Morlaix même on n'appelle M. Edmond que du Portgamp, quoi qu'en dise M. Valrémon.

— La guerre va-t-elle donc se déclarer dans notre société? soupira madame de Boisgoulay. J'ai observé ces deux messieurs : on dirait deux adversaires en présence.

— Et auquel donnez-vous la préférence? demanda Mme Dorman, qui se promettait bien, en ce moment, de ne laisser échapper aucun incident de cette lutte courte et voilée qui aurait lieu sous ses yeux.

— Je ne sais trop, en vérité : M. Valrémon est bien aimable, et M. du Portgamp bien intéressant.

— Vous abusez des mots, mesdames, dit madame

Bressin d'un air sérieux. Où voyez-vous deux adversaires? Nous savons qu'une question d'intérêt anime l'un des jeunes gens contre l'autre; mais faut-il que nous embrassions une injuste querelle? Que M. et madame Valrémon soient vexés de voir la fortune de leur tante passer à son fils adoptif, c'est tout simple, mais leur conduite ne doit pas être pour cela d'une indélicatesse aussi choquante, et j'espère qu'ils ne nous mettront pas de moitié dans leur parti-pris d'insolence. Quant à moi, s'il faut opter, je ne balancerai pas un instant et je ne sacrifierai certainement pas madame du Portgamp et son fils pour ces nouveaux venus.

Cet avis nettement formulé ne souleva pas d'objection, et la conversation en resta là. Edmond était rentré chez lui, profondément humilié de ce qui venait de se passer. Chacun des regards, chacun des sourires, chacune des paroles de M. Valrémon et de sa sœur avaient été pour lui autant d'aiguillons envenimés. La fierté était restée son défaut, sa seule faiblesse.

Le mot d'enfant trouvé le mordait au cœur, et sa raison n'était pas toujours assez puis-

sante pour le lui faire accepter sans révolte.

L'humilité est l'une des premières vertus chrétiennes, mais peut-être l'une des plus difficiles à mettre en pratique. Et, sous ce rapport, Edmond se sentait encore bien imparfait.

Il se serait cependant montré moins susceptible, moins fier, s'il n'avait pas habité la ville où résidait la famille de madame du Portgamp.

Il se sentait haï, méprisé par ses parents et, sans son affection pour sa mère adoptive, il aurait depuis longtemps sacrifié la brillante position qu'elle lui réservait et serait allé ailleurs se créer un avenir.

Mais il était attaché auprès d'elle par la reconnaissance et il lui fallait tout subir de cet ennemi multiple, caché, insaisissable qui le poursuivait sans relâche et qui n'avait pour arme qu'un sarcasme aigu, qu'un regard méprisant, qu'une phrase savamment cruelle, quelquefois un silence expressif.

A cet acharnement causé par l'intérêt et par l'envie, ces mauvaises passions qui avilissent le cœur de l'homme, il n'opposait qu'une dignité froide et inébranlable, il se faisait aveugle et sourd. Il n'en souffrait pas moins cruellement et il n'avait

désiré passer une saison à Saint-Malo que pour échapper quelque temps à son supplice.

Et voilà qu'il retrouvait l'un de ceux qui ne pouvaient lui pardonner son titre d'héritier futur.

Les hostilités recommençaient, et d'après cette première journée il pouvait juger des intentions malveillantes de M. et de madame Valrémon.

Cependant, quand il entra dans la chambre de sa mère, il y apporta une physionomie parfaitement calme qui dissimulait complètement le trouble intérieur de son âme.

Madame du Portgamp n'était pas levée, elle disait son chapelet en attendant Edmond.

Le jeune homme fit rouler près de la fenêtre le fauteuil vaste et commode, et revenant vers le lit :

— Êtes-vous prête, ma mère? demanda-t-il.

Madame du Portgamp était tout habillée; elle passa son chapelet à son bras et Edmond la soulevant sans effort apparent la porta doucement, sans secousse jusqu'à son fauteuil. Puis il mit un genou en terre et plaça sur un tabouret avec des précautions infinies les jambes de la vieille dame que ses douleurs ordinaires avaient assaillie dans la nuit.

Elle le remercia par un sourire et lui montrant un guéridon du geste :

— Il y a là une lettre pour toi, Edmond, dit-elle.

Le jeune homme alla la prendre, regarda l'adresse, brisa le cachet, tira de l'enveloppe une lettre couverte d'une écriture irrégulière et fine, la parcourut, et revenant vers sa mère :

— C'est de Paul Landalbert, dit-il.

Et déployant de nouveau le papier, il commença à lire ce qui suit à haute voix :

« C'est donc ainsi que tu pars sans crier gare, mon cher Edmond, et sans même avertir tes amis. Aussi quand ils accourent pour te voir, ils te cherchent, ils te demandent et on leur répond : Absent. C'est ce qui vient de m'arriver. Légèrement ennuyé de cette agréable réunion de sots, de vaniteux, d'égoïstes au milieu de laquelle je vis, sans que rien en eux m'intéresse ou m'attache, je me suis dit : Tous ces gens-là m'assomment; il n'y en a pas un qui soit réellement mon ami; d'un autre côté, on bout sur ces pavés brûlants; tout est soleil et poussière ici : allons chercher de l'amitié, de la fraîcheur et de l'ombre ailleurs. »

« Je suis parti pour Morlaix rêvant à ta surprise, à ton ébahissement. L'ébahi, ce fut moi, devant cette maison close et en entendant cette phrase que me jeta un voisin :

— « Madame du Portgamp et son fils sont aux bains de mer à Saint-Malo!

« Le reste de ce jour je flanai mélancoliquement par les rues, sur les quais, et en revenant à l'hôtel j'avais pris une résolution nouvelle. Oreste, me disais-je, l'éternel Oreste s'élancerait sur les traces de Pylade : Edmond est à Saint-Malo, j'y cours. C'était en me dirigeant vers la table d'hôte que j'arrêtais dans mon esprit ce projet charmant, et quelqu'un m'ayant demandé où je serais le lendemain, je répondis sans hésiter : à Saint-Malo. Cela mit la conversation sur la ville-rocher, et j'appris une nouvelle qui me foudroya : madame de Boisgoulay s'y trouvait. Hein! dans quel guêpier j'allais tomber! madame de Boisgoulay est ma parente; elle pèse deux cents livres; elle est d'un sentimentalisme fade à me donner des nausées, et je ne sais si elle n'est pas plus pesante au moral qu'au physique. Comprends-tu maintenant?

« Une fois à Saint-Malo, je devenais son cavalier servant, tous les jours elle eut pesé sur mon bras, qui n'est pourtant pas de fer. Elle m'eût entraîné au Grand Bey, et puis là, j'aurais eu à subir des tirades romantiques et bêtes, des roulements d'yeux, des exclamations, des soupirs. Je la connais, Chateaubriand est à cette heure son grand dada.

« Or, tout ce qui est faux m'exaspère, et je hais le faux enthousiasme. Cela tue à l'avance mes émotions. Aussi, pourquoi affecter ce que l'on ne ressent pas, et chercher des genres antipathiques à notre nature. Ma tante, — j'efface, c'est ma cousine que je dois dire, — se croit-elle de l'esprit parce qu'elle parle à tort et à travers d'un auteur qu'elle n'a jamais lu; rend-elle sa figure insignifiante, expressive, à force de grimaces? Non, en vérité.

« Grâce à elle, j'ai donc renoncé à mon voyage de Saint-Malo, et je suis parti de Morlaix ne sachant trop que devenir. Une trop grande indépendance est quelquefois un embarras.

« Je méditais sur les inconvénients de cette liberté dont j'ai toujours eu pleine et entière jouissance, en montant à pied une côte que les chevaux

efflanqués de ma voiture de louage gravissaient au pas.

« Arrivé au haut, j'aperçus un paysage ravissant : des horizons splendides, une grève superbe, des rochers pittoresques et un petit village assis les pieds dans la mer. Il y avait là un pasteur occupé à enrouler autour de son vieux chapeau une guirlande de fleurs de landes. Je lui demandai le nom de ce village. Il me répondit que c'était Saint-Tugdual, qu'il s'y trouvait une bonne auberge où allaient des messieurs et des dames qui, dans ce moment, prenaient des bains de mer.

« Je formai aussitôt l'étrange projet de m'y arrêter et d'y passer quelques jours. Je fis jeter sur la route mon léger bagage, et me transportai à Saint-Tugdual. Il y avait affluence de baigneurs. Cela me déplut, et apprenant qu'il y avait tout près de là une auberge où je serais seul, la grève n'étant pas commode pour les femmes, je me hâtai de m'y rendre.

« J'y suis depuis, menant la vie d'un ermite. Je me surprends à prononcer cette langue énergique et rude, si douce dans la bouche de la petite Katel la fille de mon maître d'hôtel. Je suis le seul pen-

sionnaire; on me choye et l'on me sait gré au village d'avoir déserté le bourg dans lequel se trouve une auberge plus hantée qui a une enseigne. Je suis, au fond, enchanté d'avoir pu échapper à la société de Saint-Tugdual, en partie composée d'Anglais. En définitive j'ai voulu me séparer un peu du monde, et il m'aurait été désagréable d'entendre dans un village perdu de notre Bretagne le jargon de ces insulaires.

« Ne voudrais-tu pas venir me faire une visite? tu verrais l'agréable vie que je mène! Donc, si cela te sourit, mon cher Edmond, viens, tu seras le bienvenu à Kermor. Saint-Tugdual est entre Lannion et Morlaix.

« Donne tes ordres au postillon pour qu'il s'arrête à temps; ou plutôt, à une lieue au delà de Lannion, mets la tête à la portière, et quand tu verras s'élever à ta gauche un petit clocher à jour dont l'ombre s'allonge sur une blanche grève, crie halte, car ce sera Saint-Tugdual, et Kermor est tout près.

« Je te presse cordialement la main,

« Ton ami, PAUL. »

Cette courte signature terminait la lettre, Edmond tourna machinalement la page. Il y avait en *post scriptum,* quelques lignes qu'il lut d'un seul regard avec une émotion soudaine.

« Sérieusement, disait ce *post scriptum,* je désire que tu viennes. Il s'est passé ici quelque chose de mystérieux qu'il serait bon d'approfondir. Peut-être cela te regarde-t-il? peut-être la lumière se fera-t-elle? N'espère pas prématurément, mais viens; nous chercherons, nous comparerons ensemble les indices. Dans tous les cas, ce ne sera qu'un court voyage, et, s'il demeure inutile pour l'un des deux amis, il sera bien agréable à l'autre. Pas d'illusions : je t'attends. »

Cela ne semblait rien dire, rien promettre, et cependant en lisant ces quelques lignes, la main d'Edmond tremblait et tout son sang affluait à ses tempes.

— Aurais-tu le désir d'aller voir ton ami, demanda madame du Portgamp, voyant qu'il gardait le silence.

— Je partirais immédiatement, si je n'hésitais à vous quitter, repartit le jeune homme.

— Si cela te fait plaisir, reprit madame du Portgamp, pourquoi hésiterais-tu? Allons, je vois que tu ne demandes pas mieux; ainsi c'est un voyage décidé. Dis-moi, mon ami, vas-tu répondre à M. Landalbert?

— Non, j'arriverai en même temps que ma lettre, si je pars demain.

— Alors lis-moi mon journal.

Edmond alla prendre sur la cheminé le *Journal des Villes et Campagnes,* dont madame du Portgamp était la fidèle abonnée, et il en commença la lecture.

Comme on le pense, il lut sans comprendre, il lut de la voix seulement, son esprit était ailleurs.

CHAPITRE VII

PAUL.

Edmond, le soir même, arrêta son itinéraire. Pour quitter Saint-Malo, trois chemins s'offraient à lui.

Il pouvait prendre : la voiture qui le conduirait à Dinan par une route bordée de fraîches villas et de vallées charmantes; ou le bateau à vapeur du pont duquel on voit se dérouler les paysages ravissants qui ont fait une réputation aux rives de la Rance; ou le bac qui faisait encore, à cette époque, le service entre Saint-Malo et Dinard. Il prit le chemin qu'il croyait le plus court, et le lendemain, à l'heure où le bac repartait de Saint-Malo, il arrivait sur le port. Il y trouva M. Vigan qui s'y promenait. En peu de mots, il lui raconta le véritable motif de son voyage

et les espérances qu'il ne pouvait s'empêcher de concevoir. Le vieillard l'écouta avec sa bienveillance habituelle, l'engagea à ne pas trop bâtir sur ces vagues données et lui souhaita un bon voyage.

Edmond s'élança dans le bateau qui démarrait. Dix minutes après, il était à Dinard et il montait dans la voiture qui attendait les voyageurs.

Il était seul dans le coupé et put se plonger à l'aise dans l'abîme de ses pensées. Une attente inquiète lui dévorait l'âme. Qu'allait-il découvrir? Paul lui avait-il tout dit ou ne lui avait-il pas, par prudence, dissimulé la vérité? Allait-il trouver enfin le mot de cette énigme qui faisait la tristesse et le malheur de sa vie, si douce d'ailleurs? Il ne songeait pas à se demander quelle position avait occupée, dans la société, cette famille qu'il appelait de tous ses vœux.

Que lui importait que son père fût un homme du monde ou un artisan, sa mère une grande dame ou une humble femme. Sa mère! ce nom seul faisait éclater en son cœur mille tendresses comprimées, il la voyait triste comme lui, souffrante comme lui, malheureuse, elle ne pouvait être coupable. Les circonstances avaient tout fait. Quelles circon-

stances? Il allait peut-être le savoir, tout savoir?

Ainsi partagé entre l'espérance et la crainte, il ne faisait, on le comprend, nulle attention au pays qu'il traversait. Il voulait arriver, c'était tout.

A Saint-Brieuc, deux dames devinrent ses compagnes de voyage. Il les regarda à peine et elles durent se demander quel était ce jeune homme si taciturne qui, après les avoir machinalement saluées, demeurait immobile et muet, pareil à une statue de la Préoccupation.

Au-delà de Lannion, il suivit les indications de son ami et fit cette partie de la route la tête à la portière. Il venait de voir apparaître la petite flèche de pierre dont Paul lui avait parlé quand le conducteur, prévenu, arrêta ses chevaux.

Edmond sauta à terre.

— Savez-vous le chemin, monsieur? demanda le postillon.

— Non, répondit le jeune homme : mais le clocher sera mon guide.

— Prenez garde, monsieur; les chemins, par ici, ne sont pas tout droits, et vous risquez de faire double route. Pour aller à Kermor, d'ailleurs, vous

n'avez nul besoin de passer par le bourg. Voyez-vous dans cette lande, là-bas, cette pierre debout que les savants appellent, je ne sais plus comment, bien que ce nom-là soit du vrai breton.

— Un men-hir?

— C'est cela. Eh bien, en vous rendant à travers champs au men-hir, vous trouverez un chemin qui vous mènera à la porte de l'auberge de Kermor au-dessus de laquelle vous verrez, en lettres moulées, le nom de Laurent Madec qui la tient.

Edmond remercia et prit le sentier indiqué.

Le men-hir, qui lui servait de phare, se dressait au milieu d'un vaste lande, et son ombre s'allongeait sur l'herbe courte et jaunie.

Après l'avoir dépassé, le jeune homme se retourna. Un homme vêtu d'une blouse et d'un pantalon de toile, était couché tout près. Son chapeau de paille à larges bords lui cachait entièrement le visage. Une de ses mains soutenait le long tuyau de sa pipe. L'autre passait et repassait machinalement sur le dos blanc tacheté de fauve d'un chien de chasse, qui recevait cette paresseuse caresse de l'air le plus grave du monde.

Edmond s'était arrêté en voyant le chien; un souvenir lui avait traversé la mémoire.

— Ici, Figaro! cria-t-il.

Le chien, en l'apercevant, n'avait pas aboyé. A ce nom il poussa un hurlement de joie et bondit vers celui qui l'appelait.

Son maître releva brusquement la tête, et voyant Edmond qui quittait le sentier pour venir à lui, il se leva lestement et s'avança à sa rencontre.

— Toi déjà! fit-il en lui tendant la main, qu'Edmond sera cordialement.

— Oui; ne m'attendais-tu pas?

— Pas sitôt.

— C'est donc par hasard que je te trouve?... Sais-tu que si je n'avais pas reconnu Figaro, je ne t'aurais pas deviné sous ce costume... Ah çà! mais c'est donc pour tout de bon que tu joues à l'ermite?

— En doutes-tu? répondit Paul Landalbert, en passant sa main sur la barbe blonde qui lui descendait sur la poitrine. Je mène ici une vie quasi-sauvage. Je ne vois personne; je ne vais jamais en ville. Quand j'ai la fantaisie de prendre un bain, je me jette à l'eau; quand je veux me promener, je

cours à droite et à gauche dans ce costume champêtre; en un mot, je cultive la nature et je lui fais la cour, je ne m'occupe que d'elle, et s'il y avait eu en moi la plus petite étincelle du feu sacré, je serais, Dieu me pardonne, devenu poète.

Et Paul se mit à rire, ce qui donna à ses traits irréguliers et allongés une expression singulièrement spirituelle.

— Tu m'as, du reste, surpris dans ma principale occupation, reprit-il; fumer ma pipe ici ou ailleurs, lire, regarder alternativement le ciel et la mer, voilà ma vie. Quand je m'ennuie, ce qui est rare, je vais passer une heure à Saint-Tugdual, et je reviens toujours avec bonheur à ma solitude... Mais j'oublie que tu descends de voiture et que tu dois être, par conséquent mort de faim... Ici, Figaro!... A-t-il de la mémoire pour ses amis, ce chien! Il t'a tout de suite reconnu... Allons, mon brave, montre-nous la route.

— Un instant, dit Edmond en posant la main sur l'épaule de son ami, tu dois te rappeler ce que je suis venu faire ici.

— Eh! me voir parbleu!

— Sans doute ; mais tu supposes que ma prompte arrivée a une autre cause.

— Ah ! tu veux parler de mon *post scriptum*.

— Oui ; eh bien ?

— Eh bien ! mon cher, je ne sais pas grand'chose.

— Mais enfin, que sais-tu ?

Et les lèvres d'Edmond frémissaient d'impatience.

— Marchons toujours, dit Paul en passant son bras sous celui de son ami, ici les haies n'ont pas d'oreilles, donc nous pouvons causer. Or, je te l'ai écrit, ajouta-t-il en levant sur Edmond ses petits yeux gris relevés du coin comme ceux d'un habitant de Pékin, il n'y a pas lieu d'espérer encore, et les recherches que tu ne m'as pas laissé le temps de faire seul, peuvent demeurer sans résultat. Malgré mes avis, ton imagination a travaillé, je m'en aperçois ; cela n'est pas raisonnable.

— Tu n'es pas un enfant trouvé, toi, dit amèrement Edmond, ces froids conseils le prouvent. Ne viens pas dire à celui qui espère voir s'ouvrir enfin le livre fermé de sa destinée d'attendre patiemment, et sois bien convaincu que tu me tourmentes par tes lenteurs.

— Quel âge as-tu? demanda Paul en s'arrêtant.

— Il y a eu avant-hier vingt-quatre ans qu'un inconnu me jeta à la porte de madame du Portgamp.

— Et tu avais alors?

— Un an à peine.

Paul avait paru attacher une grande importance à cette réponse, car il l'avait attendue avec une certaine anxiété.

— C'est bien cela, reprit-il en se remettant en marche, c'est ce rapprochement de dates qui m'a frappé : l'aubergiste de Kermor m'a parlé d'étrangers qui s'étaient arrêtés chez son père, il y a vingt-quatre ans. Ils avaient un enfant de quelques mois qui disparut emporté par le père. Il n'en sait pas davantage, mis cela me fit penser à toi, et je t'écrivis, espérant que des recherches amèneraient peut-être de précieuses révélations.

J'étais dans l'intention d'aller cette après-midi voir le père de mon hôte, qui habite maintenant le bourg, et de l'amener à me raconter cette mystérieuse histoire qu'il doit connaître dans tous ses détails. Maintenant que te voilà, nous ferons cette visite ensemble et tu sauras à quoi t'en tenir.

En ce moment ils arrivaient devant le groupe de maisons qui formaient le village de Kermor. Au-dessus de la porte de l'une d'elles se balançait la branche du guy symbolique, et une inscription d'une orthographe curieuse annonçait que cette auberge était tenue par Laurent Madec.

Quand Paul entra, suivi par Edmond, dans la vaste cuisine, un sourire illumina tous les visages de ceux qui s'y trouvaient, et on lui adressa en français et en breton de ces phrases qui témoignaient de l'affection qu'on lui portait dans la famille de l'aubesgiste laboureur.

— Je vous amène un de mes amis qui vient passer quelque jours avec moi, dit-il gaîment. Il partagera ma chambre, mais il faudra grandir le dîner, Katel, ajouta-t-il, en se tournant vers une fillette aux joues fraîches, à l'œil noir, qui essuyait à son tablier ses mains brunes et potelées, vous mettrez désormais deux couverts.

— Ils sont mis M. Paul, répondit vivement l'enfant, je vous ai vu descendre le chemin du Menhir avec Monsieur, et j'ai bien pensé qu'il

dînerait avec vous. Paul la remercia par un sourire et monta au premier étage.

— Voici ma chambre, fit-il, en entrant dans une vaste pièce blanchie à la chaux dans laquelle se trouvaient deux lits. C'est l'appartement d'honneur de l'auberge. Je m'y trouve bien ; seulement comme il n'y a pas de plafond en bas, je suis assourdi chaque dimanche soir par le tapage que font les buveurs qui encombrent la cuisine. Mais j'entends le pas de Katel dans l'escalier, notre dîner est en route, à table !

Ils s'assirent devant une table massive qui occupait le milieu de l'appartement, et presque aussitôt apparut la petite Katel au milieu d'un nuage de vapeurs qui s'échappait de la soupière qu'elle tenait à la main.

— Pouah ! s'écria Paul en se penchant sur le potage fumant ; ceci sent furieusement l'oignon.

— C'est aujourd'hui vendredi, monsieur Paul, répondit simplement Katel qui sortait.

— Ah ! c'est vrai, dit le jeune homme avec une légère grimace, je l'avais oublié. Sais-tu qu'ils sont féroces dans cette maison sur l'observation des com-

mandements de l'Eglise, ajouta-t-il en servant Edmond. La première semaine, quand je demandai timidement que le samedi au moins les œufs fussent remplacés par une côtelette, je fis naître une stupéfaction générale. La figure de Katel surtout exprima l'horreur et l'épouvante; elle n'a pas voulu me l'avouer, mais elle dut me prendre ce jour-là pour le diable en redingote ou tout au moins pour « un Saxon. »

Je n'aurais point été flatté de cette dernière supposition; je déteste les Anglais, ou plutôt la nation anglaise.

Cette déclaration faite, Paul commença à faire honneur au dîner maigre qui lui était servi, tout en gourmandant Edmond, qui mangeait du bout des lèvres et qui l'écoutait distraitement.

Tout occupé de l'affaire qui l'amenait à Kermor, il se sentait rongé par un de ces désirs violents qui ne laissent aucune liberté à l'esprit et qui absorbent l'être tout entier. Paul le voyait et se hâtait charitablement.

Mais il possédait un de ces solides appétits qui ne se rencontrent souvent, passé un certain âge, que

chez les gens de l'aspect le plus étique, et il lui fallait du temps.

— Tu as tort, disait-il, voici une truite saumonnée qui a bien son mérite. Que diable! il n'y a pas d'inquiétude qui doive empêcher de dîner. C'est dans ce cas qu'il serait à propos de dire que la lame userait le fourreau. Or, sans figure, une lame sans fourreau vaut quelque chose; tandis qu'au figuré, il n'en est pas ainsi, lame et fourreau doivent aller de compagnie.

Mais, dit-il tout à coup en changeant de ton, je vois que mes sornettes ne sauraient te dérider et que tu n'en comptes pas moins mes bouchées. Donc, nous allons partir; ah! justement, voici ma petite Hébé.

Et s'adressant à la petite fille :

— Katel, dit-il, le vieux père demeure auprès de l'église, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur Paul.

— C'est que nous allons lui faire une visite.

— Il aura de la joie à vous voir, monsieur, dit l'enfant. Et elle ajouta en hésitant : Tous les dimanches il me demande si vous êtes venu au bourg.

— C'est bon, c'est bon, répondit Paul avec un sourire; je ne voudrais pas scandaliser personne, Katel, et vous savez bien que depuis quelque temps je ne manque plus la grand'messe. Seulement elle est longue et il faudrait être une sainte comme vous, petite, ou un fervent chrétien comme mon ami que voilà pour ne pas se plaindre un peu. Mais il n'y a pas de vicaire, et il faut bien en passer par là. Vous n'avez aucune commission pour votre vieux père?

— Non, Monsieur, faites-lui seulement mes compliments.

— Je les commencerai, dit Paul en se servant d'une expression bretonne fort répandue; viens-tu, Edmond?

CHAPITRE VIII

CLARTÉS ET TÉNÈBRES.

Les deux jeunes gens prirent à grands pas le chemin de Saint-Tugdual. Paul savait à peu près où demeurait le vieil Efflam et ils se dirigèrent vers sa maison, suivis par une troupe d'enfants aux cheveux incultes et aux pieds nus, qui étaient accourus en voyant « les Messieurs. »

Le vieillard était seul et assis au coin de la cheminée dans laquelle brûlait un petit feu de tourbe. Il répondit au bonjour que lui adressa Paul sans se déranger, et, comme il était aveugle, il leur demanda leur nom. Il parut fort satisfait en apprenant que c'était le pensionnaire de son fils Laurent qui le visitait et l'engagea à s'asseoir sur le banc placé en face de lui.

Paul connaissait les paysans bretons, et il mit la conversation sur un sujet intéressant pour le vieillard, se réservant de l'amener à raconter ce qu'ils voulaient savoir.

Efflam trouvait que l'étranger parlait d'or, quand il l'entendit déplorer l'abandon dans lequel tombait le village de Kermor et s'étonner du mépris que déversaient sur lui les habitants du bourg.

— Ainsi va le monde, dit le vieillard. Autrefois il n'y avait guère que l'église à Saint-Tugdual, et le vrai bourg c'était Kermor. J'y serais resté pour y mourir, mais les jambes faiblissent, et un chrétien n'aime pas à se passer des offices le dimanche. Je n'en aime pas plus leur bourg pour cela, ajouta-t-il en hochant la tête, et quand j'entends les gens d'ici se faire gloire des mauvaises maisons qui s'y bâtissent et que le vent d'ouest jettera quelque jour dans la mer, comme si les murs étaient de toile et les toits en papier, je ris de leur peu d'esprit.

Edmond écoutait ces préliminaires avec une impatience fiévreuse et, sans les signes de Paul, il aurait déjà interrompu le bonhomme.

— Les temps sont bien changés, c'est vrai, dit

Paul; votre fils m'a bien dit qu'il y a vingt ans Saint-Tugdual ne valait pas Kermor, et qu'il n'y avait pas une auberge qui valût la vôtre; tous les étrangers y descendaient, paraît-il.

— Oui, monsieur, mais voilà : ce sont les bains qui ont tout perdu. La grève était plus commode ici, disait-on, et des étrangers sont venus tenir des hôtels. Le pays n'en est pas devenu meilleur; au contraire. Maintenant tout le monde parle français, les vieux usages s'en vont, la foi aussi, et le diable y trouve son compte. De mon temps il était rare qu'il vînt des étrangers par ici. Les gentilshommes du voisinage, la compagnie qui leur venait dans le temps de la chasse, et les propriétaires des environs, tous gens de vieille famille, faisaient seuls aller l'auberge sur la semaine.

— Cependant, dit Edmond, votre fils nous a parlé d'étrangers qui avaient fait un séjour chez vous il y a vingt-quatre ans.

Le vieillard tourna la tête vers celui qui parlait, et ses paupières se soulevant laissèrent voir ses yeux ternes et sans regard.

— Il me semble que j'ai entendu autrefois

votre voix, monsieur, dit-il Êtes-vous déjà venu à Kermor?

— Non, répondit brièvement Edmond, qui craignait de voir le vieil aveugle s'embarquer dans un autre sujet de conversation.

— Allons, Efflam, dit Paul, racontez-nous cette vieille histoire-là.

Le vieillard sourit, ôta de sa bouche la petite pipe qu'il y conservait par habitude, la plaça dans la poche de son gilet, et, appuyant ses coudes sur ses genoux :

— Ce que je vais vous raconter, dit-il, remonte à....

— A vingt-quatre ans, interrompit Paul, qui prenait en pitié l'attente prolongée qui torturait son ami ; Laurent nous l'a dit.

— Eh bien ! mon fils René, un brave garçon qui est mort au service, avait alors un peu plus de douze ans, et il gardait tous les jours nos bestiaux sur la lande du Menhir. Un jour, c'était quelque temps avant la Saint-Jean, il vit sur la route un homme à cheval qui arrivait au galop. L'écume pendait à la bouche du cheval, et cependant son cavalier le frap-

pait durement de ses talons garnis de fer. Comme il passait devant l'enfant, l'animal buta et son maître roula à terre. Il se releva aussitôt, mais il avait la jambe foulée. René crut qu'il allait remonter quand même à cheval; mais il se tourna vers lui et lui demanda s'il n'y avait pas d'auberge aux environs. L'enfant avait quelques mois d'école; il put le comprendre, bien que le cavalier parlât français, et lui montra Kermor.

Le voyageur lui demanda s'il y venait souvent des gens de la ville, et sur sa réponse il ôta la bride et la selle à son cheval, les fit cacher sous des touffes d'ajoncs et lança l'animal dans la lande; puis il se traîna derrière les rochers, après avoir recommandé à René de cacher sa présence aux passants. Il y était à peine que deux gendarmes arrivèrent du côté de Lannion. Ils se levaient sur leurs étriers pour regarder devant eux, et ils demandèrent à René s'il n'avait pas vu passer un homme qu'ils lui dépeignirent. C'était ma foi celui qui était couché à quelques pas d'eux. L'enfant avait promis de ne rien dire, et il ne trouvait pas que l'étranger eût l'air d'un mauvais homme. Il répondit donc bravement qu'il était oc-

cupé à cueillir de l'herbe de la croix de sa grand'mère, et qu'il ne songeait pas à regarder les passants.

Les gendarmes continuèrent leur chemin, et sitôt qu'ils eurent disparu l'étranger se leva et se dirigea en boîtant vers Kermor.

Je le vois encore, regardant avant d'entrer chez moi ceux qui s'y trouvaient. Il n'y avait que moi et ma femme dans la cuisine, et peut-être une pauvre innocente qui avait toujours sa place au foyer et son écuelle de soupe sur la table. Voyant cela, il entra et me demanda une chambre. Son pied était enflé et le faisait souffrir.

Je voulais envoyer chercher un médecin, il le défendit en me disant de ne pas ébruiter son séjour chez moi, qu'il n'avait commis aucun crime, mais qu'il était cependant obligé de se cacher quelque temps. Je lui envoyai ma mère, qui connaissait toutes les herbes bonnes à guérir. Elle lui fit une emplâtre, récita une oraison, la puissance des saints étant plus grande que celle des remèdes, et le surlendemain il était debout. Il partit en ayant l'air de nous dire qu'il reviendrait. Cela nous fit plaisir, car nous nous l'aimions déjà.

— Et comment s'appelait cet étranger? demanda Edmond.

— Je ne sais pas, monsieur.

— Mais votre fils a parlé d'un enfant?

— Attendez, fit Efflam avec un geste d'orateur. Je vous ai dit qu'il avait annoncé qu'il reviendrait. Il revint à l'automne, mais il n'était plus seul, il y avait avec lui une dame jolie et jeune, mais blanche comme une morte. Elle tenait un petit enfant sur ses genoux. Elle paraissait bien malade, la pauvre femme, et son mari la porta pour ainsi dire sur son lit.

— Mais son nom? dit Edmond, il a dû vous dire son nom?

— Cette fois-là, je le lui demandai. — Monsieur, je ne puis vous le dire, répondit-il. — Et voyant sur la muraille une image qui représentait saint Michel, le sabre levé sur le dragon : — Appelez-moi, monsieur Michel, dit-il. — Depuis nous l'appelâmes toujours ainsi.

— Et sa femme, et son fils? demanda encore Edmond, auquel cette réponse avait apporté une immense déception.

— Ils avaient un drôle de nom; je ne sais pas s'il y a des saints de ce nom-là. Attendez, je vais me le rappeler, il les appelait, il les appelait tous les deux Edmond.

Paul et Edmond échangèrent un regard, mais ne prononcèrent par une parole.

— C'étaient des gens tranquilles, reprit le vieillard, mais pas causeurs.

Un jour nous entendîmes la pauvre dame qui pleurait à fendre le cœur. M. Michel arriva dans la cuisine. Il portait le petit Edmond....

— Faites atteler votre carriole, me dit-il d'un ton brusque.

— J'y allai tout de suite, et, sur son ordre, je le conduisis à la ville. Il ne dit pas un mot pendant la route, et sitôt arrivés, il me commanda de retourner à Kermor. De ce moment, je ne le revis plus. Quand je revins à la maison, tout était en désordre: madame Michel s'était trouvée plus malade, et le recteur, que Dieu fasse paix à son âme, était venu. Nous étions embarrassés, et je craignais que son mari ne l'eût abandonnée. Il arriva pourtant à pied le lendemain; il n'avait plus l'enfant.

— Et n'avez-vous pas su où il était allé? demanda Edmond d'une voix saccadée.

Le vieillard sourit finement.

— Il n'avait pas voulu me le dire, répondit-il; mais comme j'avais envie de le savoir, j'attendis pour partir qu'il fût parti lui-même, et je reconnus parfaitement le petit Edmond dans une voiture qui allait à Morlaix.

— A Morlaix, répéta Edmond, en êtes-vous sûr?

Très-sûr, monsieur, et il n'alla pas plus loin, le voiturier me l'a dit depuis.

Son arrivée fut triste, allez. Il ne croyait pas sa femme aussi malade et quand ma mère, qui était savante comme un médecin approuvé, lui assura qu'elle approchait de sa fin; il pleura comme un enfant. Elle se levait un peu tous les jours et se faisait porter près de la fenêtre. La vue de la mer lui plaisait; je la vois encore, ses pauvres mains, à travers lesquelles on aurait vu le jour, jointes sur ses genoux et ses yeux si tristes tournés vers la mer. Il en sortait souvent des larmes, et l'idée de son fils ne la quittait pas. Chaque fois qu'une femme passait

avec un enfant dans ses bras, chaque fois que le petit monde de Kermor arrivait pour jouer sous ses fenêtres, elle se mettait à pleurer.

Le jour où elle ne put pas se lever tant elle était faible, elle voulut recevoir l'extrême-onction. Le bon Dieu vint aussi et puis elle demanda que mon petit-fils lui fut apporté. C'était un enfant de quelques mois qu'elle aimait à tenir dans ses bras quand elle en avait la force. J'allai chercher ma belle-fille. Elle la fit s'asseoir sur le pied de son lit et prit dans ses mains les petites mains de l'innocent, tandis que de grosses larmes tombaient de ses yeux. Je sortis au bout de quelque temps, mais je fus bientôt rappelé par les cris de ma fille. Je la trouvai essayant d'ôter les mains de l'enfant de celles de la pauvre dame, qui ne bougeait plus; elle était morte doucement, sans douleur, comme une personne qui était depuis longtemps dans sa passion.

En ce moment, si les yeux éteints de l'aveugle eussent soudain recouvré la lumière, il eût été surpris de l'effet que produisait son récit sur l'un de ses auditeurs.

Edmond, le regard fixé sur le vieillard, avait

écouté avidement. A mesure que les détails étaient devenus intéressants, le sang se retirait peu à peu de son visage; une émotion violente et contenue se lisait sur ses traits. Ce n'était plus seulement la curiosité douloureuse qui lui faisait chercher à connaître les mystères du passé, et quand ces paroles : « Elle était morte ! » frappèrent ses oreilles, une larme jaillie d'une source mystérieuse tomba de ses yeux sur sa main posée sur son genou.

— M. Michel était absent, continua le vieillard. Il arriva après l'ensevelissement et je crus un moment que le chagrin le rendrait fou. Il passa le temps de la veillée à courir sur la grève et sur les rochers comme un insensé. On ne le revit qu'à l'heure de l'enterrement et il partit le jour même après avoir fait placer une tombe.

— Ainsi madame Michel est enterrée à Saint-Tugdual? dit Paul.

— Oui, monsieur, et ma pauvre défunte ne manquait jamais d'aller prier sur sa tombe le jour des Morts. Sans reproche, elle a fait dire plus d'une messe pour le repos de son âme.

— Et lui?

— Je ne l'ai pas revu depuis et je ne le reverrai jamais, puisque je suis aveugle. Mais je l'entends encore, à la voix je le reconnaîtrais, et tenez, ajouta Efflam, en levant le bras vers Edmond, vous qui êtes là, monsieur, vous me l'avez rappelé ; c'est étonnant comme votre voix ressemble à la sienne....

Paul se leva pour sortir. Edmond l'imita, mais on aurait dit qu'il partait à regret. Les renseignements qu'il avait obtenus n'avaient pas, il est vrai, complètement satisfait ses espérances, et cependant la vue du vieillard l'intéressait étrangement.

— Les yeux éteints de cet homme se sont arrêtés sur le visage de ma mère, pensait-il, il a entendu sa voix, et moi, son fils, car je suis son fils, il ne me sera jamais donné de la voir ni de l'entendre.

— As-tu d'autres questions à faire, demanda Paul à voix basse en le voyant demeurer songeur, les yeux fixés sur la figure impassible et muette d'Efflam.

— N'avez-vous rien conservé de ce qui a appartenu à vos hôtes, dit Edmond, ne vous ont-ils laissé aucun souvenir ?

— Non, monsieur. Ma femme avait seulement

trouvé un morceau de papier écrit qui lui a longtemps servi à marquer ses offices dans son livre de prières.

— L'avez-vous encore?

— Je ne sais pas. Le livre est là sur la cheminée, dans le coin à droite; vous pouvez chercher.

Edmond chercha de la main, car on n'y voyait guère sur cette cheminée dont le rebord artistement découpé cachait d'ailleurs les menus objets qui s'y trouvaient, et rencontrant le livre couvert de drap noir comme un bréviaire, il le prit et dénoua vivement le ruban jauni qui l'entourait. Après l'avoir feuilleté quelque temps, il en tira un lambeau de papier qu'il parcourut des yeux avec une émotion profonde. C'était bien une lettre ou plutôt une fin de lettre ainsi conçue :

« ..... Je ne pouvais mourir. Quand il tournait vers moi ses yeux où se peignaient tant de tendresse et d'intelligence, j'oubliais tout et mes larmes s'arrêtaient. Cette détermination était nécessaire mais elle me tue. Oh! Marie, tu ne sais pas ce que je souffre. Puisse Dieu t'épargner de telles angoisses. Dis, si on t'arrachait ton enfant pour le laisser à la

pitié d'étrangers, n'est-ce pas que tu en mourrais ! Eh bien ! je vais mourir. Je mourrai du moins dans ce pays où il vivra sans nom, sans famille, malheureux sans doute !

« Il me promet de veiller de loin sur lui et de le réclamer le plus tôt possible ! Hélas ! avant mon mariage, il m'avait aussi promis un avenir tranquille, et le voilà errant, proscrit, et me voilà sans enfant. Je ne lui fais pas de reproche, son cœur est bon, et c'était à moi à reconnaître qu'avec un esprit inquiet, exalté comme le sien, on ne saurait être heureux. Que ceux dont l'ambition l'a entraîné soient... Non, je ne dois en ce moment maudire personne.

« Que sera cette nouvelle destinée qu'il rêve ? je n'en sais rien, et d'ailleurs je ne vivrai pas pour la partager.

« Je lui désobéis en te révélant le secret qu'il veut garder, mais il faut, il faut que je recommande mon enfant à quelqu'un. Il y a eu un moment où le désespoir m'a dominée. Ses prières, ses menaces auraient été vaines, je me serais traînée à Morlaix, je serais allée trouver cette inconnue, elle aurait eu pitié de moi. Mais je suis si faible, je serais

sûrement morte en route ; j'ai laissé faire. Élèvera-t-elle cet enfant inconnu jeté à sa porte ? il le croit, je veux le croire aussi ; on la dit charitable. Si cependant elle allait le mettre à l'hôpital ! C'est affreux à penser. Ah ! Dieu, qui a mis un tel amour dans le cœur des mères, doit prendre leur souffrance en pitié ! De là haut je veillerai sur lui. Adieu, mes yeux se voilent, cette crise que je sens venir sera peut-être la dernière, ô mon fils, mon fils ! »

L'écriture indécise de cette lettre qu'on avait oubliée sans doute, annonçait, en effet, qu'elle avait été écrite peu de temps avant la mort de la jeune femme, et ces mots, on le sentait, avaient été tracés avec ses dernières larmes de mère.

Chacune de ces expressions douloureuses avait frappé Edmond au cœur, il passa la lettre à son ami sans proférer une parole. Paul lui-même se sentit ému en la lisant.

Cette plainte maternelle était touchante, et d'ailleurs il est triste pour l'oreille humaine d'entendre ces échos d'outre-tombe !

On frissonne en songeant que la pensée est morte dans ce cerveau où ont germé ces pensées, que les

sentiments et les affections qui remplissaient ce cœur se sont éteints quand il a cessé de battre, que cette main qui a tracé ces caractères est tombée un jour inerte aux côtés d'un cadavre. Non, celui qui n'a pas lu en comprimant ses sanglots, une lettre écrite par une personne aimée descendue avant lui dans la nuit du tombeau, celui-là n'a pas encore versé ses larmes les plus amères.

— Il faut que vous me vendiez ce papier, Efflam, dit enfin Edmond en le plaçant dans son porte-feuille.

— Le vendre, vendre un bout de papier inutile, dit le vieux breton; non, monsieur; mais dites-moi, pourquoi le voulez-vous?

— Il a été écrit par... par une de ses parentes, répondit Paul.

Qu'il le prenne donc, dit Efflam; je n'en donnerais pas une pipe de tabac.

Les deux jeunes gens remercièrent le vieillard. Paul lui promit de venir le revoir, et ils sortirent tous deux de la chaumière.

CHAPITRE IX

UNE VISITE AU CIMETIÈRE.

Ils firent quelques pas en silence.

Ce fut Paul qui parla le premier.

— Eh bien ! demanda-t-il, qu'en penses-tu ?

— Il n'y a pas le moindre doute à concevoir, l'enfant de cette histoire c'est moi.

— Oui, parbleu, ce qu'il y a de vexant c'est que le nom échappe toujours, à quoi bon aussi prendre celui d'un archange.

— Il désirait, paraît-il, cacher le sien.

— Toujours des mystères. Il faut avouer mon pauvre garçon que tu es né sous une étoile fièrement sournoise. Mais voyons, où allons-nous ?

— Que faire ? dit Edmond.

— Une idée, fouillons dans les archives de ce village. Allons examiner les registres de la mairie et de l'église. Après, tout sera dit.

Le conseil était sage et le reste du jour fut employé à ces recherches. Elles demeurèrent infructueuses. Sur les registres ils trouvèrent une date, mais pas de nom.

Quand ils quittèrent l'église la nuit était venue. Le sacristain avait renouvelé l'huile de la petite lampe qui brille nuit et jour devant le tabernacle, et pour ne pas perdre de temps il s'était mis à finir une fosse commencée en attendant la sortie des étrangers.

— Voilà un bonhomme que j'ai envie de questionner, dit Paul en montrant du geste la tête chauve du vieillard qui apparaissait au niveau de la terre fraîchement remuée; il y a quarante ans qu'il sonne les cloches pour les baptêmes comme pour les enterrements; c'est un des vieux de Saint-Tugdual.

Et sans attendre la réponse d'Edmond il se dirigea vers le fossoyeur en ayant soin d'éviter les petites éminences qui bosselaient le terrain çà et là, car, il le savait, sous chacun de ces tertres verdoyants se cachait un cadavre.

Le sacristain avait interrompu son travail en les voyant approcher et avait remis son chapeau. Paul n'eut pas de peine à le faire jaser. Appuyé sur sa bêche, il leur raconta l'enterrement de celle qu'il appelait la dame de Kermor; mais là se bornèrent ses renseignements. Il n'avait jamais entendu son nom, et si Efflam Mardoc l'avait su, il avait été une fois discret en sa vie, car il ne l'avait dit à personne.

— Vous rappelez-vous où a été enterrée cette étrangère? demanda Edmond en tressaillant.

— Monsieur, répondit le sacristain fossoyeur, avec un orgueilleux sourire, j'indiquerais les yeux fermés où se trouvent les ossements de ceux qui sont morts depuis trente-huit ans à Saint-Tugdual. Allez à la tête de l'église, ajouta-t-il en étendant le bras, sous la fenêtre de la sacristie, il y a une pierre tombale : c'est la sienne.

Edmond remercia et s'éloigna dans la direction indiquée. Paul le suivit.

— Chacun a l'orgueil de son état, disait-il en marchant; ce vieux fossoyeur n'a-t-il pas l'air de se croire un personnage? s'il avait eu un crâne sous la

main, il l'aurait exhibé en faisant peut-être de la morale comme dans je ne sais quelle scène d'*Hamlet*. Nous eussions peut-être mieux fait d'attendre à demain. S'il y a une inscription, nous ne pourrons la lire. Ah! voilà justement la lune qui lève son voile, ajouta-t-il en regardant l'astre des nuits qui glissait lentement derrière une masse de nuages ; ne dirait-on pas qu'il fait jour ?

Edmond gardait le silence et avançait toujours. Il arriva le premier vis-à-vis de la petite fenêtre grillée. Au-dessous s'étendait un espace couvert d'une herbe haute et touffue. Le jeune homme fit quelque pas et se mit à écarter les plantes et les longues herbes mouillées par la rosée de la nuit. Ses mains, qui fouillaient vivement dans cette terre humide, rencontrèrent tout-à-coup l'angle d'une pierre. Un frisson courut sur tous ses membres, et, obéissant à un mouvement instinctif, il tomba à genoux en balbutiant un mot : ma mère. Une douleur étrange et poignante l'avait soudain saisi au cœur, et, après avoir murmuré une courte prière, il demeura plongé dans une sorte de recueillement douloureux et profond devant ce tombeau au-

quel venaient aboutir ses espérances et ses rêves.

Paul s'était avancé et achevait d'enlever ce qui couvrait la tombe. Quand Edmond releva son front, une large pierre apparaissait tout entière. Son œil glissa sur la surface moussue et noircie; il se leva et en fit lentement le tour, aucun nom, aucun signe n'y était gravé; la mort gardait, elle aussi, son secret.

— Rien, fit-il en s'arrêtant et en joignant convulsivement les mains, rien qu'un tombeau sans nom.

Paul pressait du pied les herbes qu'il venait d'arracher et ne disait rien.

— Enfin c'est quelque chose reprit mélancoliquement Edmond. J'ai su que mon père était un homme poursuivi par la loi, et que cette terre a reçu les restes de celle qui fut ma mère. Dieu l'a voulu je me résigne, mais je n'espère plus.

Il fléchit une seconde fois les genoux et avant de se relever il toucha des lèvres le froid granit. Puis il passa son bras sous celui de Paul et ils reprirent en silence le chemin de Kermor.

On était couché à l'auberge et la petite Katel vint les pieds nus et les yeux papillotants ôter le verrou en grondant M. Paul d'arriver si tard.

Les jeunes gens se couchèrent aussitôt rentrés, et Paul ne tarda pas à s'endormir.

Edmond demeura longtemps les yeux fixés sur la fenêtre qui laissait arriver jusqu'à son lit la blanche clarté de la lune; il écoutait vaguement le bruit de la mer qui arrivait comme une plainte monotone et non interrompue à ses oreilles.

Minuit était sonné à l'horloge de l'auberge, quand ses yeux appesantis se fermèrent et son sommeil se ressentit de la fièvre morale qui avait agité son âme. Il fit un rêve étrange. Il lui sembla que le murmure des flots changeait soudain de nature; ce n'était plus cette voix affaiblie et douce qui avait bercé ses méditations et amené pour lui le sommeil; c'était un mugissement sourd et rapproché, comme si la mer eût atteint les murailles de l'auberge et fût venue les battre en brèche. Un coup de vent ouvrit la fenêtre près de laquelle il était assis, et il l'aperçut qui accourait houleuse et menaçante. Les rochers, les falaises, la grève, tout disparut et le flot monta, monta toujours.

Il regardait avec stupéfaction, quand sur cette surface mouvante, tourmentée et écumeuse, apparut

une forme indécise et flottante. De la lune jaillit un large rayon qui, descendant jusqu'à elle, l'enveloppa un instant dans sa lumière. Edmond, ébloui, baissa les yeux; quand il les releva, un être aérien était debout devant lui : son pied nu touchait les vagues subitement calmées; une tunique d'un blanc éclatant tombait plus bas que ses genoux; sur ses cheveux noirs, qui, après avoir encadré son visage aux traits divins et à l'expression céleste, venaient onduler sur ses épaules, brillait un nimbe qu'on eût dit découpé dans le soleil. L'ange, car cette forme radieuse ne pouvait appartenir qu'au ciel, fit un pas et prit la main du jeune homme, qui frissonna à ce contact.

Poussé par une force invincible, il se leva, et, sans crainte ni peur, il se lança dans l'espace soutenu par la main de l'ange. Il aperçut bientôt Saint-Tugdual et sa tour de granit. C'était là qu'ils se dirigeaient et ils descendirent près de l'église dans le cimetière vis-à-vis d'une tombe isolée et sans nom.

L'ange s'en approcha et étendit la main. La pierre s'agita, comme si des bras intérieurs l'eussent soulevée, et se déplaça.

Edmond suivait le travail mystérieux avec une terrible angoisse et un cri d'horreur vint à ses lèvres sans qu'il pût le proférer. La terre avait été écartée par des travailleurs invisibles, un cercueil lui était apparu et s'était ouvert, un squelette était là, hideux et décomposé. Alors l'ange sourit d'un divin sourire et se courbant il fit courir un léger souffle sur les ossements desséchés. Et soudain ils se rassemblèrent et le squelette devint cadavre et le cadavre s'anima, et en voyant surgir du fond de ce tombeau une femme pâle enveloppée d'un linceul dont le regard triste et doux se fixait sur lui avec une tendresse infinie, Edmond sentit l'effroi remplacé par un sentiment d'ivresse ineffable, et se penchant comme s'il eût voulu se précipiter vers elle, il tendit les bras en criant d'une voix étouffée : Ma mère.

Aussitôt la vision disparut, la tombe se ferma et la pierre retomba sur elle avec un bruit sépulcral. L'ange promena un instant son doigt sur le granit, et attachant sur le jeune homme agenouillé un regard de pitié compatissante, il s'éleva dans l'air et disparut comme une légère vapeur.

Pour le retenir, Edmond ne retrouvait plus sa voix et il se débattait dans son impuissance.

Mais l'ange lui avait laissé un adieu.

Des lettres flamboyaient sur la tombe et il y porta un regard avide. Amère déception, ces mots étaient écrits en langue inconnue et les caractères s'effaçaient lentement un à un.

A cette lecture impossible et désespérante, il passa le reste de la nuit.

CHAPITRE X

AVANT LE DÉPART.

Paul retint Edmond à Kermor. Il n'eut pas de peine à le décider à lui donner quelques jours. Le jeune homme étourdi du coup porté à ses espérances, ne voulait pas retourner près de sa mère adoptive le cœur saignant de la déception qu'il avait épouvée.

Dans la disposition d'esprit où il se trouvait, rien ne pouvait mieux lui convenir que cette vie active ou paresseuse mais toujours indépendante que Paul menait à Kermor. Ses courses à travers une campagne intéressante, ornée de monuments druidiques et de ruines curieuses, ses promenades le long des côtes hérissées de rochers aux formes bizarres, opéraient une heureuse diversion dans ses pensées.

A peu près tous les jours, il allait s'agenouiller pieusement au tombeau de sa mère. Cette mémoire du moins était restée pure de tout soupçon dans les révélations du père Efflam, et il pouvait conserver à l'idéal qu'il s'était créé par l'imagination et par le cœur tous ses sentiments de vénération et d'amour.

Prolonger indéfiniment son séjour dans le village breton ne lui était cependant pas possible, et le sixième jour après son arrivée il déclara à Paul qu'il partirait le lendemain. Celui-ci se récria et mit en avant une chapelle, véritable bijou d'antiquaire, qui lui restait à visiter. Edmond qui pensait à sa mère adoptive, resta inébranlable dans sa résolution.

Le lendemain il fit ses adieux à Laurent Mardoc et à sa famille, qui regrettaient de voir partir le Monsieur si gentil, si tranquille, si bon chrétien, et, après avoir passé au cou de Katel une belle médaille d'argent qu'il avait rapportée d'un pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray, il prit avec Paul le petit chemin du Menhir.

Ils étaient partis quelque temps avant l'heure du passage de la voiture, et cela était prudent, car,

aucune auberge dans cet endroit de la route, ne présentant au postillon altéré son rameau tentant, il passait sans s'arrêter.

Les deux jeunes gens posèrent Figaro en sentinelle sur le fossé de la lande et ils s'assirent à l'ombre pour attendre. Paul alluma sa pipe, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire, et il s'étendit sur l'herbe maigre et rase qu'étoilaient des bruyères de toutes nuances.

On n'apercevait de Kermor que le haut du sapin planté dans le jardin de Laurent; mais la flèche de St-Tugdual se distinguait facilement; et puis la mer était au-delà, bordant de bleu les côtes du Finistère.

— Si j'y avais pensé, dit Edmond, j'aurais dessiné Saint-Tugdual de Kermor.

— C'est un oubli qu'il me sera facile de réparer, répondit Paul; ce ne sera pas merveilleux, car il y a longtemps que je n'ai manié le crayon et j'ai toujours rendu la nature peu naturellement; mais l'ensemble sera ressemblant et j'aurai soin d'aller me jucher sur cette grande roche près de laquelle débarquèrent, dit la tradition, saint Efflam et ses compagnons quand ils vinrent d'Hybernie pour évangé-

liser l'Armorique. De là on voit Saint-Tugdual et la maison de Laurent; si cela te faisait plaisir, je pourrais même faire apparaître Katel dans sa position favorite, tricotant debout le dos appuyé contre la porte.

Edmond sourit à cette proposition.

— Comptes-tu donc t'installer ici pour le reste de tes jours? demanda-t-il.

Paul secoua nonchalament les cendres de sa pipe, se redressa, et, croisant les bras :

— Non, fit-il; je n'ai pas ce courage.

— Oh! fit Edmond.

— Cela t'étonne? reprit le jeune homme; pourtant rien n'est plus vrai. Je suis un désœuvré, et un homme oisif, à la ville surtout, est quelque chose qui n'a pas raison d'être. Comment a-t-on fait de moi un être aussi inutile? Je n'en sais rien. J'avais de la fortune, j'étais paresseux; deux motifs pour devenir ce que je suis devenu du moment qu'aucune volonté ne venait me tracer une voie et me commander d'y marcher.

— En cela nous nous ressemblons un peu, dit Edmond.

— Non pas; tu as, toi, un rôle à remplir, tu as une mère, enfin; car madame de Portgamp est ta mère par l'affection. Avec cela tu es artiste, tu es poète, tu es chrétien. Aujourd'hui tu t'occupes de littérature, demain d'art, et chacune de tes journées aura une heure consacrée à une œuvre utile. Je ne fais rien de tout cela. En fait d'art je suis ignare, la lecture n'est pour moi qu'une manière de me distraire, et je préfère, s'il faut l'avouer, les âneries amusantes aux chefs-d'œuvre; en dernier lieu je suis un fort mauvais chrétien et je trouve l'égoïsme et l'indifférence commodes.

Paul se tut un instant, changea de position et reprit en regardant Edmond :

— Ce qui ne veut pas dire que je sois plus heureux pour cela.

— C'est cependant pour essayer de le devenir qu'on s'applique à s'affranchir de tous les liens, à secouer tous les jougs, à méconnaître tous les devoirs, remarqua Edmond; le moyen est impuissant, c'est prouvé; on ne l'emploie pas moins.

— Que veux-tu, il est tentant de n'avoir d'autre loi que son plaisir, d'autre règle que sa volonté.

Elevé par des maîtres voltairiens ou à peu près, mon éducation religieuse s'en est ressentie, et quand j'ai voulu connaître par moi-même cette religion que les uns me présentaient comme une consolation dans le présent, une espérance dans l'avenir; les autres comme un frein gênant dont il n'y avait que les femmes, les fanatiques et les simples à s'embarrasser, je l'ai trouvée admirable, divine, mais un peu austère. Et puis la foi, je le sentais, me manquait. Mais il ne s'agit pas d'entamer une discussion philosophique et religieuse que je ne saurais plus soutenir avec mon outrecuidance passée. J'envoie au diable maintenant toutes les philosophies et leurs systèmes; ce sont des songes creux qui se contredisent les uns les autres.

La petite Katel, quand elle dit son chapelet avec tant de dévotion devant Notre-Dame de la Fontaine, me paraît cent fois plus sage qu'eux malgré son ignorance.

— Voilà sur ce sujet le meilleur raisonnement que tu aies jamais fait, dit Edmond; il y a longtemps que je te l'ai dit : la foi vaut mieux que la science.

— Mais je commence à le reconnaître, dit Paul

avec un hochement de tête significatif, et je puis bien te l'avouer à toi, qui es un croyant, et que ma confession ne fera pas sourire, mon séjour à Kermor, m'aura quelque peu débarrassé de ce scepticisme railleur qui est de mode, et que j'avais bêtement adopté. Personne plus que moi ne s'est moqué de la phraséologie sur la nature et ses beautés; j'étais d'un réalisme brutal et j'aurais déclaré les *Méditations* de Lamartine et ses *Harmonies* d'une fadeur insipide si j'avais été seulement un peu poussé. Qu'a-t-il fallu pour abattre ce dénigrement de convention? quelques jours passés dans un endroit obscur, seul devant la nature et devant Dieu. Que de fois il m'est arrivé de m'oublier à contempler du haut du Roch-ir-Glas le coucher du soleil. La nuit venait, une de ces belles nuits étoilées dont la calme et sereine beauté agirait sur l'être le moins impressionnable. Je me laissais aller avec délices à ces émotions pures et fortes que j'avais si rarement ressenties; mon regard se levait vers le ciel ou s'abaissait sur la mer, ma pensée suivait mon regard et, au fond de ces deux abîmes insondables, je lisais le grand nom : celui de Dieu.

J'ai fait ainsi plus d'une méditation telle qu'aucun écrivain sacré n'en a écrit. Ce qu'il y avait de malheureux, c'est qu'en m'éveillant le lendemain matin, il ne restait plus rien du poète, du rêveur de la veille, et que je me retrouvais aussi prosaïque, aussi indifférent, aussi sceptique qu'auparavant.

— Non, répondit Edmond d'un ton grave, toutes ces impressions répétées porteront leurs fruits et t'amèneront à la vérité. Il n'y a que les esprits orgueilleux ou faux qui se complaisent dans l'erreur, et dans ces heures où tu admirais Dieu dans ses œuvres, ne te serais-tu pas volontiers écrié : Je crois.

— Oui, reprit Paul franchement, et ce cri s'il n'a pas passé par mes lèvres a retenti plus d'une fois dans ma conscience. Mais ce n'est pas tout. Je suis arrivé ici imbu de préjugés absurdes. Ta foi de chrétien à toi m'inspirait involontairement le respect, je n'avais que du mépris pour celle de ces pauvres ignorants saturés, selon moi, de superstition. Mes théories philanthropiques étaient malheureusement de bien difficile application. Je n'hésitais pas à le reconnaître et ce que j'appelais « leur superstition, »

dans mon langage d'impie, aidait beaucoup mieux ces bienheureux pauvres d'esprit à souffrir et surtout à mourir.

Or, c'est là le difficile, ajouta le jeune homme, et je ne connais pas de système humain qui fasse espérer en face de la mort.

Le jour où le hasard me conduisit chez un pêcheur qui n'avait plus que quelques heures à vivre, mes idées sur ces graves questions commencèrent à se modifier. Je vis là réunies dans un mauvais coffre sans rideaux la misère, la souffrance, une mort prochaine, c'était une épouvantable trilogie, n'est-ce pas?

La prêtre vint, administra les derniers sacrements au moribond, et cet homme mourut content, plein d'espoir comme s'il se rendait à l'appel, l'heure ayant sonné. Je cherchais en vain les angoisses, les terreurs, les déchirements de l'agonie; rien, Dieu le rappelait, il fallait bien lui obéir avant tout et se résigner. En sortant, je me disais que les paroles qu'avait prononcées ce pauvre curé de campagne étaient bien autrement éloquentes que nos plus belles tirades philosophiques, car

l'espérance et une espérance ferme et motivée remplissait le cœur de celui qui les avait entendues. Ah! si j'étais puissant, je ne chercherais plus à éclairer le peuple ni à désirer pour lui des biens imaginaires; mais je lui enverrais des légions de sœurs de charité qui soigneraient son âme en même temps que son corps, et je croirais avoir assez fait pour son bonheur s'il restait sincèrement, profondément religieux.

— Pourquoi n'essaierais-tu pas d'un remède dont tu reconnais l'efficacité, dit Edmond.

— Moi, je suis plus d'à moitié converti, mais n'entends-je pas la voiture?

— Voilà Figaro qui dresse les oreilles, dit Edmond en se levant, il aboie, c'est elle, sans doute.

— Il faut donc nous séparer; vrai, tu vas prodigieusement me manquer à Kermor.

— Tu ne m'as pas dit quand tu en partirais.

— A la fin du mois. Je ne puis raisonnablement m'enterrer ici à moins de me bâtir une cellule sur le Roch-ir-Glas, et d'y finir mes jours dans la pénitence. Mais j'y reviendrai tous les étés pour travailler à ma conversion.

— Parlons sérieusement, dit Edmond. Quelque chose me dit que ma mère est une sainte au ciel. Va quelquefois prier à ma place sur cette tombe que j'abandonne à regret. Prie pour elle, elle priera pour toi.

— Je le ferai, répondit Paul avec une gravité inaccoutumée. Qui sait, il ne faut peut-être que la prière d'une sainte pour me décider à sortir de l'abîme du doute et à poser le pied sur le terrain ferme de la foi. Ceux qui ont douté ont vécu tourmentés et sont morts désespérés. Cela donne à réfléchir.

Figaro avait sauté dans le chemin et aboyait avec fureur.

— Y a-t-il une place, cria Edmond en breton.

— Deux si vous voulez, monsieur, répondit le conducteur en arrêtant ses chevaux.

Les deux amis échangèrent une dernière et cordiale poignée de main et Edmond monta en voiture.

Paul, debout sur le fossé, suivit des yeux le mauvais véhicule. Quand il l'eut vu disparaître, il siffla Figaro, qui flairait avec inquiétude et qui faisait

parfois mine de s'élancer sur les traces du voyageur, et il s'éloigna pour tenter une de ces promenades dans lesquelles le hasard lui servait de guide, cherchant avant tout les sentiers ombreux et les chemins creux sur lesquels les branches entrelacées des chênes et des noisetiers formaient une voûte impénétrable.

CHAPITRE XI

UNE SOIRÉE AU CASINO.

Edmond trouva à Saint-Malo M^me^ du Portgamp et Françoise qui l'attendaient avec une impatience sans bornes. Les deux vieilles femmes n'avaient pas vécu tranquilles pendant son absence, et une multitude de craintes les avaient assaillies.

— Il tombera sûrement de quelques-uns de ces rochers, disait Françoise à M. Vigan qui faisait à sa vieille amie des visites journalières. Ce M. Landalbert est un étourdi comme on en voit peu ; si seulement il ne se cassait qu'un bras ou qu'une jambe.

Edmond arriva complet dans un de ces moments de désolation et son arrivée fut une fête.

Il ne voulut pas laisser ignorer à sa mère adoptive ce qu'il avait découvert à Kermor. M. Vigan était présent et il écouta le récit du jeune homme avec un vif intérêt.

— Mystère, mystère ! prononça-t-il plusieurs fois, ne saurez-vous jamais, mon pauvre ami, la vérité tout entière ?

— Non, jamais, monsieur, répondit Edmond, et quand cela serait je ne dois pas m'en affliger puisque ma mère n'existe plus.

Et ces paroles renfermaient le secret de cette résignation qui étonnait le vieillard ; une tombe pesait désormais de tout son poids sur ses espérances passées et les anéantissait.

Quand il alla voir ses connaissances de la saison il fut frappé de l'indifférence qu'on lui témoigna. On s'était habitué à se passer de lui, et M. Valrémon et sa belle-sœur avaient mis le temps à profit pour lui nuire.

Les plaisirs d'ailleurs se succédaient et tenaient une grande place dans la vie que menaient les baigneurs. La grève était abandonnée pour les salons et les soirées devenaient fréquentes.

Le lendemain de l'arrivée d'Edmond, il y avait bal au Casino : madame du Portgamp qui avait pris un abonnement à son intention l'engagea à s'y rendre.

Il s'y décida un peu tard, et quand il arriva dans cette étrange maison qui est à tout le monde et qui n'est à personne, où l'on danse, où l'on joue, où on lit, où l'on chante, tour à tour, on avait déjà dansé deux quadrilles.

Il alla cependant saluer mesdames Dorman et de Boisgoulay et demander un quadrille à Louise Bressin qu'il voyait assise entre elles. La jeune fille lui montra un carnet rempli. Voyant cela il résolut de ne pas danser, et après s'être arrêté un instant à un groupe d'hommes arrêtés dans un angle du petit salon il se retira loin de la foule, sur l'estrade destinée aux chanteurs quand il y avait concert. Il y respirait plus à l'aise et il voyait mieux. Le grand salon brillamment éclairé et brillamment rempli présentait un charmant coup-d'œil.

Les hautes glaces reflétaient en l'embellissant cette cohue charmante qui se rassemblait, se rompait et tourbillonnait, suivant avec plus ou moins d'exactitude les lois de la mesure. L'orchestre se

taisait à intervalles, et alors un bruit sourd, régulier, solennel, dominait le murmure des conversations. C'était la mer qui venait frapper les remparts à quelques pas du Casino. Chaque fois que cette voix grave parvenait jusqu'aux oreilles d'Edmond, il tressaillait et il se demandait ce qui arriverait si cette terrible voisine, qui se lamentait contre ses digues de pierre, les eût soudain brisées, et envahissant cette salle de bal, fût venue apporter l'épouvante et la mort là où régnaient le plaisir et la dissipation.

Ses pensées n'étaient pas toujours aussi sombres, surtout quand le hasard amenait Louise Bressin dans les quadrilles que l'on dansait près de lui. Son regard se portait souvent sur elle et son âme suivait, il faut le dire, son regard. Il y avait là des femmes dans toute la splendeur de leur beauté, des jeunes filles dans tout l'éclat de leur première jeunesse. Ni les femmes au front superbe, ni les jeunes filles au teint de rose n'offraient ce charme d'ensemble qui résultait de la grâce modeste et de la distinction naturelle de Louise. Sa mise irréprochable et simple, effaçait les plus élégantes toilettes et la faisait avantageusement remarquer. Le plaisir n'éclatait pas

sur cette figure d'ange, on le sentait, son cœur restait fermé aux triomphes de l'amour-propre, aux ruses de la coquetterie, à toutes ces fugitives impressions qui agissent sur les natures calmes elles-mêmes.

Le monde est une chose à la fois charmante et redoutable pour une femme assez jeune pour y remplir un rôle actif, assez jolie ou assez nouvelle venue pour attirer l'attention. Il y a là autour d'elle un public blasé, difficile, moqueur. Si elle paraît enivrée, si les phrases sonores mais creuses qu'on lui adresse lui montent au cerveau, qu'elle prenne garde de se réveiller le lendemain calomniée dans son innocente coquetterie. Si elle garde un maintien toujours sévère, une physionomie froide et digne, c'est une statue, murmurera-t-on en raillant, cela ne s'anime pas.

Les jeunes filles en général surtout ne comprennent pas combien il est difficile de se créer pour le monde une manière d'agir qui sache défier la critique. Les unes lancées à la poursuite d'une grâce qu'elles cherchent là où elle n'est pas, minaudent à se rendre ridicules; les autres excitées par le plaisir oublient peu à peu les recommadations de leur

mère et s'abandonnent à un laisser aller qui sera justement blâmé plus tard, d'autres trop timides restent gauches et guindées là où la gaucherie ne peut être accueillie avec indulgence.

— Eh bien, jeune homme, est-ce que vous renoncez vous aussi à la danse ? dit tout à coup une voix derrière Edmond.

Il se détourna et vit M. Vigan debout derrière lui.

Le vieillard n'avait rien changé à sa tenue ordinaire, seulement ses longs cheveux blancs avaient été peignés avec un soin tout particulier, et sa main gauche restait emprisonnée dans un gant de peau.

— Je suis arrivé tard monsieur, répondit Edmond.

— Et vos danseuses ordinaires étaient engagées sans doute, reprit M. Vigan en s'asseyant près de lui, il fallait en inviter d'autres. En vérité, je ne conçois plus la jeunesse, ce n'est pas pour vous que je dis cela, je sais que vous comptez parmi nos derniers jeunes hommes. Un autre que vous me traiterait d'original, de vieillard encroûté. Ce serait peut-être une vérité, mais je n'ai jamais senti comme ce soir le ridicule de la génération présente. Tout à l'heure

je me trouvais dans le salon de jeu. Savez-vous quels étaient les joueurs les plus acharnés, ceux que la passion semblait dominer davantage? des jeunes gens... Allons donc, des enfants de dix-huit ans.

— C'est une exception, dit Edmond qui souriait de l'animation de son vieil ami : règle générale, on danse encore jusqu'à vingt ans.

— Oh! ceux-là avaient dansé, mais entraînés par leurs amis de vingt-cinq ans, ils avaient échangé contre les fureurs et les angoisses du jeu le plaisir d'être pendant un quart-d'heure les cavaliers de ces charmantes et gracieuses jeunes filles.

— Que voulez-vous, notre siècle est un siècle sérieux, les enfants deviennent vite des hommes et se hâtent d'entrer dans leurs rôles.

M. Vigan leva les épaules.

— En effet, reprit-il, dites donc qu'il n'y a plus que des enfants mal élevés et incapables. J'écoutais discourir il n'y a qu'un instant trois ou quatre de ces hommes en herbe, de ces bambins qui n'ont pas encore de barbe au menton. Ah! qu'ils étaient ridicules, vaniteux et bêtes! Leur raillerie s'attaquait à tout et tombait le plus souvent à faux : c'était pitoyable. De

mon temps la discussion était laissée aux têtes grises, nous n'étions, Dieu merci, ni incrédules, ni sceptiques à vingt ans, nous savions respecter ce qui est digne de respect. Il y avait des mauvaises têtes, des quinteux, mais qu'est-ce que cela auprès de vos docteurs ès-bêtise qui, à peine sortis du collége, ont perdu toute notion du respect, et s'érigent en critiques de choses qu'ils ne connaissent pas. Mais laissons ce sujet qui me cause toujours une certaine irritation, ce qui pourrait me faire prendre pour un être morose, prêt à dénigrer ce pauvre monde, scène sur laquelle j'ai désormais joué mon rôle. Parlons d'autres choses : du bal, par exemple; n'est-ce pas que c'est un joli coup-d'œil? Tout vieux que je suis, j'aime parfois à venir au Casino; la vue de cet entrain, de cette jeunesse, de cette vitalité me rajeunit et m'égaie.

Je n'aperçois pas madame Bressin, ce soir; pourtant Louise se trouve ici. Tenez, Edmond, elle a un excellent cœur, cette jeune fille. La voyez-vous causer avec cette pauvre enfant, qui n'a pas, il paraît, trouvé de danseur. Dans le courant de la soirée Louise m'a prié de lui envoyer son frère. C'était pour le supplier de faire danser cette petite. Le mauvais

sujet a refusé, et toutes les instances de Louise ont été inutiles, il la trouvait laide et mal mise.

Tout en écoutant le vieillard, Edmond regardait Louise arrêtée près d'une très-jeune fille, qui n'avait pas quitté sa banquette de la soirée. Il la voyait gracieusement penchée vers elle, et lui parlant de cet air affable et prévenant qui lui était particulier. L'orchestre, un instant muet, se fit soudain entendre et interrompit l'entretien; un jeune homme vint chercher Louise et l'emmener. Les quadrilles se formaient et la petite étrangère voyait passer devant elle les danseuses et leurs danseurs. Elle avait rougi, puis pâli et sa main froissait le mouchoir qu'elle tenait à la main. Un instant ses yeux, en se détournant du bal, se levèrent vers l'estrade; Edmond crut voir une larme y rouler.

Il se leva.

— Voilà un monsieur qui a l'air de chercher un vis-à-vis, dit-il rapidement à M. Vigan, je vais lui en servir.

Et souriant au vieillard qui lui adressait un geste amical, il descendit lestement les degrés et alla inviter celle que les autres avaient délaissée.

Elle rougit de plaisir, et Edmond se sentit récompensé de son acte de politesse par le regard que lui jeta une femme âgée placée derrière elle, sa mère sans doute.

Il eut aussi la satisfaction de voir que Louise se montrait heureuse de rencontrer enfin dans les quadrilles celle dont l'isolement l'avait peinée.

Sa petite danseuse, se montra, du reste, fort aimable. Elle lui avoua que c'était sa première soirée et qu'elle s'était sentie très-déconcertée en se voyant ainsi seule et inconnue au Casino.

— Je connais, il est vrai, ces demoiselles en général, ajouta-t-elle avec un sourire qui ne manquait pas de finesse, mais elles s'attendaient, il paraît, à me voir paraître avec mon costume de grève, car on dirait qu'elles ne m'ont pas reconnue.

L'une d'elles a daigné m'adresser la parole pour m'avertir que j'étais ridicule sans coiffure. Sans Louise j'aurais été vraiment saisie d'un accès de désespoir.

Elle est bien jolie, n'est-ce pas, Monsieur, mais elle est surtout bien bonne.

La contredanse terminée, Edmond retourna sur

l'estrade où il ne retrouva pas M. Vigan. Il eut le plaisir de voir que d'autres invitations arrivaient à la protégée de Louise, et qu'elle réparait de grand cœur le temps perdu.

La soirée s'avançait, et de tous côtés on commençait à consulter sa montre.

Edmond, que cette fête fatiguait, profita d'un vide qui se faisait au-dessous de lui pour gagner la porte.

Avant de sortir, il chercha une dernière fois Louise des yeux : il l'aperçut seule et assise, et cependant la première figure venait de commencer. Etait-ce le résultat d'une erreur ou d'un oubli? Il ne s'en inquiéta pas, ne vit que la possibilité de danser ce quadrille avec elle, et s'empressa d'aller le lui demander.

— J'ai été oubliée, monsieur, dit-elle simplement s'il était possible de trouver un vis-à-vis je danserais.

Edmond parcourut le salon d'un regard interrogateur et fit remarquer à la jeune fille qu'il y avait à l'autre bout un quadrille incomplet.

Louise se leva en disant qu'elle arriverait à temps pour commencer la seconde figure et prit son bras.

En ce moment Adolphe Valrémon se plaça devant eux, et s'inclinant du côté de la jeune fille :

— Je vous demande mille fois pardon, mademoiselle, dit-il; j'avais oublié que vous m'aviez fait l'honneur de m'accorder ce quadrille.

Et sans même honorer d'un regard celui qui était venu le remplacer si à propos, il tendit son bras...

Edmond, bien qu'outré de cette impertinence, demeura immobile et muet, attendant la réponse de la jeune fille.

— Vous arrivez trop tard, monsieur, répondit Louise; j'ai promis à M. du Portgamp cette fin de quadrille dont votre distraction m'a permis de disposer.

Adolphe se tourna à demi et toisant insolemment le jeune homme :

— Avez-vous donc l'habitude d'exploiter les fautes des autres à votre profit, monsieur? dit-il.

Il n'est rien de plus désagréable pour une femme que d'être la cause involontaire de ces petites querelles entre hommes qui ont parfois les plus fâcheux résultats. Edmond le savait, et quoiqu'il renonçât avec peine au plaisir de danser avec Louise,

il avait résolu de se retirer par égard pour elle.

Le ton provoquant d'Adolphe et ses paroles insultantes changèrent sa détermination.

— Je me suis en effet trouvé heureux de profiter de celle que vous avez commise, monsieur, répondit-il avec calme.

C'était madame Dorman qui servait ce soir-là de chaperon à Louise. Elle devina, à l'attitude des deux jeunes gens, qu'il y avait un malentendu ; et, quittant madame Valrémon, avec laquelle elle causait, elle vint à eux.

Adolphe se hâta de lui expliquer le différend.

— En vérité, messieurs, dit-elle, cette difficulté n'est rien... Monsieur Valrémon, vous vous rappellerez qu'il n'est jamais permis d'oublier ses engagements au bal ; et vous, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à Edmond, vous voudrez bien renoncer à cette fin de quadrille.

— Mais, madame, j'y ai droit.

— Ah! monsieur, ne parlons pas de droits, je vous en prie. C'est une grâce que je vous demande. Eh bien? Louise, ne pouvez-vous vous décider à changer de cavalier.

Louise le sentait, c'était une injustice qu'on lui faisait commettre; d'un autre côté, danser avec Edmond, c'était se mettre en opposition avec celle qui représentait sa mère.

Elle prit un moyen mixte.

— Ce petit débat a duré trop longtemps, messieurs, dit-elle, le quadrille touche à sa fin; je suis d'ailleurs très-fatiguée, je ne danserai plus.

Et ôtant son bras qui était resté passé sous celui d'Edmond, elle s'assit.

— Ma chère, lui dit madame Dorman à demi-voix, après que les deux jeunes hommes éconduits se furent éloignés, vous avez été ridiculement impolie avec M. Valrémon.

— Je ne le crois pas, madame, répondit la jeune fille d'un ton ferme, M. du Portgamp était dans son droit.

— Ducoin, s'il vous plaît, il s'appelle Ducoin, ne l'oubliez pas.

Et cette petite malice lancée, madame Dorman alla reprendre la conversation interrompue.

Edmond avait quitté sur-le-champ le Casino. En sortant, il heurta dans l'obscurité un homme

qui répondit à sa maladresse par un juron.

En ce moment, un passant s'arrêtait pour allumer son cigare. A la lueur fugitive de l'allumette, Edmond reconnut dans celui qu'il avait heurté, Adolphe Valrémon.

— Parbleu, monsieur, fit celui-ci avec un accent qui vibrait d'indignation et de haine, je vous rencontrerai donc toujours sur mon chemin. J'aime peu les obstacles, je vous en avertis, et quand ils me gênent...

Un sifflement aigu produit par une rapide évolution du jonc qu'il tenait à la main finit cette phrase pour laquelle il n'attendit pas de réponse.

CHAPITRE XII

LA DEMANDE.

A quelques jours de là Edmond arrivait le matin frapper à la porte de M. Vigan.

Il trouva son vieil ami prêt à sortir.

— Je vous dérange, monsieur, fit le jeune homme, mais j'ai un service à vous demander.

— Dans ce cas vous êtes deux fois le bienvenu, répondit affectueusement le vieillard, asseyez-vous.

Et du geste il lui indiqua un siége placé en face de lui.

Edmond s'assit, il était visiblement préoccupé.

— Je vous l'ai souvent dit, monsieur, commença-t-il, ma mère oublie parfois l'étrangeté de ma position à l'égard du monde, et les projets

qu'elle forme pour mon avenir en sont une preuve. Aujourd'hui, elle se décide à tenter une démarche décisive; elle veut demander pour moi la main de mademoiselle Bressin.

— Ah! vraiment, il y a assez de temps qu'elle rêve à ce mariage. Mais enfin, qu'en pensez-vous, Edmond? Vous êtes en cela partie intéressée, et vous devez être tout d'abord consulté; ce n'est pas madame du Portgamp qui se marie c'est vous.

— Monsieur, dit Edmond, en arrêtant son regard calme et franc sur le visage de son vieil ami, je vais vous dire ma pensée sans détour. Si demain le secret de ma naissance m'était révélé et que j'apprisse qu'un nom honorable m'appartient, le soleil ne se coucherait pas avant que ce nom ne fût offert à mademoiselle Bressin.

Le vieillard sourit doucement.

— Cela, je vous l'avoue, ne m'étonne pas, reprit-il. Vous aviez une trop charmante voisine, mon cher ami, et j'approuve hautement votre choix. Louise Bressin réalise pour moi l'idéal de la jeune fille telle que je l'entends. Elle est aimante, pieuse, dévouée; elle fera le bonheur de son mari.

Ce qui m'étonne, c'est la manière dont vous accueillez la résolution prise par madame du Portgamp. On dirait que ce mariage vous est antipathique et qu'il ne s'agit pas de Louise Bressin, c'est-à-dire d'un assemblage de vertus et de grâces.

— Cette contradiction apparente sera facile à expliquer, dit Edmond en hochant tristement la tête. Tout mon bonheur, tous mes rêves d'avenir sont inséparablement liés à cette jeune fille, et j'ai pour elle ce sentiment sérieux et profond que l'on n'éprouve guère qu'une fois en sa vie.

Et cependant c'est avec regret que je vois arriver le moment d'une demande; car je ne le sais que trop, je serai refusé.

— Qui sait.

— Je serai refusé, reprit Edmond avec une douloureuse énergie. Or, j'aime mieux mon espérance, mon illusion, si vous voulez, qu'une certitude qui me laisserait sans espoir. Et puis, à quoi bon se le dissimuler, ce refus sera pour ma mère une immense déception. Elle s'est persuadé à elle-même que je suis, quand même, un excellent parti pour mademoiselle Bressin, et on dirait, à l'entendre, que nous

en sommes déjà aux fiançailles. Je la connais, elle sera humiliée et surtout profondément peinée ; car ce qu'elle s'obstine à ne pas voir lui apparaîtra clairement. Je veux lui épargner tous ces tourments.

— Et comment? Si elle a décidé qu'elle ferait cette demande, elle la fera; je ne connais guère le moyen de l'en empêcher.

— Un moyen, j'en ai un à ma disposition ; c'est de me trouver malheureux de ce mariage ou du moins de le paraître. Mais avant d'en venir là, avant de me torturer ainsi le cœur, je veux que mes craintes soient remplacées par une certitude. J'ai demandé à ma mère trois jours de réflexion, et je les ai obtenus. Vous êtes l'ami de madame Bressin, voulez-vous sonder ses intentions, afin que je puisse savoir à l'avance comment elle accueillerait une demande formelle. Si, comme je le crois, elle refuse nettement, j'emploierai, quoiqu'il m'en coûte, le moyen dont je vous ai parlé; si elle fait espérer un consentement, je laisserai aller les choses.

— Je vais de ce pas chez madame Bressin, dit M. Vigan en se levant, et il n'y aura pas de ma faute si elle ne s'estime pas heureuse de vous avoir pour

gendre. C'est une femme sensée et d'un esprit très-distingué, qui comprendra le chapitre des concessions. Ce n'est pas elle que je crains le plus, mais bien son mari.

Il est bête comme une oie et orgueilleux comme un paon; les motifs d'intérêts pourront seuls le rendre traitable.

Enfin, je ferai de mon mieux. Où comptez-vous aller attendre une réponse?

— J'attendrai chez vous si vous le voulez bien, répondit Edmond.

— Certainement. Voilà ma bibliothèque, elle est à votre disposition. A bientôt.

M. Vigan prit sa canne et son chapeau et se dirigea vers la porte; mais, se ravisant il revint vers Edmond.

— Ne vous serait-il pas possible de me donner le fragment de lettre que vous avez rapporté de Saint-Tugdual? demanda-t-il.

Edmond, pour toute réponse, chercha son portefeuille et en ouvrit la partie secrète.

— Le voilà, fit-il en tendant le papier au vieillard.

Celui-ci le glissa dans la poche de son gilet, donna une dernière poignée de main au jeune homme et sortit.

Quand il arriva dans la rue de Dinan, il avait en diplomate habile et prudent préparé son discours et répondu à l'avance à toutes les objections possibles.

Louise se trouvait dans le salon quand il entra; elle donnait une leçon de lecture à ses petites sœurs. Son front avait sa sérénité habituelle, mais l'expression de son regard était parfois mélancolique et rêveuse. Les fillettes, dans ces courts moments de distraction, pouvaient impunément se tromper et donner cours à leurs plaisantes idées. Comme la porte s'ouvrait la plus jeune épelait :

— Rai..., disait-elle en traînant, s, i, n, sin; cela fait « grapillon. »

M. Vigan se joignit au rire perlé que provoqua cette manière nouvelle de traduire, et Louise, passant la main sur son front, comme pour en chasser une pensée pénible, renvoya les fillettes et vint le recevoir avec sa grâce ordinaire.

Puis, sa mère étant entrée, elle prit son ouvrage et s'assit auprès de la fenêtre.

Le vieillard pensa qu'il fallait se décider à la renvoyer.

— Je suis désolé d'avoir interrompu la leçon que vous donniez à vos sœurs, ma chère enfant, dit-il, et vous m'obligeriez de la leur continuer. D'ailleurs, ajouta-t-il en voyant Louise déployer tranquillement sa broderie, j'ai quelques mots à dire à votre mère en particulier. C'est principalement pour cela que je me prive aussi volontiers de votre gracieuse présence.

La phrase n'était pas finie, que tout avait été remis précipitamment dans la boîte à ouvrage. Louise se leva, salua en souriant celui qui l'éconduisait et quitta l'appartement.

Quand la porte se fut refermée derrière elle, M. Vigan fit rouler son fauteuil tout près de madame Bressin, en appuyant ses deux mains sur sa canne.

— C'est de l'avenir de cette enfant que je viens vous entretenir, madame, dit-il. Vous le devinez sans doute, il s'agit d'une grave affaire, d'un mariage.

C'est un instant solennel pour une mère que celui où elle voit approcher le jour de confier à un

étranger la destinée de sa fille, et comme du parti qu'il faudra prendre dépendra le bonheur de la vie tout entière d'une enfant bien-aimée, il n'est pas étonnant qu'au sentiment de plaisir qu'éprouve la mère de famille à penser qu'elle peut lui assurer une protection légitime pour les années auxquelles manquera presque nécessairement la sollicitude des parents, se joigne une certaine appréhension.

— Dois-je comprendre que vous êtes chargé de me demander Louise? dit madame Bressin pâle d'émotion.

— Non, mais je sais positivement qu'une demande va vous être adressée. Je ne vous ferai pas languir davantage. Il s'agit du fils adoptif de madame du Portgamp.

Alors, M. Vigan, sans avoir l'air de remarquer le hochement de tête significatif qui avait répondu à ce nom, commença un éloquent plaidoyer en faveur de son protégé. Il fit valoir ses espérances de fortune, ses vertus, ses qualités, il termina en protestant qu'il ne connaissait pas un homme plus propre à faire le bonheur d'une femme.

— Je le crois fermement, répondit madame

Bressin, et j'apprécie, croyez-le bien, la noblesse du caractère de M. Edmond et la sagesse de sa conduite. Il y a quelques semaines je me serais estimée mille fois heureuse de lui donner ma fille. J'avais reçu avec joie les demi-confidences de madame du Portgamp, j'aimais à l'avance ce jeune homme dont il m'était donné de connaître les précieuses qualités. Le jour où nous fut révélée sa véritable position, je souffris cruellement en reconnaissant que ce mariage devenait impossible.

— Pourquoi ? parce qu'un fat insolent était venu jeter à ce pauvre garçon le nom d'enfant trouvé.

— C'est malheureusement une vérité, monsieur, et il est des convenances sociales qu'il faut avant tout respecter. Qu'un homme obscur s'élève, qu'il réussisse, il se fera place et son mérite n'en ressortira que davantage. Ici le cas est différent. Ce jeune homme si parfait, je me plais à le reconnaître, n'a pas même un nom à donner à sa femme. On ne sait qui il est, et les révélations de l'avenir peuvent faire retomber sur lui et sur les siens la honte et l'ignominie du passé. Qu'ont été dans le monde ses parents demeurés inconnus ? C'est là une grave question, monsieur.

— Et si le mystère, sans s'éclaircir entièrement, était devenu moins insondable? s'il était presque démontré que les parents d'Edmond occupaient une position honorable, à en juger par l'éducation qu'ils avaient reçue?

— Je ne vous le cacherai pas, monsieur, j'accueillerais avec bonheur tout ce qui pourrait aplanir une difficulté à peu près insurmontable. Expliquez-vous donc sans restriction, et si vous avez quelque raison que je puisse faire valoir auprès de M. Bressin, qui, dans la situation actuelle, refuserait certainement son consentement, dites-la.

M. Vigan n'attendait que cette permission pour raconter dans tous ses détails le voyage d'Edmond à Saint-Tugdual.

En terminant, il remit à madame Bressin, qui l'avait écouté avec une grande attention, la lettre que le jeune homme tenait d'Efflam. Elle la lut avec une visible émotion, et quand elle la rendit au vieillard deux larmes brillaient à ses paupières.

— Ce que vous m'avez dit, monsieur, reprit-elle, cette lettre surtout, modifient tellement mes idées relatives à ce mariage, que, pour ma part, je n'hésite

plus un instant à y consentir. Mais je ne puis répondre de M. Bressin. Nos enfants ne seront cependant pas riches et ce parti a ses côtés brillants. Cette raison seule me semblerait convaincante : le commerce est chanceux et M. Bressin est bien entreprenant.

— Mais sa témérité lui a jusqu'ici réussi ?

— Pas toujours.

— Qu'il ne laisse donc pas échapper l'occasion de marier avantageusement sa fille. Votre famille est nombreuse et une dot est souvent gênante à payer. Edmond est assez riche et assez amoureux pour se passer de dot ; il n'en sera pas même question, je le parierais.

— Je dirai tout cela à mon mari, monsieur, et le plus tôt possible.

— Ne pourriez-vous lui en parler sur-le-champ j'ai hâte de connaître sa décision.

Madame Bressin se leva.

— Veuillez m'attendre un instant ici, dit-elle, M. Bressin est dans ses bureaux, je vais aller l'y trouver. Il vaut mieux que je le voie seule.

— Allez, madame, fit le vieillard avec un sourire, et soyez éloquente. Voulez-vous cette lettre ?

— C'est inutile, je la sais par cœur, et les hommes ne se laissent pas attendrir comme nous autres femmes. Je m'adresserais en pure perte, en cette occasion, à la sensibilité de mon mari; ce sont d'autres cordes que je dois faire vibrer, si je veux réussir.

Et madame Bressin sortit, laissant le vieillard occupé à tracer sur le parquet, avec sa canne, mille dessins imaginaires.

Les bureaux de l'armateur se trouvaient à l'extrémité de la maison, et pour s'y rendre, madame Bressin avait un long corridor à traverser. Elle y marcha lentement; sa physionomie, en quittant le vieillard, était devenue sérieuse, triste même, et arrivée devant la porte sur laquelle étaient inscrits en grosses lettres sur une plaque de métal ces mots : Cabinet particulier, elle s'arrêta, et s'accoudant près d'une fenêtre, elle demeura quelques minutes songeuse, les yeux sur la mer. Le rempart était tout près et les rares passants regardaient longtemps cette femme dont la figure pâle et pensive leur apparaissait, et qui ne les voyait pas, occupée qu'elle était à préparer à l'avance la manière de présenter sous

son jour le plus favorable le projet qui venait de lui être soumis.

Un mouvement qui se fit dans le cabinet la rappela à elle-même; son regard, dans lequel on eût pu lire une muette prière, se leva vers le ciel; puis, reprenant l'air placide et doux qui lui était particulier, elle entra dans le bureau.

C'était une pièce de moyenne étendue, meublée non pas avec l'austère simplicité que l'on retrouvait autrefois en pareils lieux, mais avec ce luxe qui, se glissant partout, a pénétré jusque dans le cabinet du commerçant et de l'homme d'affaires.

Dans le fauteuil commode placé devant le bureau d'acajou, les pieds sur un tapis moëlleux, la tête à demi-renversée, dormait un homme aux cheveux grisonnants et au florissant embonpoint. Le pas de madame Bressin était léger, mais il suffit pour troubler ce qui était plutôt une somnolence qu'un sommeil, et, comme elle arrivait près de lui, il ouvrit à demi les yeux, se détira, bâilla en grimaçant effroyablement et dit d'un ton grondeur :

— Que viens-tu faire ici, Louise?

— Madame Bressin s'assit et répondit doucement :

— Je voudrais te parler, Charles.

— Bon, qu'as-tu à me dire, ne vois-tu pas que je suis occupé.

Et un second bâillement suivit cette déclaration étrange.

— Ce que j'ai à te confier ne peut être remis, reprit madame Bressin ; il s'agit de la destinée de l'un de nos enfants, de Louise.

M. Bressin était un homme infatué de sa propre personne, plein de confiance en son mérite et disposé à tyranniser par manie tout ce qui se trouvait en sa dépendance ; mais s'il était sot et passablement égoïste il n'était pas méchant, et à ces paroles son visage maussade et ennuyé changea soudain d'expression.

— De Louise, répéta-t-il ; dis vite ce qu'il y a.

— Il n'y a rien encore, ce n'est qu'une tentative ; on a voulu savoir ce que nous pensions de ce mariage, avant d'en venir à une demande formelle.

— Voyons t'expliqueras-tu plus clairement et surtout plus promptement ?

— Je vais tout te dire : c'est M. Vigan qui fait près de nous cette délicate démarche.

— Mais ce n'est pas pour lui, je suppose, et tes lenteurs sont insupportables. Que m'importe qui s'en mêle; c'est son nom, le nom que je veux savoir.

— Eh bien! c'est M. du Portgamp.

Un éclat de rire strident répondit à ce nom, si impatiemment attendu. Pour qui connaissait M. Bressin, cela donnait la mesure de la déception qu'il éprouvait.

— Tu plaisantes? fit-il.

— Non; madame du Portgamp a très-réellement l'intention de demander notre fille pour son fils.

— Il y a de quoi s'en étonner, dit l'armateur en prenant l'air digne, et je conçois maintenant que M. Vigan ne se soit pas adressé à moi : c'est tout simplement absurde.

— Absurde, et pourquoi donc, Charles?

— Peux-tu le demander? Ne sais-tu pas que ce jeune homme n'a pas le moindre droit au nom de du Portgamp.

— Je le sais, mon ami, mais il faut considérer la chose sous toutes ses faces, le bonheur de notre Louise peut en dépendre.

— C'est un enfant trouvé, tout est là.

— Mais il est bon, il est intelligent, il est dévoué.

— C'est un enfant trouvé; fût-il cent fois meilleur, il n'aura pas ma fille.

— Non seulement il est doué des qualités les plus charmantes, reprit madame Bressin qui sembla n'avoir pas entendu, mais il est encore destiné à posséder, à la mort de madame du Portgamp, une belle et solide fortune.

L'armateur ouvrit la bouche, sans doute pour réfuter avec plus de force encore le nouvel argument de sa femme, mais il retint les paroles qui étaient venues à ses lèvres, et, baissant le front, il se mit à tirailler ses gros favoris d'un air tout perplexe.

Et puis sa tête oscilla en faisant un mouvement négatif, mais plein de regret cette fois, et il répéta : c'est un enfant trouvé.

— Nous avons une nombreuse famille, Charles, et si nous voulons établir nos enfants, il faudra bien faire quelques concessions; tu sais mieux que personne qu'avec toute l'habileté, toute la prudence possible, on ne réussit pas toujours dans le commerce, et tout notre avoir est là maintenant.

— Est-ce encore un reproche? dit durement M. Bressin. Pour quelques pertes insignifiantes, vais-je entendre tous les jours une sorte de glas funèbre à mes oreilles; laisse-moi donc le soin de diriger les affaires qui me regardent. Les femmes sont bien dans leur ménage, ailleurs elles sont déplacées.

Madame Bressin reçut en toute humilité cette semonce conjugale; mais, on le voyait, elle souffrait de ce rôle purement passif auquel son mari la condamnait. Ce jour-là elle ne voulut protester que par son silence, afin de ne pas nuire à la cause qu'elle venait soutenir.

— Je sais que je ne pourrais en ce moment donner à Louise une grosse dot, reprit l'armateur; mais, fût-elle dix fois moindre, elle vaudrait toujours mieux que ce jeune homme qui n'a pas même un nom à lui donner.

— Sa naissance est enveloppée d'obscurité, c'est vrai; mais rien n'annonce qu'elle soit entachée de déshonneur.

— Et rien ne prouve le contraire.

— C'est ce qui te trompe. M. Vigan, en m'adres-

sant une demande de ce genre, avait intérêt à nous faire connaître tout ce qui atténue le malheur de son protégé, et il m'a donné certains renseignements ignorés du public qui, s'ils n'éclaircissent pas entièrement le mystère, ne laissent aucun doute sur la position qu'occupaient les parents du fils adoptif de madame du Portgamp. Veux-tu que je te les fasse connaître?

M. Bressin fit un signe équivoque qui pouvait passer pour un signe d'assentiment, et madame Bressin se hâta de raconter tout ce que le vieillard lui avait appris.

Cette demi-révélation ne produisit pas l'effet qu'elle avait espéré, du moins M. Bressin, s'il fut ébranlé, ne le laissa pas tout d'abord paraître.

— Eh bien! demanda-t-elle avec une anxiété profonde, ne trouves-tu pas comme moi que refuser ce magnifique parti pour notre fille serait insensé?

M. Bressin releva brusquement la tête.

— Insensé, répéta-t-il, ah! je vois ce que c'est : M. Vigan, en te débitant ces sornettes, n'a pas manqué son coup et t'a endoctrinée; les femmes sont si faciles! Malheureusement mes idées ne sont

pas aussi variables et je ne suis point du tout disposé à donner ma fille à M. Ducoin.

Madame Bressin leva son regard timide, voilé, mais pénétrant sur la large et rubiconde figure de son seigneur et maître, et changeant soudain de tactique :

— Eh bien ! qu'il n'en soit plus question, dit-elle, avec une résignation trop subite pour n'être pas feinte, ce que nous voulons avant tout, n'est-ce pas, c'est le bonheur de notre fille, et il ne peut y avoir là-dessus de désaccord entre nous.

J'avais cru que la noblesse du caractère de ce jeune homme, que sa conduite sage, que sa brillante position auraient pu nous donner toute sécurité pour l'avenir de Louise et contrebalancer dans l'esprit de beaucoup, l'infortune de sa naissance; mais du moment que tu ne partages pas mes idées en cela, je me soumets, je veux croire que tu as raison de refuser.

— Sans doute, mais certainement que j'ai raison; le monde nous jetterait la pierre.

— Non. Ce jeune homme n'est pas un inconnu, un étranger, il jouit de l'estime générale, et ces

détails secrets une fois connus, bien des parents ne seraient pas aussi exigeants que nous, il est si peu d'hommes qui épousent une femme sans exiger de dot. Enfin, tu veux qu'il en soit ainsi.

Madame Bressin s'était levée.

— Je veux qu'il en soit ainsi, répéta M. Bressin; parbleu je ne demanderais pas mieux qu'il en fût autrement; c'est un aimable garçon que ce jeune homme, et il sera riche; quelle fortune donne-t-on à madame du Portgamp?

— M. Vigan affirme qu'elle jouit d'un revenu net de quinze mille francs; c'est joli, car c'est en terres.

— Que n'est-il son fils!

— Il ne l'est que par adoption. Donc, tout est dit; je vais répondre à M. Vigan.

— Et que vas-tu lui dire?

— Mais que nous refuserons.

— Tu n'y tiens donc pas plus que cela maintenant?

— Du moment que tu refuses absolument. Dans une affaire de ce genre il faut bien que nos volontés s'accordent. Je n'irai pas dire oui quand tu diras non.

— Mais je ne dis pas encore positivement non. Il n'a pas été question de dot ?

— M. Vigan a prononcé ce mot pour m'avertir que tu ferais là-dessus ta volonté sans contrôle.

— Vraiment, on ne peut être plus désintéressé. Attends donc un instant, Louise ; franchement, je suis embarrassé et je ne comprends pas la légèreté avec laquelle tu traites une affaire de ce genre ; un non est bien vite dit et plus tard on peut le regretter.

— Mon Dieu ! Charles, je répondrai ce que tu voudras ; je te rappellerai seulement que M. Vigan attend.

— Eh bien ! dis-lui que j'attendrai, pour me prononcer, que la demande officielle ait été faite. Nous y réfléchirons sérieusement, et nous consulterons Louise et Charles qui doit avoir désormais voix au chapitre. Ce moyen me paraît bon ; ce n'est pas un refus et ce n'est pas un engagement formel.

Et M. Bressin regarda sa femme d'un air satisfait.

— Tu peux même ajouter, reprit-il, que je pro-

fesse la plus grande estime pour ce jeune homme, et que ce serait avec bonheur que je lui donnerais ma fille.

Madame Bressin répondit à ces paroles par un sourire et sortit.

Comme elle fermait la porte elle entendit la voix de son mari qui la rappelait. Elle reparut dans le cabinet déjà inquiète de ce qu'il pouvait avoir à lui dire.

— Tu m'as appelée, je crois, dit-elle ?

— Oui ! Verras-tu madame Dubry ces jours-ci ?

— Peut-être, pourquoi ?

— Parce que je te prie de savoir d'où elle fait venir ses pâtés de foie gras. Ce matin elle nous en a donné à goûter un, près duquel ceux qui sont servis sur notre table ne valent rien, il était exquis.

— C'est qu'il coûtait plus cher, répondit madame Bressin en souriant ; enfin, je saurai ce qui en est, car je la verrai aujourd'hui même.

Et elle referma la porte sur cette promesse.

Bien que son absence eût été longue, elle ne songea pas à s'en excuser près de son visiteur.

M. Vigan en la voyant entrer, interrogea curieusement sa physionomie. Il n'y avait pas à s'y tromper ; la nouvelle qu'elle apportait était bonne.

— Eh bien ! madame ? demanda-t-il.

— Eh bien ! monsieur, j'ai le plaisir de vous annoncer que ma négociation a réussi mieux que je ne l'espérais.

— Ainsi, il consent?

— Pas encore, mais il laisse entendre qu'il consentira. Il attendra que la demande officielle soit adressée, mais, pour moi, cette hésitation équivaut à un consentement. Il se familiarisera de plus en plus avec ce que j'appellerai le côté déplaisant de ce mariage, et le mérite et les avantages réels que possède ce jeune homme l'emporteront, soyez-en sûr.

— J'en suis on ne peut plus heureux, madame ; mais j'y pense, nous n'avons pas consulté celle qui est la plus intéressée dans cette affaire : mademoiselle Louise.

Madame Bressin sourit.

— Soyez parfaitement tranquille à cet égard, dit-elle, les sentiments de ma fille me sont connus. Elle a souffert plus que tout autre de l'obligation

où elle se trouvait d'oublier les paroles plus que transparentes que m'adressait madame du Portgamp.

— Tout est donc pour le mieux, dit gaîment M. Vigan; je suis enchanté d'être pour quelque chose dans le bonheur de ces deux enfants.

Et il partit le cœur léger, satisfait au-delà de toute expression d'avoir à porter à Edmond des nouvelles aussi heureuses qu'inattendues.

CHAPITRE XIII

DÉCEPTION.

Ceux que le malheur a toujours visités, ceux dont le cœur s'est souvent ouvert devant cette terrible hôtesse qu'on nomme l'angoisse; ceux-là savent combien l'espoir est parfois accueilli avec défiance.

On s'accoutume à tout, même à la souffrance, et le moindre évènement heureux cause à ceux que l'habitude de souffrir a rendus incrédules à la joie une impression difficile à définir. D'une part, le cœur avide de consolation et de bonheur bondit d'aise, et voudrait aspirer jusqu'à la dernière goutte de cette eau rafraîchissante que la Providence fait jaillir du rocher; de l'autre, l'esprit livré à l'inquiétude et à la crainte, hésite et se tourmente comme si devant

le bonheur promis un obstacle allait surgir et engendrer l'amère déception.

Edmond éprouvait ces émotions contraires et luttait contre le bonheur qui envahissait son âme, tant il craignait de s'y abandonner.

Se voir aimé de Louise, être certain d'être agréé par sa famille, n'était-ce pas pour lui le comble de la félicité humaine?

Chef d'une nouvelle famille, il compterait désormais plutôt avec l'avenir qu'avec le passé, et il lui semblait que, porté par Louise, son nom de hasard ne saurait plus inspirer de mépris.

Pendant deux jours il s'obstina à douter de la réalité de son bonheur; mais le soir du troisième, il ne doutait plus, son impatience avait grandi, et il aurait prié sa mère d'adresser sa demande sans plus tarder, s'il n'avait appris que la famille Bressin venait de partir pour la maison de campagne que possédait madame Dorman en Paramé.

Enfermé dans sa chambre, les yeux sur un livre qu'il ne lisait pas, il arrangeait l'avenir qui s'ouvrait devant lui.

L'imagination, cette fée aux doigts délicats et ma-

giques qui bâtit si rapidement et le plus souvent sur de bien fragiles bases, avait chassé le doute cruel, et il se livrait tout entier à ce guide enchanteur et capricieux. Après avoir joui par anticipation de ce bonheur d'intérieur qu'il allait savourer enfin, il songeait à utiliser ce que Dieu lui avait donné d'intelligence. Madame du Portgamp avait des capitaux. Qui l'empêcherait de s'adjoindre à son beau-père ou de s'inspirer de son habitude des affaires pour fonder plus tard une maison à Morlaix. Mais Louise! ne serait-il pas pénible pour elle de s'éloigner de sa famille? il y aurait bien un moyen d'empêcher que la séparation ne fût trop brusque et trop complète; les petites sœurs habiteraient tour à tour Morlaix et Saint-Malo. Ce serait une compagnie et une distraction pour la jeune femme, pendant le temps où les occupations de son mari le retiendraient loin d'elle.

Cette merveilleuse idée venait d'éclore dans le cerveau du jeune homme, et il souriait involontairement en voyant Louise dans son salon de Morlaix entourée par ces lutins aux joues roses et aux cheveux blonds qu'elle eût si fort regretté de quitter,

quand sa porte s'ouvrit. Françoise introduit M. Vigan.

Edmond était lancé; il s'arrêta avec peine et trouva peut-être inopportune la visite de son vieil ami.

— Je rêvais, je crois, tout éveillé, dit-il gaîment; c'est une manière tout comme une autre de tuer le temps quand il paraît long.

— Vous me voyez désolé d'avoir interrompu votre rêve, mon cher ami, répondit le vieillard d'un ton sérieux, il devait être agréable, si j'en juge d'après l'épanouissement de vos traits.

— Oh! charmant, monsieur, j'anticipais sur les droits de Dieu; je regardais dans l'avenir.

M. Vigan secoua la tête.

— A quoi bon, dit-il, ce livre doit rester toujours fermé pour nous. Ne savez-vous pas que les plus beaux rêves sont souvent suivis d'un mauvais réveil.

— Est-ce une prédiction, monsieur? demanda Edmond, devenu subitement inquiet.

— C'est pis que cela, c'est une certitude. Lisez, ajouta le vieillard en lui tendant un papier qu'il tira de son portefeuille.

Edmond saisit la lettre, la déplia et la parcourut lentement.

Elle était adressée à M. Vigan, et écrite par M. Bressin. Il regrettait les espérances qu'avait pu concevoir le vieillard pour son jeune ami, mais il se voyait forcé de revenir sur ses propres promesses et il déclarait qu'il refuserait toute demande qui lui serait adressée par le fils adoptif de madame du Portgamp.

Ce billet était froid, laconique, mais parfaitement explicite, et l'arrêt de mort des plus chères espérances d'Edmond y était nettement formulé.

Il resta comme étourdi du coup qui lui était porté

Tombé du haut de ses illusions au moment même où il les laissait échapper à tire d'aile comme une volée d'oiseaux depuis longtemps captifs, voir une réalité inattendue, inexorable, succéder à ce rêve dont la réalisation était proche, être forcé d'étouffer dans son cœur cette affection sainte et partagée qui s'y était établie en souveraine, dire adieu à ces doux projets d'avenir aussitôt détruits que formés, à ce bonheur à peine entrevu ! n'était-ce pas assez pour accabler l'homme le plus énergique.

Aussi Edmond demeura-t-il plusieurs minutes comme écrasé sous le poids de cette immense déception, les coudes appuyés sur ses genoux, le front entre ses mains, la fatale lettre à ses pieds; il était là muet, immobile, foudroyé.

M. Vigan le regardait avec compassion et n'essayait aucune parole de consolation banale. Qu'eût-il pu dire?

Françoise vint interrompre ce silencieux tête à tête.

— Madame vous prie de vous rendre près d'elle, M. Edmond, dit-elle, mais qu'avez-vous; mon Dieu! vous êtes pâle comme un trépassé, seriez-vous malade?

— Non, répondit le jeune homme qui s'était levé, dites à ma mère que je vais lui parler.

— Elle veut me rappeler que le terme fixé pour mes réflexions est écoulé, ajouta-t-il en s'adressant à M. Vigan. Je vous remercie de m'avoir immédiatement prévenu, elle du moins ne souffrira pas de cette humiliation.

— Mais il ne faudrait peut-être rien précipiter, dit le vieillard en hésitant, il y a eu peut-être un

malentendu et je compte bien m'en expliquer avec M. Bressin.

— N'en faites rien, je vous prie, toute explication serait inutile; vous ne pouvez empêcher que je ne sois un enfant trouvé.

— Morbleu ! ils le savaient l'autre jour. Je ne vous dis pas d'espérer, mais je ne vous promets pas de ne pas retourner à la charge; je veux voir clair dans ce changement. Adieu, ayez du courage, et à demain.

M. Vigan sortit et Edmond se dirigea vers l'appartement de madame du Portgamp.

Il y entra le visage pâle mais calme.

— Edmond, mon enfant, dit la vieille dame avec un sourire, le moment est venu de prendre une décision. Une des servantes de madame Bressin va à Paramé, elle porterait ma lettre; voyons, as-tu réfléchi ?

— Oui, ma mère, répondit Edmond qui arpentait la chambre pour cacher son trouble, et je regrette de vous le dire, je ne puis me décider à me marier.

Un nuage de mécontentement obscurcit le front de madame du Portgamp.

— Il faudra bien que tu te décides tôt ou tard cependant, reprit-elle. Je croyais, j'avais cru remarquer que Louise Bressin te plaisait, et elle ne te serait certes pas refusée.

Edmond, arrivé en face de sa mère, tourna brusquement sur lui-même afin qu'elle ne vît pas l'expression douloureuse qui passa sur ses traits.

— Que voulez-vous, fit-il, avant de tenter une pareille démarche on réfléchit beaucoup. Mademoiselle Bressin n'est pas.... je crois.... ce qu'il me faut.

— Louise, mais elle est charmante, elle a un caractère parfait, une piété solide et éclairée, de l'esprit, enfin c'est une femme accomplie.

— Je ne le nie pas, mais ne m'avez-vous pas toujours dit que vous laisseriez mon choix libre, parfaitement libre ?

— Certainement, puisque c'est ton bonheur que je veux avant tout.

— Eh bien ! alors ne me parlez plus de ce mariage; je ne veux pas essayer d'être plus heureux que je ne le suis avec vous, et mon heure n'est pas arrivée.

Et pour prévenir toute objection, Edmond s'approcha vivement de sa mère, l'embrassa, prit son chapeau et sortit.

CHAPITRE XIV

LE MOT DE L'ÉNIGME.

En quittant Edmond, M. Vigan s'était rendu à la porte Saint-Vincent où stationnent les voitures de louage. Il était monté dans la première venue et avait jeté au conducteur ces mots :

— A la Glacière en Paramé.

Il n'en fallait pas davantage pour un homme qui connaissait par métier toutes les charmantes maisons de campagnes éparses autour de Saint-Malo et Saint-Servan ; il avait fait claquer son fouet et lancé son cri de départ.

A ce double bruit, un cheval qui passait se cabra, et son cavalier apostropha rudement le postillon. M. Vigan avança la tête pour s'interposer, mais,

en l'apercevant, le cavalier interrompit sa mercuriale, porta la main à sa casquette et partit au galop.

M. Vigan se rejeta au fond de la voiture qui s'ébranlait; il n'avait pas reconnu Adolphe Valrémon.

C'était lui cependant. Il descendit de cheval dans la cour de cet hôtel, qui porte en lettres gigantesques le nom de Châteaubriand, et monta au second étage.

Là étaient les appartements de sa belle-sœur et les siens. Il entra sans frapper dans une sorte de petit salon placé entre leurs deux chambres. D'ailleurs il avait si bien fait retentir ses éperons sur l'escalier que la jeune femme avait été ainsi avertie de son arrivée. Elle laissa tomber près d'elle sur le sofa le livre qu'elle lisait, et s'appuyant paresseusement au dossier de velours :

— Vous avez été longtemps, Adolphe, dit-elle comme il entrait.

— Vous trouvez? fit le jeune homme en se jetant sur un fauteuil et en lançant sa casquette derrière lui.

— Oui. Je serai ici à cinq heures, m'aviez-vous dit.

— Eh bien ! j'aurais dû rester à la Glacière deux heures de plus ?

— Pourquoi ?

— Parce que je viens de faire une rencontre qui ne m'a point du tout charmé. En arrivant j'ai trouvé M. Vigan qui partait pour le Paramé ; je jurerais qu'il va à la Glacière.

— M. Vigan, qui est M. Vigan ? Ah ! pardon, je me souviens : c'est ce vieillard qui se pose en champion de l'infortuné M. Ducoin. Eh ! mais, que vous importe ? Ne m'avez-vous pas dit à l'oreille en partant : J'en ai la certitude, cela ne se fera pas.

— Sans doute, mais madame Bressin a eu la main forcée dans cette affaire, et elle regrette de ne pas donner sa fille à cet enfant trouvé.

— Qui, quoi que vous en pensiez, a eu l'audace de la demander ! dit la jeune femme avec un sourire moqueur. Dieu que les hommes sont aveugles et maladroits !

— Certainement les plus fins d'entre eux ne sauraient lutter de perspicacité et de ruse avec vous autres femmes. Dans ce cas-ci, on ne peut trop m'en vouloir. Qui donc aurait pu supposer que M. Bressin

eût voulu faire de cet homme un membre de sa famille? personne assurément.

Madame Valrémon leva légèrement les épaules.

— Et sur cette belle certitude, fit-elle, on aurait appris quelque jour que M. Ducoin épousait mademoiselle Bressin. Vous auriez eu beau pousser des cris d'étonnement et des rugissements de fureur, la chose était annoncée, partant faite. Dans ces petites villes de Bretagne, et parmi ces épais cerveaux bretons, on ne se décide guère à une rupture publique. Ces bonnes gens appellent cela du scandale.

— Vous avez raison, cent fois raison, ma chère, et vous fûtes bien inspirée le jour où vous me fîtes voir sous son véritable jour la conduite que cette petite provinciale avait tenue au bal du Casino. Parbleu, il n'en fallut pas davantage pour vous donner des soupçons. Ah ! les femmes ! les femmes !

— Vous reconnaissez donc leur supériorité? dit M^me^ Valrémon, qui triomphait. Tant mieux, cela vous apprendra à vous tenir sur vos gardes. Quand vous aurez des secrets, Adolphe, méfiez-vous des yeux féminins ; ils sont pénétrants, je vous en avertis : un jour le soupçon naîtra, le lendemain votre

secret sera celui de beaucoup d'autres. Maintenant dites-moi comment vous en êtes arrivé à vos fins. Je suis très-curieuse de le savoir. Cela fera une agréable diversion à la lecture de ce roman, qui n'est qu'un tissu de catastrophes. Quand vous êtes arrivé, je lisais une scène épouvantable qui me glaçait le sang dans les veines; cinq minutes de plus et j'aurais pleuré tant je suis impressionnable et nerveuse.

— Mon récit ne sera pas émouvant à ce point, dit Adolphe; soyez tranquille, je ne vous ferai verser aucune larme.

Depuis le jour où vous m'avez fait pressentir la vérité, je rêvais au moyen d'empêcher ce mariage ridicule qui eût fini de bien poser dans le monde cet étranger qui se pare de nos dépouilles. Je le trouvai. N'avez-vous pas remarqué la tendre amitié qui s'est établie depuis peu entre Charles Bressin et moi?

— J'avais cru m'apercevoir qu'il vous suivait partout.

— Oh! nous étions devenus inséparables. Ce marmot de dix-huit ans, qui se croit un personnage, a été flatté outre mesure de ma condescendance. Il avait tout ce qu'il fallait pour servir mes

projets; pas mal de sottise; énormément d'amour-propre et un grand empire sur monsieur son père qui se mire dans ce rejeton unique de son illustre race.

Comme en ce moment le regard aigu et direct d'Adolphe rencontra les yeux de la jeune femme que ce début amusait, ils partirent ensemble d'un fo éclat de rire.

— J'accueillis donc les avances de ce petit, reprit-il, et je ne me montrai pas avare de quelques paroles flatteuses qui produisirent vite leur effet. Sur la grève, je lui prenais familièrement le bras et je l'emmenai ici et là. Qu'il était fier! Son bras se raidissait, et la tête haute, la casquette sur les sourcils, il passait devant les groupes en se donnant des airs incroyables.

Mais ce n'était pas uniquement pour voir un imbécile faire la roue que je me donnais l'ennui de sa société. Nous causions, et je commençais mes confidences par lui raconter la soirée que vous savez. Vous eussiez ri en voyant sa comique indignation. Je n'avais qu'une chose à faire selon lui : provoquer M. Ducoin et le prendre lui, Charles Bressin, pour témoin. « Je l'aurais fait très-volontiers, mon cher,

lui répondis-je; mais que diable! on ne se bat pas ainsi avec le premier venu. Si l'un de ces hommes de peine vous insultait, iriez-vous lui offrir votre carte; non, vous lui appliqueriez votre badine sur les épaules et tout serait dit. Or, qu'est-ce que ce Ducoin, je vous le demande, pour qu'on lui fasse l'honneur de croiser le fer avec lui? »

Il trouva ma raison péremptoire, mais n'en fit pas moins une scène à sa sœur pour la manière dont elle m'avait éconduit. Je l'entretins dans ces sentiments hostiles contre M. Ducoin, et rien qu'à sa manière de le saluer, je voyais que j'aurais désormais en lui un allié utile.

Avant-hier, une heure après votre départ pour Combourg, il arriva dans ma chambre exaspéré, furieux. Son père venait de lui confier la tentative faite par M. Vigan.

— Et il était outré, sans doute?

— D'autant plus outré qu'il s'était aperçu que personne dans la famille ne paraissait révolté de la proposition. Des étrangers étant survenus, il n'avait pu donner son avis, mais il se promettait bien de ne pas laisser aller les choses plus avant sans résis-

tance. Il me semblait cependant un peu ébranlé par une sorte de roman inventé par M. Vigan. Tout en l'engageant à ne pas s'opposer à ce mariage, puisqu'il plaisait à son père, à sa mère, à sa sœur, je me moquai de leur crédulité. Quelles preuves avait Edmond Ducoin que ces inconnus si suspects dont il venait de découvrir l'existence fussent ses parents? Ne seraient-ils pas venus le réclamer? Je finis par lui donner pour certain le bruit qui a couru à Morlaix, et lui ai affirmé que M. Ducoin était tout simplement l'enfant d'une ancienne domestique de ma tante du Portgamp.

— Mais il a été prouvé que cet enfant était mort avant sa mère, remarqua madame Valrémon.

— Qu'importe, l'effet était produit. Je vous le répète, ce petit jeune homme est pétri d'orgueil. Il s'est livré à une colère tragique des plus ridicules et m'a quitté en m'annonçant qu'il allait déclarer à ses parents qu'il n'accepterait jamais pour beau-frère, un enfant trouvé. Ses manœuvres ont réussi. M. Bressin, tenté par la fortune de ma tante, éprouvait cependant une certaine répulsion à voir sa fille s'appeler madame Ducoin; les discours de son fils

vinrent l'augmenter; l'orgueil se montra plus fort que l'intérêt. Que pouvaient les femmes contre ces deux fulgurants adversaires? Rien.

M. Vigan a été remercié, et M. Bressin se demande en ce moment comment il n'a pas repoussé tout d'abord avec indignation la requête que lui présentait sa femme. L'invitation de madame Dorman est arrivée à propos pour calmer l'orage déchaîné dans l'intérieur de cette intéressante famille. Je me suis laissé entraîner à la Glacière par Charles, et j'ai fait l'impossible pour dissiper les nuages que je voyais passer sur certaines physionomies. Je dois le dire, j'ai peu réussi près des femmes, mais qu'importe? madame Dorman retient madame Bressin et sa fille jusqu'aux régates, c'est-à-dire jusqu'au moment où beaucoup de personnes regardent la saison des bains comme finie, madame du Portgamp se hâtera de retourner à Morlaix et mademoiselle Bressin ne deviendra pas Mme Ducoin.

— Grâce à nous, dit madame Valrémon; mais savez-vous que nous faisons là de l'intrigue toute pure, du roman en action.

— Vous trouvez. Moi, j'appelle cela une bonne

farce bien jouée; et ces imbéciles qui ne voient pas les ficelles! Est-ce plaisant au moins et les Malouins sont-ils assez bêtes?

Madame Valrémon riait aux éclats.

Cette femme si sensible qui avait failli pleurer sur les malheurs imaginaires d'une héroïne de roman, s'amusait grandement du succès obtenu, c'est-à-dire du malheur de deux êtres innocents et bons, et de la division jetée dans une famille unie jusque-là.

— Il y a des personnes qui aiment à faire des mariages, reprit-elle, nous, nous les défaisons. En y réfléchissant, je ne sais par exemple s'il n'y aurait pas lieu de blâmer notre conduite. Que nous a fait Louise Bressin?

Adolphe à son tour leva les épaules et sourit ironiquement.

— Louise Bressin, répéta-t-il, il s'agit bien d'elle en vérité!

— Mais, M. Ducoin lui-même. N'est-ce pas assez de cette guerre que nous lui faisons.

— Non, répondit Adolphe en se levant et en coupant l'air avec la cravache qu'il tenait à la

main par un geste impatient, je vous l'ai dit cent fois, ce n'est pas assez.

— En définitive, qu'avons-nous à lui reprocher mon cher ami? Il ne s'est pas fait adopter par votre tante, il a été adopté.

— Le tort qu'il nous a fait en est-il moindre? demanda Adolphe en s'arrêtant en face de sa belle-sœur. Quoi! une fortune qui nous appartient légitimement passerait, sans résistance de notre part, aux mains de cet étranger! Allons donc! D'ailleurs, ajouta-t-il avec un accent haineux, je le déteste pour lui-même, il me déplaît, il m'irrite.

Au fond cependant et malgré son beau caractère, ce Monsieur ne manque pas d'ambition. Il intrigue en dessous, il fait sonder le terrain et espère s'implanter d'un bond dans une famille honorable qui couvrira de sa respectabilité le mystère de sa naissance. Pas mal inventé, parole d'honneur; mais je suis là malheureusement, je contrecarre ses opérations et s'il se pare de l'héritage de madame du Portgamp, il restera du moins seul, sans appui, sans famille, un enfant trouvé enfin. Or, il l'oublie parfois et il désire le faire oublier; le monde est si stupide.

Savez-vous que j'ai eu de la peine à mettre madame Dorman dans nos intérêts. Ne s'avisait-elle pas de trouver que c'était une cruauté que de conspirer contre le bonheur d'un aussi charmant garçon. Ce n'est qu'en la prenant par son côté faible, par l'amour-propre que j'ai pu la jeter hors de cette voie charitable dans laquelle elle ne marche pas ordinairement, il faut l'avouer.

— Vous êtes un véritable Machiavel, Adolphe, qu'avez-vous dit à madame Dorman ?

— J'ai adroitement glissé dans la conversation l'opinion de M. Ducoin sur la femme du nouveau directeur des douanes, qu'elle déteste cordialement, car elle se sent éclipsée.

Le trait a porté : M. Ducoin a perdu un auxiliaire pour avoir dit que cette jeune femme était la personne la plus distinguée de Saint-Malo.

Il est vrai qu'elle a trois fois plus d'esprit que madame Dorman, mais celle-ci a été intérieurement furieuse qu'on osât le penser et surtout le dire. De ce moment elle nous appartenait, elle ne s'est plus fait prier que pour la forme et elle a fortement engagé madame Bressin à l'accompagner à la Glacière. J'ai

pu pendant ce temps monter l'esprit de mon ami Charles, qui a usé de son influence sur son père.

Madame Valrémon sourit.

— Et si l'intercession de M. Vigan allait anéantir ce beau succès, dit-elle.

— Oh ! impossible; M. Bressin, par un entêtement qu'il qualifie de fermeté, ne revient jamais sur une décision bien prise.

— Je le vois, M. Ducoin peut renoncer à Louise Bressin, dit madame Valrémon en reprenant son feuilleton, il n'y a vraiment pas de quoi se désespérer.

D'après cette conversation il est superflu de dire que la démarche tentée par M. Vigan, près de M. Bressin n'eut pas le résultat qu'il avait espéré. Il ne put renouer le lien que la méchanceté, la jalousie et l'intrigue avaient réussi à briser.

CHAPITRE XV

LA PROVOCATION

La saison s'avançait pour les baigneurs. Edmond qui ne pensait plus qu'à s'éloigner de Saint-Malo souffrait de voir sa mère remettre son départ de jour en jour. Le bien que lui avait fait éprouver le changement d'air n'avait pas été de longue durée; mais elle alléguait sa grande faiblesse quand le jeune homme la pressait de prendre une décision. Elle ne voulait pas l'avouer, il y avait au fond de cette résistance une sorte d'espoir de voir Edmond consentir à ce qu'elle demandât pour lui Louise Bressin.

— Je veux que tu assistes aux régates, lui dit-elle un jour qu'il parlait de son désir de revoir Morlaix, nous partirons après.

Ce sont de véritables jours de fête pour les villes de province quand l'époque des jeux hippiques ou nautiques arrive. La plupart des étrangers établis à Saint-Malo retardaient le jour de leur départ pour assister aux régates.

Le temps se montra favorable, et la foule assista sous un soleil brûlant à la lutte des nombreuses embarcations engagées pour le combat.

Edmond s'intéressa à ce spectacle nouveau pour lui, et passa l'après-midi sur le môle avec quelques-unes de ses connaissances de la saison.

Il ne rentra même pas pour dîner et attendit le feu d'artifice qui devait clore cette première journée. Il ne fut pas brillant. Le ciel avait pris un aspect tourmenté, la lune apparaissait entre deux masses de nuages noirs et lourds dont les contours s'éclairaient de lueurs fauves, on aurait dit des fourrures bordant un sombre vêtement. L'air était devenu étouffant et on se hâta, car il était facile de prévoir un orage prochain.

Edmond fatigué et dévoré par une soif ardente, suivit à peine des yeux les dernières fusées et reprit un peu avant la fin le chemin de la maison. Un café se

trouva sur sa route, il y entra pour se désaltérer. La vaste salle était brillamment éclairée, sur le marbre des tables se voyaient des bouteilles demi-vides et des verres pleins. Il y avait foule, et les moulures du plafond disparaissaient sous le nuage que formait en se condensant, la fumée des pipes et des cigares.

Edmond se plaça à l'écart et demanda de la bière. Le liquide mousseux lui fut apporté et il l'approchait avidement de ses lèvres altérées, quand sa main s'immobilisa tout à coup. Le silence s'était rétabli un instant par hasard et cette phrase avait frappé ses oreilles : Sans moi, je vous le garantis, Messieurs, ce Ducoin, que vous vous obstinez à appeler du Portgamp, épousait mademoiselle Bressin.

Ces paroles furent pour Edmond une révélation, il se leva pâle, l'œil flamboyant, et chercha des yeux celui qui les prononçait. C'était Adolphe Valrémon. Il était assis à l'extrémité de l'une des tables d'où il pérorait. Obéissant à un mouvement irrésistible, Edmond écarta violemment ses plus proches voisins et fit un pas en avant. Un des amis d'Adolphe l'aperçut, il se pencha et lui dit quelques mots à l'oreille. Il ne s'attendait guère à l'effet qu'elles

devaient produire. Adolphe, excité par les liqueurs alcooliques qui commençaient à obscurcir sa raison, se sentait en veine d'insolence.

— Quand il serait là, s'écria-t-il, je le lui dirais en face.

Et apercevant Edmond qui essayait de s'avancer vers lui :

— Auriez-vous quelque chose à me dire, monsieur, fit-il en ricanant; parbleu, ne vous gênez pas, ici la société est nombreuse, et on sait que vous redoutez le tête à tête.

— Je voulais seulement vous prier, monsieur, dit Edmond en se contenant avec peine, de ne pas mêler aux discours que vous prononcez dans la salle d'un café le nom d'une personne que nous devons respecter tous deux.

— Vrai, ceci ressemble à une leçon, dit Adolphe qui se leva tout chancelant, apprenez que je ne suis pas habitué à en recevoir et je pourrais bien vous en donner, s'il vous était possible d'échanger avec moi une carte qui, si elle portait votre véritable nom, porterait un nom d'hôpital.

L'injure était sanglante et la querelle prenait de

telles proportions que les personnes présentes commençaient à se demander ce qui allait advenir.

Tout le sang d'Edmond avait afflué à ses joues comme si le dernier mot de l'insolent eût été un fer rouge qui y eût laissé son empreinte.

Les dents serrées par la colère, les sourcils froncés, les yeux étincelants, il s'élança en avant. Du premier abord, il se trouva en face du provocateur, et son bras se leva. Ceux qui entouraient Adolphe s'écartèrent machinalement comme s'ils s'attendaient à le voir rouler sur le parquet frappé par son puissant adversaire, et crurent déjà entendre le bruit retentissant d'un soufflet.

Mais le bras d'Edmond ne s'était levé qu'à demi. Recouvrant soudain son empire sur lui-même, il avait laissé retomber sa main à son côté, et foudroyant son antagoniste d'un regard plein d'un souverain mépris :

— Vous venez de commettre une lâcheté, monsieur, dit-il d'une voix sourde et ferme; j'en appelle à tous ceux qui sont ici.

— Une lâcheté, hurla Adolphe en fermant les

poings; voilà une insulte dont vous me rendrez raison.

— Vérité pour vérité, monsieur. L'insulteur, c'est vous, vous seul étiez capable de me rappeler aussi grossièrement, je ne dirai pas la honte, mais le malheur de ma naissance.

Adolphe devenait furieux. La colère faisait fermenter le vin dans son cerveau et bouillir son sang dans ses veines. Ses yeux dilatés sortaient de leur orbite et ses lèvres écumaient.

— Il m'a appelé lâche, bégaya-t-il, je veux le châtier sur-le-champ. Qui de vous veut me servir de témoin? Oh! un instant, s'il vous plaît, ajouta-t-il en saisissant par le collet de son habit Edmond, qui faisait un pas en arrière, vous ne m'échapperez pas cette fois, et tous nos comptes vont être réglés sur l'heure.

Nous verrons si vous serez aussi habile à faire jouer la batterie d'un pistolet qu'à voler un nom et un héritage.

Edmond ouvrit sans s'émouvoir les doigts qui se crispaient sur sa poitrine, et les retint un instant pressés entre ses doigts de fer. Puis les laissant dédaigneusement retomber.

— Vous êtes à moitié ivre, monsieur, fit-il, et j'ai, moi, toute ma raison.

Cela dit, il se détourna et se dirigea à pas lents et le front haut vers la porte.

Les amis d'Adolphe réunissant leurs efforts, s'opposèrent à ce qu'il suivît Edmond et l'entraînèrent de force dans une autre salle.

Quand Edmond sortit la nuit était profonde, la lune avait disparu tout entière sous les nuages de plus en plus chargés d'électricité. Le ciel s'assombrissait; il paraissait se rapprocher de la terre; des clartés bleuâtres le sillonnaient parfois, évidemment l'orage venait. Mais le jeune homme n'était nullement préoccupé de l'état du ciel. Un orage et un orage plus terrible que celui qui allait éclater au-dessus de sa tête grondait au dedans de lui-même et dévastait son cœur.

Edmond avait les passions violentes, et il avait fallu que la force mystérieuse que communiquent à l'âme les croyances religieuses mises en pratique, se fût fait sentir en ce moment de danger pour que sa colère ne se traduisît pas en un acte que sa raison eût plus tard désavoué, et qui eût été en opposition

flagrante avec ses principes. Il avait maîtrisé ce premier mouvement qui l'avait irrésistiblement poussé à se venger de cet homme qui se vantait d'avoir détruit son bonheur, mais s'il avait réussi à garder sur ses traits ce calme qui fait la dignité de l'homme, c'était une expression menteuse qui ne s'accordait guère avec le bouleversement de tout son être.

Il avait pris à grands pas le premier chemin qui s'était offert à lui et il était arrivé sur cette partie des remparts, connue sous le nom de Hollande, presque sans s'en apercevoir, tant était grande son agitation. Le factionnaire s'éloignait dans le chemin de ronde et ne l'avait pas aperçu. Il ne pouvait choisir un lieu qui fût plus en harmonie avec le désordre de ses esprits. Pour ses yeux la mer agitée et sombre sur laquelle se tordaient dans l'ombre quelques navires à l'ancre, un ciel de plomb déchiré d'éclairs; pour ses oreilles une musique étrange, assourdissante, terrible, formée par le choc des vagues, les mugissements du vent et les roulements solennels d'un tonnerre lointain.

Au moment où il mit le pied sur la dernière

marche de l'escalier de pierre, il passa une raffale si violente qu'il faillit en perdre l'équilibre. Son chapeau fut emporté comme un atome dans l'espace. Il s'en aperçut à peine : se raidissant contre la tempête, il marcha vers l'un des canons, reptile de fer qu'il voyait vaguement s'allonger sur le granit, s'asseyant auprès, il s'appuya contre l'affût, le dos tourné au vent. Il fallait que la fièvre intérieure qui le dévorait fût forte pour qu'il choisît sans hésiter un pareil lieu de repos.

Mais qu'est la fureur des éléments près des passions humaines déchaînées? Absorbé par la scène qui venait de se passer, il demeurait insensible au tumulte de la nature. En lui luttaient ces deux puissances qui se partagent éternellement le monde, le bien et le mal. Deux voix s'élevaient au fond de son âme, et ses oreilles restaient closes aux voix confuses du dehors.

L'une avait l'accent austère, quoique doux; elle parlait d'oubli et de pardon; c'était cette voix intime de la conscience, interprète fidèle et inflexible du devoir. L'autre vibrait de passion et conseillait

la vengeance. C'était celle de la nature fougueuse et mauvaise.

— Lâche ! murmurait-elle, un homme t'insulte, il te couvre publiquement de mépris, et tu courbes la tête sous l'affront !

— Cet homme voit en toi le possesseur futur d'une fortune qui lui eût appartenu, disait l'autre voix ; il est insensé et aveugle ; tu es chrétien, pardonne-lui.

— Non, reprenait la voix aux accents passionnés. Ta patience serait désormais taxée de lâcheté par le monde ; si tu ne le provoques pas, tu es déshonoré.

— Le duel est une action barbare, Dieu et la religion le réprouvent.

— C'est la seule manière de se rendre justice à soi-même.

— C'est un faux point d'honneur que celui qui fait verser inutilement le sang ; le crime enfante le remords.

— Il est doux de se venger. Ne sens-tu pas ce que tu éprouverais de bonheur à pouvoir aller à cet homme qui vient de t'appeler voleur et enfant trouvé, et de lui dire en soufflétant sa face orgueilleuse : je

vous méprise, je vous provoque. Venge-toi, venge-toi, le monde approuvera, car tu seras le plus fort.

Pareil à l'un de ces navires que la bourrasque ballottait en tous sens sur l'abîme devant lui, Edmond subissait tour à tour l'influence de ces deux forces opposées. Il voulait prendre parfois la résolution de garder envers Adolphe cette conduite calme et digne qu'il avait toujours tenue, et de mépriser ces insultes proférées dans une demi-ivresse comme il avait méprisé les autres; puis son cœur était envahi par une soif immense de vengeance et sa fureur se rallumait dans toute son intensité. Dans un de ces moments où sa raison fléchissait sous l'effort de l'influence maligne, il se leva résolu de se venger. Soudain il s'arrêta et croisant les mains au-dessus de sa tête par un geste désespéré :

— Oh ! mon Dieu, s'écria-t-il avec égarement, arrachez de mon cœur la haine qui y grandit pour cet homme ou donnez-moi la force de me vaincre moi-même.

Il venait de jeter vers le ciel, ce cri, cette prière que Dieu seul avait entendue, quand le son lugubre

d'une cloche se mêla au bruit du vent et des flots. Edmond écouta, il avait cru entendre les tintements du tocsin. Une rumeur qui s'éleva jusqu'à lui ne lui laissa plus de doute. Ces voix qui annonçaient un danger, cette plainte qui courait dans l'espace apaisèrent soudain le trouble de son âme, et mu par ce sentiment généreux qui pousse tout noble cœur à s'oublier pour ses semblables, il prit sa course vers la ville.

CHAPITRE XVI

L'INCENDIE.

Les premières personnes qu'il rencontra ne savaient pas plus que lui dans quel quartier s'était allumé l'incendie; le tocsin les avait seul averties. Le cri « au feu! » n'en retentissait pas moins de toutes parts. Edmond ne sachant quelle direction prendre s'était un instant arrêté, espérant saisir parmi la foule des rumeurs, celle qui devait s'élever du lieu même du sinistre. Près de lui deux hommes se croisèrent, et cette question et cette réponse furent rapidement échangées.

« — Où diable le feu a-t-il pris, bourgeois?

« — Dans une maison de la rue de Dinan. »

Le jeune homme n'en demanda pas davantage, il s'élança en avant pâle d'inquiétude.

La rue de Dinan était remplie de monde. Les fenêtres de madame du Portgamp vomissaient des tourbillons de fumée qui s'éclairaient parfois de flammes.

Edmond, atteint au cœur, s'ouvrit violemment un passage, et comme il arrivait au premier rang des spectateurs, il aperçut Françoise, qui arrivait en s'arrachant les cheveux. Il se précipita vers elle, et de ses lèvres contractées s'échappèrent ces deux mots :

— Ma mère !

Un geste, qui lui montra la maison, et un sanglot lui répondirent. En ce moment plusieurs hommes arrivaient.

— Impossible de passer, dirent-ils, l'escalier est pris.

— Et puis si la vieille dame était là... et encore vivante, ajouta un pompier, elle se montrerait, elle appellerait.

— Une échelle, vite une échelle, cria Edmond.

— C'est inutile, monsieur.

— Dressez-la.

L'échelle fut dressée.

— Où l'appliquer, monsieur, demanda un ouvrier.

Edmond indiqua d'un signe la fenêtre d'un appartement dans lequel on entendait des craquements de sinistre augure, et repoussant un jeune homme qui tout hésitant mettait le pied sur le premier échelon et regardait en hochant la tête cette fenêtre, gouffre d'où sortaient des tourbillons de fumée et des jets de flamme, il y monta rapidement.

— C'est son fils, c'est son fils, murmura la foule, brave garçon, va!

— Il n'en sortira pas, disaient quelques-uns, il va tomber asphyxié, et c'est dommage.

Il reparut cependant tenant dans ses bras sa mère évanouie; son front était sanglant, et, aveuglé par la fumée, il chancelait. Un hourra triomphant s'éleva du sein de la foule émue, et un des assistants s'élançant sur l'échelle le débarrassa de son fardeau.

Dans la rue voisine il y avait un établissement de charité tenu par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Ce fut vers cette porte, qui s'était plus d'une fois ouverte devant lui pour ses œuvres de bienfaisance, qu'Edmond se dirigea avec ceux qui portaient sa

mère. Deux appartements du rez-de-chaussée furent mis immédiatement à sa disposition ; dans l'un d'eux se trouvait un lit sur lequel fut déposée madame du Portgamp, dont l'état était des plus alarmants.

C'était dans sa chambre même, aux rideaux de son lit, que le feu avait pris.

Se trouvant ce soir-là plus faible et plus malade qu'à l'ordinaire, elle avait envoyé Françoise chercher son médecin. Pendant cette courte absence, la flamme de sa bougie toucha la mousseline des rideaux, ils s'enflammèrent, et la pauvre femme éprouva une de ces terreurs qui peuvent tuer, en se voyant sur le point d'être brûlée vive. Sa gorge, paralysée par la peur, ne pouvait proférer de cris. Elle s'était précipitée hors de son lit, et bien que meurtrie par sa chute, elle s'était traînée dans un appartement voisin. Là ses forces l'avaient abandonnée; elle avait perdu connaissance.

Edmond fit immédiatement chercher le docteur qui était passé on ne savait où. Il se présenta presque aussitôt, accompagné par un des prêtres de Saint-Sauveur qu'il avait trouvé sur le lieu de l'incendie et il s'approcha de madame du Portgamp. Il

hocha la tête en remarquant son teint livide et la contraction de ses traits, et employa longtemps en vain tous les moyens possibles pour la tirer de cet anéantissement qui ressemblait à la mort.

Edmond debout, les mains jointes, les yeux pleins de larmes, attendait avec anxiété. Le premier, il vit ses paupières se soulever à demi. Il se pencha pour saisir son premier regard, et s'adressant au médecin :

— Elle m'a reconnu, dit-il.

— Vous en êtes sûr?

— Voyez : elle me presse la main.

L'homme de l'art tâta de nouveau le pouls et examina quelque temps la malade. Edmond la regardait fixement, tremblant d'entendre l'arrêt qui allait être prononcé.

— Eh bien? demanda-t-il d'une voix altérée.

Le médecin se tourna vers le prêtre, l'appela du geste, et, prenant le bras du jeune homme :

— Venez, mon ami, dit-il; laissons monsieur remplir son ministère. Madame du Portgamp était déjà je puis vous le dire, fort malade; cette crise l'a tuée.

Et il voulut emmener Edmond, qui courbait la tête sous ce terrible aveu; mais il résista et refusa de s'éloigner. Il sortit en chancelant de l'appartement et s'agenouilla dehors, près de la porte; puis, quand le prêtre sortit pour aller chercher le saint viatique, il revint près du lit, et, prenant entre ses mains une des mains de sa mère, qu'il couvrit de baisers et de larmes, il demeura muet et pâle, suivant d'un regard sombre et désespéré les progrès de son agonie.

La mourante ouvrait parfois les yeux, et son regard s'arrêtait sur lui avec une sincère expression de tendresse; ses lèvres s'agitaient, mais elle ne pouvait parler, et le prêtre avait entendu les dernières paroles qu'il lui eût été donné de prononcer.

En ce moment M. Vigan entra, essoufflé et haletant.

Il vint droit à Edmond, et se penchant vers lui :

— Je ne viens malheureusement que d'arriver, lui dit-il à demi-voix, et l'on n'a sauvé que des inutilités. Si vous avez des papiers importants, il n'y a encore que peu de danger : vous seul savez où ils sont; venez.

Edmond se leva et se rasseyant aussitôt :

— Ma mère va mourir, dit-il d'une voix sourde; je reste.

— Je vous remplacerai.

— Impossible. C'est moi que son regard cherche; je veux qu'elle me voie à ses côtés quand elle mourra. Faites-les sauver à tout prix, promettez de l'argent; ils sont dans un tiroir à gauche, dans mon secrétaire, et il est facile de gagner ma chambre du côté des remparts. Quant à moi, je ne bougerai pas.

Au ton dont furent prononcées ces paroles, M. Vigan devina que sa résolution serait inébranlable, et, jetant sur sa vieille amie un regard d'adieu douloureux et triste, il sortit.

Quand il revint, un quart-d'heure plus tard, une religieuse plaçait un crucifix entre les doigts raidis de madame du Portgamp, qui venait d'expirer. Edmond, courbé sur le lit, pleurait et sanglotait, le front entre ses mains.

CHAPITRE XVII

UNE LEÇON.

Le lendemain de la mort de madame du Portgamp, un peu avant midi, une voiture fermée s'arrêtait devant le logement de M. Vigan. La portière s'ouvrit, et le vieillard descendit le premier. Il offrit sa main ridée par l'âge, comme appui, à un jeune homme vêtu de noir, dont le visage portait l'empreinte d'un violent chagrin ; c'était Edmond. Tous deux ils revenaient du cimetière. Edmond avait voulu suivre sa mère adoptive jusqu'à sa dernière demeure, et avait conduit le deuil malgré les réclamations aussi inconvenantes qu'injustes d'Adolphe Valrémon. M. Vigan l'avait soutenu dans l'accomplissement de ce pénible devoir, et la cérémonie

funèbre achevée, il le ramenait chez lui et lui abandonnait son propre appartement.

— Rappelez-vous, mon ami, que vous êtes ici chez vous, dit-il, quand le jeune homme, accablé, se fut rassis; mon domestique est là sous votre main à vos ordres.

Pour moi je vous laisse, car je sais qu'une douleur comme la vôtre demande un peu de solitude, dans quelques heures, vous serez plus en état de recevoir mes consolations.

Un serrement de main accompagné d'un regard plein de reconnaissance fut la seule réponse du jeune homme, et M. Vigan le quitta.

Le bon vieillard avait raison de dire qu'il faut aux chagrins vrais un peu de solitude.

Dans le moment de la séparation d'un être aimé surtout, le cœur éprouve un besoin impérieux de se soulager sans témoins et de verser en liberté le trop plein de ses larmes. Dieu seul peut alors parler à l'âme plongée dans l'affliction, et on le sent si bien, que les paroles humaines que l'on adresse ne sont au fond qu'une invitation à se résigner à sa volonté toute puissante.

Edmond resta plusieurs heures abîmé dans sa douleur, puis il essaya de prier, et le calme se fit peu à peu dans son esprit.

Quand M. Vigan revint, il le trouva occupé à écrire.

— C'est bien, dit le vieillard en posant affectueusement la main sur son épaule, c'est très-bien, mon cher ami, et vous faites acte de courage, mais si cette lettre n'est pas très-pressée, remettez à la finir. Je n'ai pas oublié que vous n'avez rien pris depuis hier, et j'ai donné des ordres pour que mon dîner fût servi ici. J'ai d'ailleurs à vous parler.

— Je n'ai plus que l'adresse à mettre, répondit le jeune homme; et cela fait je serai tout à votre disposition.

M. Vigan fit un geste d'assentiment, et, les mains derrière le dos, il se mit à arpenter l'appartement d'un air songeur.

Dans tout autre moment, l'expression inquiète et tourmentée de sa physionomie aurait attiré l'attention d'Edmond. Il ne la remarqua même pas quand son vieil ami, le voyant déposer sa plume, vint se placer debout devant lui.

— Maintenant, dit-il, me permettrez-vous de vous adresser une question qui n'est pas d'à-propos aujourd'hui, je le sais, mais dont je tiens à connaître sur-le-champ la réponse.

— Ai-je quelque chose à vous refuser, monsieur? dit Edmond.

— Je vais donc vous parler d'un bruit absurde qui court par la ville. On dit, pardon encore une fois, mon ami, de vous entretenir déjà d'un pareil sujet, on dit qu'il n'existe aucun testament de ma vieille amie et que, par conséquent, ce sont ses héritiers naturels qui héritent de sa fortune. C'est faux, n'est-ce pas?

— C'est vrai, monsieur, répondit Edmond sans changer d'attitude.

M. Vigan le regarda avec stupéfaction.

— Comment c'est vrai, reprit-il, madame du Portgamp vous aurait dépouillé, vous son fils adoptif? Et je dis dépouillé, car je sais qu'elle a fait, il y a longtemps, un testament en votre faveur.

— Ce sont les circonstances qu'il faut accuser, et non ma mère, monsieur. Ce testament a été écrit, en effet, et déposé chez son notaire à Morlaix; mais...

— Ah! je vous le disais bien, interrompit l'impétueux vieillard. Que diable veut-on inventer, voyons, et vous tout le premier, et cela n'est pas étonnant : mais vous n'avez pas la tête à vous, aujourd'hui.

— Mais ce n'est pas tout monsieur, et vous m'avez trop tôt interrompu. Ma mère ayant retrouvé, dans un notaire de Saint-Malo un des amis d'enfance de son mari, eut le désir d'en faire aussi le dépositaire de ses dernières volontés, et comme elle voulait en même temps modifier un legs fait à une de ses parentes, elle me fit demander l'ancien testament afin que la teneur fût la même. Elle a remis de jour en jour à terminer cette affaire. Hélas! elle ne prévoyait pas que la mort fût si proche.

— Mais les papiers?

— Les papiers se trouvaient dans mon secrétaire, un vieux meuble qui l'accompagnait partout, et qu'on aura dédaigné de sauver.

— Mais vous saviez qu'ils y étaient quand je suis allé vous chercher?

— Je le savais.

Le vieillard garda un instant le silence, tant ce

désintéressement lui causait de surprise et d'admiration.

— Ah! si j'avais su cela, je serais allé moi-même chercher ces maudits papiers, reprit-il. Vous me voyez désolé de ce qui vous arrive; plus désolé que vous; on ne peut accepter une mauvaise nouvelle avec plus d'indifférence, et peu d'hommes supporteraient ainsi de nos jours une semblable perte.

— Celle-là est bien peu de chose auprès de celle que je viens de faire, monsieur, dit Edmond avec un soupir, et je puis vous l'affirmer, j'y ai à peine pensé.

— Cependant, vous voilà livré à vos propres forces, et forcé de vous créer un avenir?

— Je le sais, monsieur, et ma décision est prise. Je me ferai soldat.

— Soldat! c'est une résolution extrême, y avez-vous bien réfléchi? Vous avez tout ce qu'il faut pour parvenir, c'est vrai, mais les commencements surtout sont pénibles. N'aimeriez-vous pas mieux une autre position? Voyons, expliquez-vous franchement, j'ai quelques connaissances influentes qui pourraient vous servir.

Edmond secoua la tête.

— Il faudrait attendre, dit-il, et je n'en ai pas la possibilité. C'est pourquoi je préfère entrer tout de suite dans la grande famille militaire, qui ne refusera pas d'accueillir l'enfant trouvé.

— Votre parti est-il irrévocablement pris?

— Oui, monsieur, j'ai choisi mon régiment.

— Alors, n'en parlons plus. Dans cette carrière, je pourrai peut-être faire quelque chose pour vous; mais nous en causerons plus tard. J'entends un bruit d'argenterie qui annonce l'arrivée de notre dîner. Suivez-moi.

Ils passèrent dans le cabinet transformé en salle à manger, et se mirent à table. Le dîner fut silencieux et court. Il allait finir, quand le domestique vint avertir qu'un monsieur demandait M. Ducoin.

Edmond, qui ne pouvait manger, se leva sur-le-champ pensant qu'un ami pouvait seul venir ce jour-là, et repassa dans le salon; le visiteur, introduit par le garçon, entra presque aussitôt.

Ce n'était pas un ami, c'était une simple connaissance, un employé de l'administration de la marine, homme fort à la mode, et ami intime d'Adolphe Valrémon.

Il était entré d'un air cavalier; mais la gravité mélancolique avec laquelle il fut reçu lui rappela la position du jeune homme, et il commença par balbutier quelques mots d'excuse sur l'inopportunité de sa visite.

Edmond s'inclina et répondit simplement qu'il attendait que le motif lui en fût expliqué.

— C'est mon ami, M. Adolphe Valrémon, qui m'envoie, répliqua le visiteur, et vous soupçonnez sans doute, monsieur, la nature du message dont je suis chargé?

— En aucune façon, monsieur. Si M. Valrémon a besoin de quelque renseignement sur la fortune dont il hérite légitimement, il peut s'adresser aux hommes d'affaires.

— Il ne s'agit pas de cela, mais bien d'une réparation qu'il se croit en droit de vous demander.

— Une réparation, monsieur, je ne comprends pas.

— Cependant la chose est récente. Hier, vous l'avez publiquement traité de lâche.

Edmond passa la main sur son front, qui portait les traces des blessures reçues la veille.

D'autres scènes plus douloureuses avaient en effet éloigné de ma mémoire celle que vous me rappelez, dit-il. Qu'il suffise à M. Valrémon d'apprendre que je n'ai pas même le désir de m'en souvenir. J'en ai fini, je l'espère, avec votre ami. La cause réelle de la conduite inqualifiable qu'il a toujours tenue envers moi n'existe plus.

— Mais, monsieur, cela ne suffit pas, et vous savez comment se vide entre gens d'honneur une semblable querelle.

— Est-ce donc un cartel que vous venez me proposer?

— Certainement. Une épithète comme celle que vous avez jetée à Adolphe équivaut à un soufflet.

— Permettez-moi une question, monsieur : étiez-vous hier soir au café?

— Oui, monsieur.

— Alors vous avez entendu les incroyables paroles de M. Valrémon, ses propos outrageants. S'il y a eu quelqu'un d'offensé, c'est moi.

— Il ne m'appartient pas de m'ériger en juge du différend, dit le jeune homme avec un certain embarras, et de rechercher celui qui a eu le pre-

mier tort. Ce qu'il y a de certain, c'est que vous vous êtes insultés réciproquement, et que mon ami ne peut supporter qu'on lui ait dit devant témoins qu'il était ivre et lâche.

— Ivre, il l'était à moitié, monsieur; lâche, il l'était plus encore, et nulle provocation ne saurait m'empêcher de le dire.

— Eh bien ! vous devez aussi bien que lui désirer une rencontre. Vous plaît-il que nous en réglions les conditions ?

— C'est inutile, monsieur, répondit Edmond avec un triste sourire ; ce duel est, pour beaucoup de raisons, impossible. D'abord mes principes s'y opposent, et cette raison, parfaitement connue de M. Valrémon, a jusqu'ici empêché que je misse violemment un terme à ses insolences. En second lieu, ma mère m'a toujours fait promettre de ne jamais accepter un pareil défi de la part d'un membre de sa famille. Cet engagement, qui m'eût paru respectable en tout temps, m'est maintenant sacré.

— Ainsi vous refusez de vous battre, monsieur.

— Je refuse.

Le jeune homme se leva avec un sourire équivoque sur les lèvres, et arrêtant sur Edmond un regard armé d'ironie :

— Vous vous préparez sans doute à quitter Saint-Malo? dit-il.

— Je pars jeudi matin.

— Et Adolphe ne sera ici que jeudi soir. Au reste, on vous retrouvera si, comme je le crois, il exige des excuses publiques à défaut d'autres réparations. Refuserez-vous de me donner votre adresse?

Edmond prit sur le bureau la lettre qu'il écrivait quand M. Vigan était rentré.

— Au 4e régiment d'artillerie, à Marseille, fit-il avec un demi-sourire.

— Est-ce une mauvaise plaisanterie, monsieur? demanda le jeune homme avec hauteur.

— Non, monsieur, cette lettre est adressée au colonel de ce régiment dans lequel je m'engage.

— Un vif étonnement se peignit sur les traits de l'ami d'Adolphe.

N'est-ce point un Breton, M. de Chateroux, qui le commande? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Mais si ce qu'on dit est vrai, ce régiment est en route pour la Crimée ; vous l'ignoriez peut-être.

— C'est pour cela que je l'ai choisi.

La physionomie de son interlocuteur se transforma soudain.

— Le rôle que j'ai joué près de vous est parfaitement ridicule, je le reconnais, monsieur, dit-il franchement, et je vous en demande pardon. C'était à vous à demander raison car c'était vous l'insulté. Pourquoi vous le dissimulerais-je, dans vos querelles avec Adolphe il en a toujours été ainsi, et la justice était de votre côté. Vous valez mieux que nous, et la leçon de modération que vous nous donnez, me profitera. Si Valrémon veut prolonger des explications absurdes il cherchera d'autres messagers.

Edmond serra cordialement la main qui se tendait vers lui, et le jeune homme sortit, emportant un sentiment de profonde estime pour le caractère de celui dont il avait si mal à propos raillé la conduite courageuse et digne.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, Edmond, le jeudi

matin disait à Saint-Malo un adieu qu'il croyait être éternel. Le dernier regard qu'il jeta sur cette ville qui avait été en si peu de temps le théâtre d'évènements si importants pour lui, fut empreint d'une souveraine tristesse. Il laissait là les deux affections de sa vie, les deux femmes qui s'étaient partagé la tendresse de son cœur. L'une gisait au fond de sa tombe isolée, l'autre était morte pour lui sans doute, car l'oubli allait creuser son abîme entre eux. L'isolement complet s'était fait autour de lui, il était bien seul désormais, seul au monde!

CHAPITRE XVIII

A CONSTANTINOPLE.

C'est une belle et étrange cité que cette ville au triple nom, assise sur un promontoire, au milieu d'une mer fermée d'un côté par les Dardanelles et de l'autre par le Bosphore. Les Turcs l'appelèrent Stamboul, les Grecs Byzance, et nous lui avons conservé le nom que lui donnèrent les Romains, Constantinople.

La guerre allumée en Orient avait amené les troupes françaises dans la célèbre capitale de l'empire ottoman, et ce n'était pas sans étonnement que nos soldats la parcouraient pendant le peu d'instants qu'il leur était donné d'y passer.

Deux jeunes gens descendaient une après-midi l'une des rues du faubourg de Péra, qui est le faubourg français de Constantinople. L'un, qui n'était autre qu'Edmond du Portgamp, portait avec une aisance et une noblesse toute militaire l'élégant uniforme de l'artillerie ; l'autre avait un costume de voyage sous lequel nous reconnaîtrons notre ancienne connaissance de Kermor, Paul Landalbert.

Le hasard fait parfois de singulières choses, et la rencontre des deux amis en est une preuve. On ne saurait dire lequel fut le plus surpris, ou de Paul en voyant un beau matin débarquer Edmond sous l'uniforme d'artilleur, ou d'Edmond en reconnaissant sur le port son aventureux ami.

On le conçoit, leur surprise avait à peine égalé leur joie, et, arrivé de la veille, Edmond avait consacré à Paul tout le temps dont son service militaire lui permettait de disposer. Son régiment devant partir le lendemain, il était allé chercher Paul à son logement et lui annoncer que la fin de l'après-midi lui appartenait.

— Depuis les Croisades, de glorieuse mémoire, jamais plus de Français ne se sont trouvés réunis à

Constantinople, disait Paul; on en rencontre à chaque pas. Cela empêche la nostalgie, et, pour mon compte, si je n'avais vu ici que ces coquins de Turcs, je n'y serais pas resté deux jours, je le sens; j'aurais repris le chemin de Marseille et abandonné l'expédition.

— C'était cependant pour la rejoindre que tu avais quitté la France? m'as-tu dit.

— Oui et non. J'étais horriblement ennuyé, je tournais au spleen, et je n'avais d'autre ressource que les voyages. Arrivé à Marseille, tout me poussait vers l'Asie, et je vis s'embarquer le même jour des régiments qui allaient se faire décimer en Crimée, et des pèlerins qui se dirigeaient vers la Terre-Sainte; l'expédition guerrière me séduisit d'abord et je m'embarquai comme un futur spectateur de nos faits d'armes. Puis je pensai que tandis que les autres combattaient et mouraient, le rôle de curieux n'en était pas un pour un homme de mon âge, et l'idée de me mêler à la caravane, dont la Palestine était le but, germa je ne sais comment dans mon esprit. Il y avait à bord un vieux prêtre, aumônier d'un hôpital de Marseille, qui avait voulu voir Jé-

rusalem avant de mourir. Peu lui importait d'en revenir pourvu qu'il y arrivât. Nous nouâmes des relations; je lui parlai de mon ennui, de mes dégoûts, de mes agitations dans une position heureuse aux yeux du monde. J'étais précisément dans une de mes périodes de désenchantement; je ne voyais partout qu'un monstrueux égoïsme, qu'une individualité révoltante. Il m'écouta avec bonté, et en face de mon existence vide et inutile, il plaça sa modeste vie toute d'abnégation et de dévouement dans laquelle il avait trouvé la paix, qui est le bonheur ici-bas. Au contact de cette foi ardente, de cette charité inépuisable, je me sentis remué comme à Kermor, je voulus essayer du remède qu'il m'offrait. J'eus avec lui ce que j'appellerais des entretiens intimes, et je résolus de le suivre à Jérusalem.

— Le jour de votre départ de Constantinople est-il enfin arrêté?

— Oui, les pèlerins qu'on attendait arrivent aujourd'hui, nous partirons après-demain, et notre voyage ne rencontrera plus d'obstacles, je l'espère. Nous avons perdu ici une semaine, et c'est déjà trop. Oh! mais nous nous égarons, je crois.

— C'est selon où nous allons, dit Edmond. Où me mènes-tu ?

— Chez cet Européen dont je t'ai parlé, chez le père de cette belle Géorgienne aux yeux verts que je tiens à te faire admirer. Je vais partir, et depuis que je t'ai rencontré, je n'ai pas mis les pieds dans cette maison dans laquelle j'allais tous les jours. Ce vieillard est un homme étrange qui me paraît avoir eu une vie passablement accidentée. Son salon est le rendez-vous de tous les Français.

— Et qui t'y a introduit ?

— Mon vieil ami, l'abbé Duval ; il les connaît depuis longtemps, la jeune fille ayant passé deux ans à Marseille. Ce sont d'excellents catholiques, et je ne m'explique pas qu'ils habitent parmi ces mahométans de Constantinople. Il demeure tout près de Sainte-Sophie, cette superbe église indignement convertie en mosquée, nous y serons dans dix minutes.

En effet quelque temps après Paul s'arrêtait devant un petit palais mauresque. Il y fut introduit sur-le-champ ; un domestique d'Europe les fit traverser une vaste cour et ils entrèrent dans une salle

où le luxe asiatique s'étalait dans toute sa magnificence. Sur une pile de coussins était assis un vieillard qui fumait avec une gravité toute orientale, tout en écoutant la conversation que quelques hommes tenaient autour de lui. C'était le maître de la maison. Paul alla le saluer et lui présenta son ami. Le vieillard fixa sur Edmond ses petits yeux perçants, et se penchant vers Paul :

— Son nom, le nom de ce jeune homme, dit-il rapidement en français.

— M. Ducoin, répondit Paul.

Le vieillard laissa tomber sa tête sur sa poitrine et leur montra du geste un divan non occupé.

Paul prit une part active à la conversation qui roulait tout naturellement sur la question d'Orient et sur les chances de la guerre commencée.

Edmond peu causeur comme toujours, se contenta d'y porter une attention distraite. Il examinait avec un certain intérêt et une vive curiosité les personnages qui se trouvaient dans l'appartement et l'appartement lui-même.

Le maître de la maison était un grand vieillard dont l'attitude avait quelque chose de la mollesse

ottomane, mais son visage vieilli conservait une expression singulièrement énergique. Son œil brillait sous l'arcade profondément creusée de ses sourcils et son front large et dénudé était seul sillonné de rides.

Dans le riche ameublement du salon, ce ne furent ni les superbes tentures ni les meubles en bois précieux, ni les splendides tapis qui attirèrent l'attention d'Edmond. Ce fut un portrait magnifiquement encadré représentant une femme dans tout l'éclat de sa radieuse jeunesse.

Rien d'étranger ne se révélait dans son costume rigoureusement français et d'une remarquable simplicité.

Son regard restait involontairement attaché sur cette figure douce et pâle, et, chose étrange, il lui semblait qu'elle ne lui était pas inconnue. Il avait vu quelque part ces traits gracieux, ces yeux bleus, ce mélancolique sourire.

Tout à coup il se souvint. Le rêve qu'il avait fait à Kermor passa dans sa mémoire, c'était la femme de sa vision, celle qu'il avait appelée sa mère.

Au moment où cette bizarre pensée se présen-

tait à son esprit, un léger frôlement se fit entendre à ses côtés. Il se détourna. La portière de brocart était à demi soulevée, et sous les plis soyeux apparaissait une ravissante tête de jeune fille. Tous les hommes s'étaient levés pour saluer la nouvelle venue. Elle inclina son beau front et s'avança vers le vieillard. Edmond la suivait des yeux avec admiration.

Elle portait le riche et pittoresque costume géorgien, et elle offrait dans les lignes correctes et pures de ses traits, le type parfait de son pays si renommé par la beauté de ses habitants.

Le vieillard avait été averti de son entrée par le mouvement qu'avaient opéré ses visiteurs pour se lever, et son regard se posa sur elle comme elle arrivait devant lui.

— Nina, dit-il en souriant à la belle enfant, il est temps de faire servir.

La jeune fille s'asseyait, elle redressa sa taille souple, avança le bras et toucha un timbre placé sur un petit meuble en bois de citronnier.

Deux portes s'ouvrirent presque aussitôt, et plusieurs domestiques entrèrent avec des plateaux

chargés de toutes ces friandises dont les Orientaux se montrent prodigues.

Le moka fumant fut présenté à chacune des personnes présentes dans une tasse de vermeil, et Nina qui parlait bien le français et qui ne paraissait être Géorgienne que par la beauté et le costume, fit avec une grâce toute française les honneurs de cette collation improvisée.

Elle touchait à sa fin quand on annonça un nouveau venu. C'était un homme d'âge moyen qui portait l'uniforme de chirurgien major. Edmond le reconnut. Il était de Morlaix et il y avait passé un certain temps l'hiver précédent. Il traita toutes les personnes présentes comme des connaissances et salua Edmond qui s'avançait pour lui tendre la main, puis se ravisant tout à coup :

— Vous ici, mon cher du Portgamp, s'écria-t-il, et sous cet uniforme; je vous demande pardon, mais je ne vous ai pas reconnu.

Le bruit d'un objet qui tombait sur le parquet répondit à cette exclamation. Des mains débiles du vieillard s'était échappée la longue pipe turque. Edmond la vit à ses pieds, se baissa et la lui rendit.

Comme il redoutait les questions plus ou moins indiscrètes qu'on ne manquait jamais de lui adresser, il se contenta de presser la main du major, sans répondre, espérant le forcer par là à se taire.

Mais le curieux major était trop sincèrement étonné de le rencontrer en ce lieu et sous ce costume pour rester en si beau chemin.

Le vieillard s'était remis à fumer, le corps plié, les yeux vaguement fixés sur Edmond, inattentif en apparence. Nina levait timidement ses grands yeux aux reflets verts sur l'étranger sur lequel se concentrait pour un instant l'attention générale.

— Et depuis quand notre brave armée vous compte-t-elle dans ses rangs, Edmond? reprit le major.

— Mon engagement date de quelques semaines seulement.

— Mais je n'en reviens pas. Comment madame du Portgamp vous a-t-elle laissé prendre ce parti.

— C'est après la mort de ma mère adoptive que je me suis engagé.

— Ah! c'est différent. Cette bonne madame du

Portgamp est donc morte? je ne le savais pas. Il est doublement heureux pour vous, dans ce cas, que vous ayez retrouvé votre famille.

— Je n'ai pas retrouvé ma famille, monsieur.

— Cependant j'ai reçu dans le temps une lettre qui m'affirmait le contraire. Vous aviez, disait-on, fait des découvertes dans un village entre Lannion et Morlaix, à Fermor... Termor; je ne me rappelle plus bien le nom.

— A Kermor, voulez-vous dire. J'ai, il est vrai, retrouvé à Saint-Tugdual le tombeau de ma mère, mais c'est tout.

Cette fois un cri rauque et étouffé arrêta soudain les questions du major.

Edmond se détourna brusquement.

Le vieillard s'était levé à demi; une émotion violente remplaçait l'impassibilité ordinaire de son visage; il tendit les bras en avant.

— Mon fils! vous êtes mon fils, s'écria-t-il d'une voix stridente.

Et il s'affaissa sans connaissance sur les coussins.

On s'empressa autour de lui, Nina le fit emporter sur-le-champ dans son appartement.

Les étrangers échangèrent quelques réflexions à voix basse et s'éclipsèrent un à un, laissant Paul et Edmond seuls dans le salon devenu désert.

Edmond, frappé de stupeur, demeurait debout et immobile, se demandant s'il avait bien entendu et surtout bien compris.

Paul le regardait avec ébahissement et répétait :

— Quelle étrange aventure ! est-elle étrange au moins !

Il commençait enfin un semblant de conversation sur l'évènement qui le frappait de stupéfaction, quand une porte s'ouvrit.

La belle Nina entra, les yeux humides, mais le sourire aux lèvres. Elle alla droit à Edmond, et lui prenant la main :

— Venez, dit-elle, notre père nous demande.

Et elle l'entraîna sans avoir paru s'apercevoir de la présence de Paul.

— Elle aurait bien dû m'emmener aussi, dit-il tout haut quand la portière fut retombée derrière eux. C'est égal, si ce bonhomme n'est pas devenu fou, Edmond pourra bénir la Providence qui, par mon indigne ministère, l'a conduit ici.

Il passa une demi-heure à se promener de long en large, s'arrêtant à intervalles pour écouter s'il ne venait personne, et puis reprenant sa marche irrégulière et rapide.

Enfin Edmond reparut.

Sa figure rayonnait. Il s'avança vivement vers Paul qui regardait la portière comme s'il s'attendait à la voir soulever de nouveau.

— Partons, dit-il, il me reste à peine dix minutes pour me rendre au quartier, peut-être même y arriverai-je trop tard.

Et sans rien ajouter il le précéda dans le passage qui conduisait à la porte extérieure.

Quand ils furent sortis, Paul se planta devant lui.

— Je ne ferai pas un pas de plus jusqu'à ce que tu ne m'aies dit ce qui s'est passé, dit-il résolument.

Edmond passa son bras sous le sien.

— L'heure me presse, répondit-il, mais nous pouvons causer en marchant. Paul, cet homme m'a questionné, il est bien véritablement mon père.

Et comme il se taisait.

— Après? dit-il.

— C'est tout, mais demain je questionnerai à mon tour. Il pouvait à peine parler, tant il était ému et faible. Mais qu'importe, ce que je sais me suffit.

— Je le crois parbleu bien ! Te plaindras-tu encore? Trouver dans la même journée un père qui est une espèce de nabad et une sœur charmante, ce n'est pas être malheureux, il faut l'avouer !

Tiens, voilà ton quartier, ne le voyais-tu pas? Allons, allons, un peu de calme maintenant sous cette avalanche d'évènements heureux. Je te verrai demain, après ton audience. Bonsoir.

— Bonsoir, je te souhaite de dormir; moi je ne le pourrai pas.

Les deux jeunes gens se serrèrent cordialement la main et se quittèrent en répétant : à demain !

CHAPITRE XIX

RÉVÉLATION.

Il était à peu près huit heures du matin quand Edmond se présenta à la porte de cette maison où l'attirait un intérêt si puissant. Son régiment s'embarquait à midi, et il avait craint un instant d'être obligé de remettre une entrevue qu'il attendait avec une fiévreuse impatience.

Il trouva celui qu'il osait à peine nommer son père, couché. Nina était auprès de lui, et elle lui dit à demi-voix que la nuit avait été agitée et mauvaise.

Le vieillard serra en silence la main du jeune homme et fit à Nina un signe qu'elle comprit, car elle sortit aussitôt.

— Cette enfant ignore les torts et les folies de ma

jeunesse, dit-il à Edmond, et je me résoudrais difficilement à en rougir devant elle. Je vous dois une confession à vous, mon fils, et je vous la ferai sur le champ pleine et entière.

Alors il s'accouda sur son oreiller et se tournant vers le jeune homme assis à son chevet.

— Vous l'avez sans doute appris, commença-t-il, M. du Portgamp avait un frère plus jeune que lui.

— Ma mère m'en a parlé, mais rarement, ce sujet de conversation lui était pénible. Elle avait en vain combattu la dureté de son mari à l'égard de ce frère qui avait péri en voulant s'expatrier.

— C'est vrai et vous me rappelez que ma mort fut annoncée dans les journaux. Je dis ma mort, car vous l'avez compris, je suis ce prétendu naufragé et le nom que vous croyiez usurper est bien véritablement le vôtre.

Un serrement de main témoigna au vieillard ce que cette révélation inattendue faisait éprouver de bonheur à son fils, et après un moment de silence, il reprit son récit. Il raconta à Edmond son enfance et son adolescence passées près d'une mère tendre et trop indulgente, sa première désobéissance et ses

premières fautes, l'abus qu'il avait fait de sa liberté à la mort de Madame du Portgamp, sa lutte avec son frère aîné, qui n'était à ses yeux qu'un tuteur tyrannique; son départ pour Paris, ses désordres, les réprimandes inutiles que lui adressait son tuteur, homme sévère qu'il n'avait jamais beaucoup aimé et qui ne savait pas ce que c'était que pardonner; enfin leurs divisions, leurs ruptures.

Jusque-là il n'avait encore compromis ni sa fortune, ni son avenir, mais le moment où il devenait son maître était arrivé. Alors il se trouva livré sans contrôle aux influences mauvaises dont il avait subi l'entraînement. A vingt-cinq ans il était ruiné, et comme membre des sociétés secrètes d'Allemagne et d'Italie, devenu suspect au gouvernement.

Une affaire dans laquelle il se trouva mêlé l'obligea à quitter Paris. Il reparut à Morlaix. Son frère, instruit de tout par la voix publique, lui ferma sa porte en déclarant que ni lui ni les siens ne lui seraient jamais rien.

Furieux, il quitta la Bretagne et alla habiter un bourg de Normandie.

Arrivé à cet endroit de son récit, le ton énergique

du vieillard s'était singulièrement radouci, et sa voix était devenue basse et tremblante en évoquant un nouvel ordre de souvenirs.

C'était, en effet, dans ce bourg qu'il avait connu la mère d'Edmond, pure et sainte créature que des parents insouciants lui avaient bien légèrement accordée, et qui aurait peut-être réussi à transformer celui auquel elle confiait sa destinée s'il n'avait été si fortement retenu par des liens trop tard détestés.

Au moment de la naissance de son premier enfant, alors qu'aiguillonné par la nécessité il obtenait une place qui remplaçait pour lui dans le présent sa fortune perdue, un complot tramé par les sociétés secrètes fut découvert. Son nom se trouva sur des papiers compromettants; ses antécédents l'accusaient, et bien qu'innocent, il fut confondu avec les coupables.

Un mandat d'arrêt fut lancé contre lui. Avant son exécution il avait pris la fuite et s'était réfugié en Bretagne. Sa femme et son fils restèrent en Normandie pour donner le change, et il n'attendit qu'une occasion favorable de passer à l'étranger.

Dans une de ses courses à Lannion, il fut reconnu et poursuivi.

Sauvé par l'aubergiste de Kermor, il résolut de fixer sa demeure dans ce village, voisin de Morlaix, jusqu'au moment où l'occasion de s'embarquer se présenterait. Elle ne tarda pas ; mais toutes les mesures prises furent rendues inutiles par la maladie de Madame du Portgamp. Le navire partit sans eux et périt corps et biens. Les journaux annoncèrent la mort du proscrit. Cet évènement fit cesser les recherches de la police qui avait été avertie trop tard que celui qu'elle cherchait se trouvait au nombre des passagers, et qui se préparait à s'opposer à son débarquement.

Cette apparente sécurité ne lui procura qu'un court moment de repos. Il demeurait errant et pauvre, et la pensée d'emmener son fils sur cette terre étrangère où la misère et la souffrance l'attendaient sans doute, augmentait encore ses préoccupations et ses inquiétudes. Alors germa dans son esprit la pensée de le confier à sa belle-sœur, qui demeurait inconsolable de la mort de son fils. La ressemblance qui existait entre les deux enfants

la frapperait sans nul doute, et M. du Portgamp qui eût repoussé l'enfant de son frère, ne s'opposerait peut-être pas aux bontés qu'il plairait à sa femme d'avoir pour un inconnu. N'ayant pas su le mariage de son frère, il ne pouvait supposer la vérité. Suivirent la mort de sa femme et son embarquement à Morlaix. Au moment où le navire qui l'emportait en Asie mettait à la voile, un matelot raconta devant lui que l'enfant trouvé qui avait été déposé à la porte de Madame du Portgamp, et dont toute la ville s'était occupé, était mort la veille. Le dernier lien qui l'attachât à la France était brisé ; il partit désespéré.

Ce faux bruit expliquait suffisamment son indifférence envers son fils, qui sans cela aurait été inexpliquable : il ignorait son existence.

Après bien des déceptions, bien des misères supportées avec patience, sa position s'améliora, il puisa dans le travail la consolation et l'oubli. Son existence de commerçant ne fut qu'une suite de phases heureuses ; il s'établit en Géorgie, près d'un ancien chef et devint son associé. Après sa mort, il continua seul son immense commerce et épousa sa

fille. Neuf années s'étaient écoulées depuis la mort de sa première femme, il croyait ne pas avoir d'enfant, et l'isolement complet, dans un pays étranger, l'effrayait pour l'avenir. Devenu veuf une seconde fois, après quelques années de mariage, il abandonna son commerce, et vint habiter Constantinople.

On peut se faire une idée de l'impression qu'il avait éprouvée la veille en entendant prononcer les noms qui lui rappelaient de si lointains souvenirs, et en voyant apparaître soudain devant lui l'enfant de celle dont il n'avait pas cessé de chérir la mémoire. Le vieillard, son récit fini, se tut un instant, et, relevant les yeux sur Edmond :

— Voilà ce que j'avais à vous confesser, mon fils, dit-il, et maintenant, dites, me pardonnez-vous ?

— Oh ! mon père, mon père ! dit le jeune homme en passant ses bras autour du cou de M. du Portgamp et en pressant de ses lèvres ses cheveux blanchis.

Deux heures après cet entretien, Edmond arrivait avec son régiment sur le port où Paul l'attendait.

Son père et sa sœur avaient cherché en vain à le détourner de suivre l'expédition française. Il avait

persisté dans sa résolution, et déclaré qu'il regarderait la libération, en ce moment où l'on allait combattre, comme une désertion, et que rien au monde ne lui ferait abandonner son drapeau.

— Adieu, dit Paul en lui serrant les deux mains. Au retour de nos deux expéditions nous nous retrouverons, je l'espère ; tâche de ne pas te faire tuer là-bas.

— Ma vie est entre les mains de Dieu, répondit Edmond d'un ton pénétré, et je compte sur sa protection, car maintenant je le sens, je regretterais de mourir.

CHAPITRE XX

DEUX HEUREUX.

Nous ne suivrons pas notre héros dans cette presqu'île sur laquelle se fixait l'attention de l'Europe entière.

Il fit bravement son devoir, il fit même plus que son devoir en plusieurs occasions. Il mérita l'approbation de ses chefs, l'estime de ses camarades et ne fut blessé qu'une fois, le jour où la valeur française, renversant tous les obstacles, alla planter son drapeau victorieux sur les tours de Sébastopol.

Il tomba glorieusement après avoir fait des prodiges de valeur et pris un drapeau à l'ennemi. Sa blessure était dangereuse, mais non mortelle, et sitôt qu'il put quitter l'ambulance, il retourna à Constantinople.

La guerre était finie ; il avait fait ses preuves sur le champ de bataille et il pouvait désormais quitter sans déshonneur cette carrière militaire qu'il n'avait embrassée que par nécessité. L'intention de son père était formelle à cet égard.

Il se fit remplacer, et après six mois de souffrances, il put quitter Constantinople, où M. de Portgamp ne restait que pour mettre ses affaires en règle, et le précéder en France.

Edmond débarqua au commencement du mois de juin, à Nantes, où son père avait quelques parents et qu'il avait choisie pour sa résidence. Il prit rapidement les arrangements nécessaires à leur prochaine installation et partit pour Morlaix. La fortune de sa mère adoptive étant passée aux collatéraux, la famille Valrémon en avait eu la plus grande partie, et, comme on peut le penser, elle ne fut pas médiocrement contrariée de voir surgir ce terrible héritier auquel tout revenait de droit. Adolphe se débattit en vain, sa rage demeura impuissante et stérile. Edmond avait pris ses précautions et il n'y avait pas d'équivoque possible.

Déjà riche de la richesse de son père qui lui avait

donné pleins pouvoirs, il refusa de dépouiller ceux des membres de sa famille qui se trouvaient dans une position de fortune peu brillante et s'attira ainsi la reconnaissance de plusieurs et la sympathie de tous.

L'affaire de succession réglée, il repartit pour Nantes, mais en changeant son itinéraire. Il ne voulait pas que son premier voyage en Bretagne se fît sans qu'il eût visité la tombe de sa mère adoptive.

Bien que le jour finît quand il arriva à Saint-Malo, il descendit de voiture au bout du Sillon et s'achemina seul vers le cimetière.

Il marcha lentement dans ces tristes allées en essayant de rappeler ses souvenirs. M. Vigan, peu de temps après son premier départ, lui avait écrit pour lui annoncer que ses désirs avaient été remplis en ce qui concernait le monument funèbre qu'il l'avait chargé de placer sur la tombe de madame du Portgamp.

« Si jamais vous revenez à Saint-Malo, et que vous ayez le temps de le visiter, disait-il, prenez dans le cimetière la première allée à gauche. Arrêtez-vous auprès des deux premiers cyprès que

vous rencontrerez : au pied de l'un d'eux il y aura une tombe de marbre noir, vous verrez incrusté le nom de votre mère, de ma pauvre vieille amie. »

Edmond suivit à la lettre ces instructions, et ne s'arrêta qu'aux cyprès indiqués. Il y avait bien là une tombe de marbre noir, mais un treillis l'entourait, et elle se trouvait au milieu d'un petit parterre parfaitement soigné : ce ne pouvait être celle qu'il cherchait. Il passa en revue les tombes isolées éparses autour des cyprès, et sur lesquelles la mousse étendait seule son tapis velouté : elles portaient toutes des noms inconnus.

Alors il revint vers celle qu'il avait à peine regardée et écartant du bout de sa canne quelques plantes grimpantes qui se croisaient sur la surface polie, il se pencha pour lire l'inscription.

A la première ligne, il se découvrit et tomba à genoux. La prière qu'il prononça fut courte mais fervente, puis il se releva et s'appuya pensif sur le treillis. Il se demandait quelle était la main qui avait élevé une barrière autour de cette tombe et qui avait semé les fleurs qui lui donnaient leur éclat et leurs parfums. Était-ce celle de M. Vigan?

Mais il n'entrait pas dans les goûts du vieillard de parer ainsi un tombeau.

— Je le saurai par le gardien du cimetière pensa Edmond.

Il s'agenouilla de nouveau, et avant de se relever, il cueillit une pensée qui penchait au dehors des barreaux ses pétales de velours, et la plaçant à sa boutonnière, il s'éloigna.

Il avait à peine fait quelques pas qu'il s'arrêta. Plusieurs personnes marchaient dans l'allée latérale, se dirigeant vers lui. Un vieillard s'avançait le premier avec une jeune fille ou une jeune femme dont un voile épais cachait entièrement les traits; trois petites filles de taille inégale suivaient conduites par une vieille servante.

Le vieillard, c'était M. Vigan, et, dans la servante, Edmond reconnut Françoise. Par un de ces mouvements subits et presque involontaires dont il est souvent difficile de se rendre compte, il se glissa derrière un fastueux monument qui devait le cacher aux yeux de ceux qui allaient passer, et, quand il entendit leurs pas s'éloigner, il regarda. Le vieillard et sa compagnie s'étaient arrêtés au tombeau de sa

mère; les enfants folâtraient autour, surveillés de loin par Françoise.

— Vos fleurs s'épanouissent bien ici, ma chère enfant, dit M. Vigan, en jetant un regard mélancolique sur la tombe. C'est, on peut le dire, la vie qui germe dans la mort.

Edmond tressaillit en entendant la voix douce et légèrement émue qui sortit de dessous le voile de dentelle.

— Cela ne peut-il pas s'appliquer à l'âme? disait-elle. Nous ne descendons pas là tout entiers. Ce qui sent, ce qui aime est ailleurs. L'âme est une fleur qui ne peut éclore que dans le ciel.

— Sans doute, la mort n'est pas le néant. Heureux sont ceux qui ont vécu sans oublier qu'il y avait une vie à venir. Ma vieille amie était une de ces personnes là. La religion et la vertu ont rempli son existence mortelle; elle en reçoit à cette heure la récompense. Qui sait si ce n'est pas à ses prières que celui qu'elle aimait tant sur la terre doit le bonheur qui est venu le surprendre au moment même où il n'espérait plus? C'est une sainte au ciel, je n'en doute pas, et pourtant je regrette qu'elle n'ait pas

assez vécu pour voir Edmond, ce digne jeune homme, heureux comme il mérite de l'être.

— Il se fait tard, dit la jeune fille, et ma mère gronderait si elle savait que nous nous trouvons si tard dans ce triste lieu.

Et, relevant son voile, elle appela les petites filles.

Edmond avait deviné Louise Bressin dans cette inconnue, et cependant quand son gracieux visage lui apparut, il éprouva une émotion soudaine.

Les fillettes étaient accourues avec Françoise et s'étaient groupées autour de leur sœur. En la voyant s'agenouiller elles s'agenouillaient aussi, tournées vers elle et joignaient leurs petites mains. M. Vigan s'était découvert, Françoise était prosternée contre la grille; Edmond regardait ce groupe recueilli au milieu duquel s'élevait l'angélique figure de Louise, éclairée par les dernières clartés du soleil couchant, et dont la blancheur tranchait sur son voile noir à demi rejeté en arrière.

Toute la tendresse qu'il avait éprouvée pour elle s'était réveillée dans son cœur avec d'autant plus de force qu'il devinait à travers sa réserve et son silence

qu'il n'était pas oublié ; n'en avait-il pas d'ailleurs pour garant le respect presque filial qu'elle avait conservé pour la mémoire de sa mère et le soin qu'elle avait pris de son tombeau. Il les laissa s'éloigner, et quand il les eut vus disparaître il joignit les mains, et attachant sur le tombeau de madame du Portgamp un regard plein d'amour et de reconnaissance :

— O ma mère, murmura-t-il, vous l'aviez choisie pour votre fille, que votre volonté s'accomplisse.

Quelques semaines après, il n'était pas un salon à Saint-Malo où l'on ne parlât de la grande nouvelle du jour. Louise Bressin épousait, disait-on, un jeune homme dont le père était fabuleusement riche. Chacun racontait avec des variantes l'histoire étrange d'Edmond, et, si la forme changeait, le fond restait le même ; ce qu'il y avait de certain, c'est que Louise Bressin faisait un mariage inespéré et magnifique. Les premiers cadeaux avaient été offerts, disaient les femmes que la corbeille surtout occupe quand il est question du mariage, et l'on en racontait des merveilles. Ceci était de pure invention ; Ed-

mond, qui était allé chercher son père et sa sœur, n'avait encore donné à Louise qu'une bague et une boîte d'or. Il est vrai que cette bague, qui lui avait été envoyée par M. du Portgamp, était un diamant de la plus belle eau entouré de perles fines, et que la boîte était un bijou d'orfèvrerie. Il avait pu passer lui-même le riche anneau au doigt de sa fiancée et la boîte lui avait été envoyée de Nantes.

Quand elle arriva, Louise l'ouvrit, ne sachant ce qu'elle pouvait contenir, et ses yeux se mouillèrent en apercevant au fond une simple fleur, une pensée fanée, flétrie. C'était celle qu'Emond avait cueillie à sa première visite au tombeau de sa mère adoptive.

Deux ans se sont écoulés depuis le mariage d'Edmond avec Louise. Leur affection mutuelle s'affermit tous les jours, leur volonté est une ; ils jouissent en paix du bonheur présent, sans trop redouter les épreuves futures que leurs principes, solidement chrétiens, leur aideront à supporter.

Louise passe une partie de l'année chez son beau-père dont ses soins adoucissent la vieillesse. L'été elle revient à Saint-Malo. A la dernière saison, elle y

avait amené Nina que sa beauté fit immédiatement proclamer la reine des baigneuses. On ne parlait que d'elle. C'était à qui danserait avec la belle et riche Géorgienne au Casino.

Nina a porté avec beaucoup de grâce et d'aisance la couronne et le sceptre de sa royauté éphémère; elle a reçu avec une égale indifférence les hommages déposés à ses pieds, et a repoussé indistinctement tous ceux qui aspiraient à sa main. Les uns ont prétendu qu'elle avait de trop hautes prétentions, les autres qu'elle avait laissé en Géorgie quelque prince qui avait touché son cœur; d'autres, mieux informés avaient remarqué que Paul Landalbert changeait de résidence chaque fois qu'il le fallait pour suivre Edmond, et avançaient qu'un mariage était peut-être arrangé entre lui et la sœur de son ami. Ceux-là avaient raison, et, l'année prochaine, Nina du Portgamp sera probablement devenue madame Paul Landalbert.

FIN

BIBLIOTEKA POLSKA

TABLE

I. — Un salon en plein air 5
II. — L'adoption 25
III. — Réflexions 37
IV. — Le fond et la surface. 47
V. — Causerie entre vieillards 57
VI. — Une lettre d'ami. 70
VII. — Paul 80
VIII. — Clartés et ténèbres 103
IX. — Une visite au cimetière 119
X. — Avant le départ 129
XI. — Une soirée au Casino. 141
XII. — La demande. 157
XIII. — Déception 191
XIV. — Le mot de l'énigme. 181
XV. — La provocation. 205
XVI. — L'incendie 217
XVII. — Une leçon 225
XVIII. — A Constantinople. 239
XIX. — Révélation 253
XX. — Deux heureux 261

CAMBRAI. — IMPRIMERIE DE RÉGNIER-FAREZ.

LIBRAIRIE D'AMBROISE BRAY, ÉDITEUR,
RUE CASSETTE, 20, A PARIS, ci-devant rue des Saints-Pères.

OUVRAGES DE Mme BOURDON (Mme FROMENT.)

Une parente pauvre. 1 beau vol. in-18 anglais . . . fr. 2 »»

Voici un de ces livres pleins de sève chrétienne et de charmes littéraires, dont l'auteur a le secret. Après elle on comprend mieux le but de la vie, la nécessité et le prix du sacrifice dans toutes les situations où nous place la Providence.

Léontine, histoire d'une jeune femme. 3e éd. 1 v. in-18 angl. fr. 2 »»

L'auteur signale aux jeunes personnes et aux jeunes femmes les dangers auxquels elles sont exposées dans le monde. De ses récits pleins d'intérêt ressort cette vérité que toute union pour être heureuse doit avoir la religion pour base.

Le droit d'Aînesse. 4e éd. 1 beau v. in-18 anglais. . . fr. 2 »»

L'héroïne est une jeune fille qui sacrifie son avenir, sa vie entière à l'éducation de frères orphelins et aux soins d'un père infirme.... »

Souvenirs d'une Institutrice. 6e éd. 1 vol. in-18 angl. fr. 2 »»

« Il n'y a que des éloges à accorder aux *Souvenirs d'une Institutrice.* Je n'hésite pas à les placer à côté de la *Vie réelle.* Eug. DE MARGERIE.

La Vie réelle. 14e éd. 1 beau vol. in-18 anglais. . . fr. 2 »»

Ce livre charmant vrai chef-d'œuvre est le modèle du genre.

Les Béatitudes ou la **science du bonheur.** 6e édition. 1 beau vol. in-18 anglais. . . . . fr. 1 50

«... Diverses de ton et de couleur, ces huit nouvelles sont fortes par l'enseignement, attrayantes par la forme. Le style facile, simple, élégant, est bien le style de la *Nouvelle.* (Extrait du *Messager de la Charité.*)

La Charité, *Légendes.* 3e éd. 1 beau v. in-18 anglais . . fr. 1 50

Parmi les OEuvres inspirées par la Charité, il en existe sept appelées les *OEuvres de miséricorde*; c'est à les mettre en action que l'auteur des *Béatitudes* a consacré les ressources de son admirable talent.

OUVRAGES DE Mlle Z. FLEURIOT (ANNA EDIANEZ.)

Sans nom, 1 vol in-12 . . . . . fr. 2 »»

L'histoire d'un orphelin luttant avec une résignation et un courage chrétiens contre les préjugés et la malignité du monde; sa profonde affection, sa vive reconnaissance pour sa mère adoptive, sont ici la source d'un touchant intérêt.

Le Chemin et le But, 1 vol. in-12 . . . . . fr. 2 »»

Causerie intime, vive, incisive, pleine de charme et de leçons utiles.

Les Prévalonnais, scènes de province. 2 vol. in-18 angl. fr. 4 »»

La Vie en Famille, précédée d'une introduction par M. A. Nettement. 3e édition. 1 beau vol. in-18 anglais. . . . . fr. 2 »»

Souvenirs d'une Douairière. 3e édit. revue et augmentée. 1 beau volume in-18 anglais. . . . . fr. 2 »»

« ... Il y a dans ce livre, a dit M. H. Violeau, un talent d'observation, une finesse d'aperçus, une vérité de sentiments, qu'on est trop heureux d'applaudir...

Marquise et Pêcheur. 1 beau vol. in-18 anglais. . . fr. 2 »»

Dans les quatre Nouvelles de ce volume, l'auteur attache à la fois par la grâce du stylet la vérité des sentiments, la justesse des appréciations et l'intérêt toujours croissant du récit,

Une famille bretonne, ouvrage dédié à l'adolescence. 2e éd. 1 beau vol. in-18 anglais, orné de 4 belles gravures sur acier. fr. 3 »»

« Rien de plus gracieux que ce tableau qui semble réaliser l'idéal du bonheur sur la terre. La fraîcheur, la gentillesse, la naïveté, l'espièglerie du jeune âge, s'épanouissent ici dans tout leur charme. Ecrit pour des lecteurs encore jeunes, ce livre peut avoir de l'intérêt pour ceux de tous les âges. » (Extrait du *Journal de Rennes.*)

Réséda. 2e édit. 1 beau vol. in-18 anglais. . . . . fr. 2 »»

OUVRAGES DE M. DAURIGNAC.

Vie de Maximilien d'Este, archiduc d'Autriche, grand-maître de l'ordre Teutonique, d'après le P. Stœger, par M. DAURIGNAC, 1 vol. in-8 avec portrait, 6 fr., ou 1 vol. in-12 . . . . . fr. 3 50

Il y avait en ce prince du Vincent de Paul, pour son inépuisable charité, et du Vauban pour son génie dans l'art des fortifications.

Vie du R. P. Clément Cathary de la Compagnie de Jésus, missionnaire de Madagascar, mort en odeur de sainteté, le 23 mai 1863, 1 fort vol. in-18 angl. . . . . fr. 3 50

Pensées du R. P. C. Cathary, S. J. précédées du récit de quelques faits inédits et de grâces extraordinaires obtenues par son intercession, par M. DAURIGNAC, 1 vol. in-12 3 fr. orné d'un portrait· . . . . . fr. 3 50

Les personnes qui ont lu la Vie du P. Cathary et les admirables lettres qu'elle renferme, accueilleront avec faveur ces écrits où se retrouvent son âme et son cœur illuminés, enflammés de l'amour divin.

Histoire de saint François de Borgia, 1 vol. in-12 . fr. 3 50

Histoire de saint François Régis, 1 vol. in-12 . . . fr. 3 50

Histoire de saint François d'Assise, 1 vol. in-12 . . fr. 3 »»

Blanche de Castille, mère de saint Louis. 1 vol. in-12. fr. 3 »»

Histoire de saint Ignace de Loyola. 2e éd. 2 vol. in-12, avec portrait et *fac-simile*. 6 fr. — Abrégé 1 vol. in-12 . fr. 2 »»

Histoire de saint François-Xavier. 2e édit. 2 vol. in-18 avec portrait et *fac-simile*. 6 fr. — Abrégé, 1 vol. in-12 . . fr. 2 »»

Sainte Jeanne de Chantal, modèle de la jeune fille et de la jeune femme. 3e édition. 1 beau volume in-12. . . . . fr. 3 »»

Ces Vies très-complètes offrent une lecture aussi attrayante que solide. C'est le jugement qu'en portent NN. SS. les Evêques d'Arras et de Beauvais, dans leurs approbations.

Sentiment de Napoléon Ier sur le Christianisme, d'après les témoignages recueillis par M. DE BEAUTERNE. Nouvelle édition refondue, augmentée de documents nouveaux et d'un appendice sur les *Héros chrétiens de l'Empire*, par M. BOUNIOL. 1 v. in-18. Net fr. » 60

— Le même ouvrage, 1 beau vol. in-12. . . . . fr. 1 50

Ce livre, qui renferme une démonstration si originale de la vérité du catholicisme, est plus que jamais de nature à piquer l'attention des hommes sérieux.

Florence Raymond, par Mlle J. GOURAUD, nouvelle édition. 1 beau vol. in-18 anglais. . . . . fr. 2 »»

Des tableaux pleins de fraîcheur, des scènes touchantes, des détails qui attestent une imagination riche et riante, prêtent à ce livre un intérêt plein de charme.

Cœurs dévoués (les), par M. Alfred DES ESSARTS. 2e édition, revue et augmentée. 1 beau vol. in-18 anglais . . . . . fr. 2 »»

Tout est intéressant dans ces simples narrations, qui font plus d'une fois venir les larmes aux yeux, car ce livre fait vibrer les cordes sensibles du cœur, et s'adresse aux plus généreux sentiments de la nature humaine.... (*Bibliog. Catholique.*)

Les Tuteurs d'Odette, ou la Famille et le Monde, par M. Etienne MARCEL. 1 vol. in-12. . . . . fr. 2 50

Madame Bourdon, l'auteur de la *Vie réelle*, a dit de ce livre : « On y retrouve tout le talent aimable et énergique à la fois d'Etienne Marcel..... Ses livres captivent et l'impression qu'ils laissent est salutaire. »

Les trois Vœux, par le même. 1 vol. in-12 . . . . fr. 2 »»

Un Monsieur, ou la Campagne et la Ville, par le même. 1 vol. in-12. . . . . fr. 2 »»

Beauvallon, ou les devoirs de famille, par M. l'abbé DEBENEY, 3e édit. 1 vol. in-12 . . . . . fr. 1 60

« Mgr l'évêque de Belley a approuvé ce livre en ces termes : « Nous recommandons *Beauvallon* comme l'un des meilleurs livres de lecture pour le fond et pour la forme que l'on puisse mettre entre les mains des jeunes gens et des familles chrétiennes... »

Guerre et Paix, scènes en Norwége, par Mlle BREMER, traduit par M. A. Villeneuve. 3e édition, 1 vol. in-12 . . . . . fr. 1 50

Cet ouvrage est une des productions les plus originales et en même temps des plus attachantes de mademoiselle Bremer.

Un philosophe (1789-1794), par M. Marin DE LIVONNIÈRE, auteur de *Petits et Grands*. 1 beau vol. in-12. . . . . fr. 2 50

Un critique distingué place ce livre, pour la portée morale et le talent, bien au-dessus de *Petits et Grands*, qui ont mérité à l'auteur les éloges de M. de Falloux.

OUVRAGES DE M. HIPPOLYTE VIOLEAU.

Les Surprises de la Vie, 1 vol. in-12 . . . . . fr. 2 »»

Récits du foyer. 2 vol. in-12. 4 fr.—Un homme de bien, étude biographique et morale. 1 vol in-12. 2 fr. — Souvenirs et Nouvelles. 2 vol. in-12. 4 fr. — Nouvelles Veillées bretonnes, 2e édit. 1 vol. in-12. 2 fr. — Veillées bretonnes, 3e édit. 1 vol. in-12. 2 fr. — Pèlerinages de Bretagne, 3. édition. 1 vol. in-12. 2 fr. — La Maison du Cap. 3. édition, 1 vol. in-12. 2 fr. — Amice du Guermeur, 3e édit. 1 vol. in-12. 2 fr. 50 c. — Légendes et Paraboles. 1 fort vol. in-12. 3 fr. — Livre des Mères et de la Jeunesse. 3e édit. 1 vol. in-12. 2 fr. — Soirées de l'ouvrier. 5e édit. 1 vol. in-18. 1 fr.

OUVRAGES DE M. LE COMTE ANATOLE DE SÉGUR.

Sainte Cécile, poème tragique, 2e édit. 1 vol. in-12 . fr. 2 »»

Les Martyrs de Castelfidardo. 6e édit. revue et augmentée. 1 beau volume in-18 anglais . . . . . fr. 2 25

— Le même ouvrage. 1 vol. in-18 raisin . . . . . fr. 1 25

Ces pages, qui rappellent les *Actes* des premiers martyrs, offrent un vif et douloureux intérêt à tout lecteur catholique et français.

Témoignages et Souvenirs, 3e édit. 1 vol. in-18 angl. fr. 2 50

Un épisode de la terreur. — Barthélemy B. de La Roche, 2e édition 1 vol. in-18. . . . . fr. » 50

OUVRAGES DE M. B. BOUNIOL.

Les Marins français, suite et complément de la *France héroïque*, 2 vol. in-12. . . . . fr. 6 »»

Ces *Vies*, peu connues pour la plupart, offrent un intérêt aussi grand, plus piquant peut-être que celles contenues dans la *France héroïque*.

La France héroïque. Vies et Récits dramatiques d'après les documents contemporains. 2e édition, consid. augm. 4 volumes in-12 . . . . . fr. 10 »»

L'auteur offre ici les plus belles pages de notre histoire recueillies dans les mémoires et les auteurs originaux; peu de livres présentent un aussi vif intérêt.

Les Combats de la vie :

1re Série. — *Cœur de bronze.* 2e édit. 1 vol. in-12. . fr. 2 »»
2e Série. — *La famille du vieux célibataire.* 1 vol in-12. fr. 2 »»
3e Série. — *Les épreuves d'une mère.* 1 vol. in-12. . fr. 2 »»
4e Série. — *Les deux héritages.* 1 vol. in 12. . . . fr. 2 »»

Les Combats de la Vie offrent des récits dramatiques, émouvants, d'où ressortent les leçons les plus salutaires, les plus propres à inspirer le courage et la résignation

A l'ombre du Drapeau, épisodes de la vie militaire, 3e édit. 1 vol. in-12 . . . . . fr. 2 »»

Le soldat, chants et récits, 1 vol. in-12. . . . . fr. » 60

OUVRAGES DE M. EUGÈNE DE MARGERIE.

Etudes littéraires. 1 fort vol. in-18 angl. . . . . fr. 3 »»

La religion, l'histoire, l'hagiographie, la poésie, le roman, sont tour à tour l'objet d'études qui témoignent d'un goût aussi sûr qu'éclaire.

Les six chevaux du corbillard, souvenirs d'un clerc d'avoué. 1 vol. in-18 angl . . . . . fr. 2 50

Contes d'un promeneur. 1 vol. in-18 anglais. . . fr. 2 50

Scènes de la vie chrétienne. 2 vol. in-12 . . . . fr. 5 »»

Les Aventures d'un berger, 1 vol. in-18 net 60 c. remise exceptionnelle (12/10 25/20 65/50 140/100).
— Le même ouvrage, 1 vol. in-12 . . . . . fr. 1 50

Cinquante Proverbes, — Cinquante Histoires, — Nouvelles Histoires. Ces trois ouvrages forment 3 volumes, mêmes formats et mêmes prix que les *Aventures d'un Berger*.

Le Troupier Louis Latour, par P. BION, ancien soldat d'Afrique. 1 volume in-18. . . . . fr. 1 »»

Connaissant par expérience les habitudes, les mœurs des camps, de la caserne, l'auteur a su les retracer dans un cadre animé, dans un style plein de vie et d'entrain et en faire ressortir des leçons pratiques.

Théâtre moral de la jeunesse, par M. Pierre LÉVÊQUE, 3e édit. revue et augm. 2 vol. in-18 anglais, sur papier collé . fr. 4 »»

Le *Théâtre moral* contient dix pièces plus ou moins longues (tragédies, comédies, drames), elles ont été représentées avec succès dans un grand nombre de familles et de maisons d'éducation. Les sujets traités avec esprit et verve offrent une lecture piquante.

CAMBRAI. — IMPRIMERIE DE RÉGNIER-FAREZ.

LIBRAIRIE D'AMBROISE BRAY, ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 20, A PARIS.

Vie d'Anne Catherine Emmerich, par le P. SCHMŒGER, Rédemptoriste, publiée avec l'approbation de Mgr l'évêque de Limbourg, traduite de l'allemand par M. l'abbé de CAZALÈS. 2 forts vol. in-8 avec portrait . . . . . fr. 14 »»

Voici une des vies les plus merveilleuses que nous offrent les fastes des saints. Choisie pour être un *instrument d'expiation* dans l'église, Anne Catherine reçut les sacrés stigmates et souffrit les plus cruelles persécutions. Cet ouvrage, qui contient ses visions nombreuses sur les saints de l'Ancien Testament, sur les saints et les martyrs des premiers siècles de l'ère chrétienne, sur les évènements contemporains, etc., est la source du plus saisissant intérêt.

La vie et les œuvres de Marie Lataste, religieuse du Sacré-Cœur, publiées avec l'approbation de Monseigneur l'évêque d'Aire, par M. l'abbé P. Darbins, 2e édit. 3 forts vol. in-12 . fr. 10 50
Le même ouvrage, 3 vol. in-8. . . . . fr. 18 »»

Cet ouvrage, plein de lumière et d'onction, paraît inspiré par la Providence pour ranimer la foi et la piété dans les cœurs.

Vertus et doctrine spirituelle de saint Vincent de Paul, par M. l'abbé MAYNARD. 1 vol. in-8. . . . . fr. 6 »»
— Ou 1 fort vol. in-12 . . . . . fr. 3 50

Mgr l'archevêque de Paris a écrit à l'auteur « rien de plus solide, rien de plus édifiant que ces pages, qui sont d'ailleurs un utile et naturel complément de votre histoire du saint fondateur de la Mission. »

Vie de N.-S. Jésus-Christ, d'après les quatre Évangélistes, avec des réflexions pratiques tirées des saints Pères, ouvrage traduit de l'italien par M. l'abbé LEGROS, et approuvé par NN. SS. les évêques de Verdun et de Nancy. 1 volume in-12 . . . . . fr. 2 »»
Le même ouvrage, édition de propagande. 1 vol. in-18. fr. 1 25

Voici un de ces livres qu'on ne saurait trop recommander pour les lectures quotidiennes dans les maisons d'éducation et dans les familles chrétiennes.

L'Eucharistie, méditations pour chaque jour de l'année d'après le R. P. de MACHAULT, S. J., par M. l'abbé J. SAGETTE. 2e éd. revue et augmentée. 4 forts vol. in-18 anglais . . . . fr. 12 »»

Vie de la bienheureuse Lidwine modèle des malades et des infirmes, par M. l'abbé COUDURIER. 1 vol. in-18 anglais. fr. 2 »»

Les Saints de la Compagnie de Jésus, par Adolphe ARCHIER. 1 fort vol. in-18 anglais . . . . . fr. 2 »»

Amour (l') de Jésus enseigné par Marie, par le R. P. TEPPA barnabite; ouvrage traduit de l'italien, par M. l'abbé DE VALETTE. 1 beau vol. grand in-32. . . . . fr. 1 50

Jésus parlant au cœur des enfants de Marie, par le R. P. TEPPA, 4e édition. 1 beau vol. gr. in-32 . . . . . fr. 1 20

La très-sainte Vierge, mystères de sa vie, ses vertus, son culte, par saint FRANÇOIS DE SALES, extrait textuel de ses ouvrages, par l'aumônier d'une communauté religieuse, 1 beau v. in-18 fr. 2 »»

Mgr l'évêque d'Annecy a approuvé cet ouvrage « où, dit sa grandeur, se trouve réuni tout ce que saint François de Sales a écrit sur la sainte Vierge, sa mission divine, ses vertus, son culte, et qui devient, sous la plume suave et abondante du plus aimable des saints, une véritable vie de la très-sainte Vierge. »

Les Psaumes du Dimanche, instructions sur les vêpres, données au prône de la cathédrale de Sens, par M. l'abbé PICHENOT, auteur de l'*Evangile de l'Eucharistie* et *des Collectes*. 1 v. in-12 fr. 3 »»

Les *Psaumes* renferment le tableau prophétique des destinées du genre humain et des formules de prières pour tous les besoins de l'âme. Après avoir lu ces instructions on sent mieux que ces *chants sacrés* fournissent au cœur des sources inépuisables de douceur, d'espérance et d'amour.

La doctrine chrétienne, exposée par le P. CANISIUS, ouvrage traduit du latin et précédé d'une notice biographique par M. VERDOT, curé de Vesoul. 1 vol. in-12 . . . . . fr. 1 20

Le même ouvage. 1 vol. in-18 raisin . . . . . fr. » 80

Ce livre, abrégé substantiel du grand Catéchisme du Père Canisius, est remarquable par la clarté et la précision des explications, par l'abondance des textes de l'Écriture-Sainte et des Pères, et par le choix des exemples.

Anna-Maria Taïgi (la vénérable servante de Dieu), par le R. P. BOUFFIER, S. J. 3e édition, 1 vol. in-12 . . . . . fr. 2 50

L'Agonie triomphante, ou méditations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ouvrage de saint LAURENT JUSTINIEN, traduit par M. Louis CAILLET. 1 fort vol. in-18 anglais . . . . fr. 3 »»

Guide spirituel dans les voies de la perfection chrétienne, à l'usage des communautés religieuses et des personnes pieuses, par le P. SCARAMELLI, trad. par M. l'abbé RUDEAU. 2 v. in-12. fr. 7 »»

Quant à sa substance et même quant à son texte presque entier, cet ouvrage est la reproduction de la *Méthode de direction spirituelle* du P. Scaramelli.

Méthode de direction spirituelle, par le R. P. SCARAMELLI, Traduite en français par l'abbé RUDEAU. 3e édition, revue et corrigée. 4 forts vol. in-18 anglais . . . . . fr. 12 »»

Derniers jours du chrétien (les), ou le saint viatique, l'extrême-onction, la recommandation de l'âme, les funérailles, le dogme du purgatoire, les prières pour les morts, etc., expliqués aux fidèles par M. l'abbé BAYLE, suivis de la messe et de l'office complet des morts. 1 beau vol. gr. in-32. . . . . fr. 2 »»

« Votre livre est excellent et très-propre par la doctrine, l'érudition et l'onction « de piété dont il est rempli, à instruire, à intéresser, à édifier... »

(Approbation de Mgr. l'évêque de Marseille.)

Lettres de saint Bernard, à l'usage des personnes pieuses et des gens du monde, traduites par le R. P. MELOT, dominicain. 2e édition. 1 vol. gr. in-32 . . . . . fr. 1 20

Ces lettres sont des chefs-d'œuvre de foi, de sentiment et de style.

Le Mystère de l'Eucharistie médité au pied des saints autels; par M. l'abbé A. JOIRON. 3e édit. 1 vol. in-18 anglais . fr. 3 »»

Cet ouvrage, honoré d'un bref de Pie IX, est approuvé par neuf évêques.

Vie de N.-S. Jésus-Christ, écrite par C. BRENTANO, d'après les visions de la Sœur EMMERICH, traduite par M. l'abbé de CAZALÈS; 6 vol. in-18 anglais . . . . . fr. 15 »»

« M. l'abbé de Cazalès, à qui la France doit d'avoir connu les touchants récits « de la *Douloureuse Passion* et de la *Vie de la sainte Vierge*, vient de donner au « public la traduction habile et fidèle, comme toujours, de ce nouvel ouvrage, « plus étonnant encore que les deux premiers... » *R. P. Dom Guéranger.*

La Sainte Communion considérée au point de vue philosophique, théologique et pratique, par le R. P. DALGAIRNS auteur de la *Dévotion au Sacré-Cœur*, traduit de l'anglais par M. l'abbé L. GODARD, 2 vol. in-18 anglais. . . . . fr. 6 »»

De bons juges ne craignent pas de placer cet ouvrage à côté des meilleurs du P. Faber, le confrère et l'ami du P. Dalgairns.

Abrégé du même ouvrage, 1 vol. in-12 . . . . . fr. 3 50

Cette édition, sauf la réduction des deux premiers chapitres en un seul sous une forme moins scientifique, et sauf la suppression des appendices, est la reproduction intégrale et textuelle de l'ouvrage complet. Elle sera très-utile aux communautés religieuses et aux personnes pieuses.

Dévotion (de la) **au Sacré-Cœur de Jésus,** précédée d'une introduction sur le Jansénisme, par le R. P. DALGAIRNS, traduite par M. l'abbé POULIDE, 1 beau vol. in-18 angl . . . . fr. 3 »»

Pieuse explication de la Passion de N.-S. J.-C., tirée de J. Thaulère, par le Vén. Louis DE BLOIS, ouvrage traduit du latin par M. l'abbé POULIDE. 1 v. in-18. . . . . fr. 1 50

Rayon de miel (un), ou doctrine spirituelle du vénérable Louis de BLOIS, recueillie textuellement de ses œuvres ascétiques, et distribuée en quatre livres par le Père Steyrer; traduite du latin par M. l'abbé M. ROZE. 1 vol. in-12. . . . . fr. 2 »»

Marie au cœur de la jeune fille, ouvrage traduit de l'italien, par M. l'abbé A. BAYLE. 2e édit. 1 beau vol. gr. in-32 fr. 1 20

Le pieux auteur, dans son style simple et plein d'onction, sait inspirer l'amour de toutes les vertus chrétiennes. Les vives exhortations, les conseils persuasifs qu'il met sur les lèvres de la sainte Vierge, pénètrent l'âme de salutaires impressions.

Ame à l'école de Jésus enfant (l'), Considérations, Exemples, Pratiques pour tous les jours de l'année, Ouvrage traduit de l'italien par M. l'abbé BAYLE. 1 vol. in-18 anglais . . . . fr. 2 »»

Le petit jardin de Marie, ou Pratiques de dévotion envers la sainte Vierge, par le P. DE LA CROIX, S. J. ouvrage traduit du latin du livre *Hortulus Marianus*, par M. GAVARD. 2e édit. Un beau volume in-18 . . . . . fr. 1 50

Ce traité aussi pieux que solide peut servir de mois de Marie.

Arbre de vie (l'), ou les douze vertus fruits de la foi; suivi du *Conflit Intérieur*, ou vie militante du chrétien, par S. LAURENT JUSTINIEN; traduit par M. L. CAILLET. 1 f. v. in-18 angl. fr. 3 »»

L'*Arbre de Vie* offre un traité complet, solide et pratique des vertus chrétiennes; il sera très-utile, non seulement aux personnes pieuses, mais encore à tous ceux qui sont chargés de diriger les âmes dans les voies du salut.

Culte de Marie, contenant : Précis historique sur le Culte de Marie ; — Notice sur toutes ses fêtes ; — Offices complets ; — Prières diverses de l'Eglise et de saints personnages ; — Antiennes. — Proses ; — Hymnes ; — Litanies ; — Dévotions, Confréries, Pèlerinages, Neuvaines ; — Indulgences, etc. ; par M. GERGERÈS. 2e édit. corr. et aug. 1 fort v. in-18 raisin . . . . . fr. 2 50

Ce livre, approuvé par Mgr le cardinal Donnet, est remarquable entre tous ceux qu'on a publiés dans ces derniers temps, sur le culte de la Mère de Dieu.

Hommage à la sainte Famille de Nazareth, ou Nouveaux mois de Janvier, de Mars et de Mai, par M. l'abbé F. DAUDE. 1 fort volume gr. in-32. . . . . fr. 2 »»

Chacun de ces mois séparé, 1 vol in-32 . . . . . fr. »» 80

Le mois de novembre. Méditations sur le purgatoire. Ouvrage traduit de l'italien du comte AVOGADRO DE LA MOTTE, et suivi d'un beau choix de prières et de pratiques enrichies d'indulgences. 1 fort vol. in-32 . . . . . fr. 1 50

Le Trésor des Vivants et des Morts. Nouveau recueil complet des indulgences. Prières, pratiques, exercices de dévotion, œuvres pies, confréries, associations, tiers-ordres, scapulaires, cordons, etc., auxquels les Souverains Pontifes ont attaché les plus riches faveurs spirituelles. Un calendrier perpétuel des indulgences est placé à la fin du livre. 1 fort vol. grand in-18 . . . . . fr. 2 50

Le Guide du Chrétien dans les voies du salut, contenant : 1° les *Considérations sur les grandes vérités de la Religion*, par Mgr CHALLONER ; 2° le *Chemin du ciel aplani* par le R. P. PINAMONTI, 3° les *Instructions et Prières* pour sanctifier la journée, bien entendre la Messe, et recevoir avec fruit les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, du R. P. SANADON, publié avec l'approb. de Mgr l'évêque de Nancy. 1 fort vol. in-18 raisin . . . fr. 2 50

OUVRAGES DU R. P. FABER :

Tout le monde est d'accord pour placer le P. Faber à la tête des auteurs de ce siècle qui ont écrit sur la vie spirituelle.

Bethléem, ou le Mystère de la Sainte-Enfance. 2 vol. in-12, 6 fr. — Abrégé, 1 fort vol. in-12. 3 fr. 50. — Le Précieux Sang ou le prix de notre salut. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. — Conférences spirituelles. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. — Le Pied de la Croix, ou les Douleurs de Marie. 1 fort vol. in-12, 3 fr. 50. — Tout pour Jésus. 1 vol. in-12 avec portr. de l'auteur, 3 fr. — Le Saint-Sacrement, suite à *Tout pour Jésus*. 2 vol. in-12, 6 fr. — Le même ouvr. abrégé. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. — Le Progrès de l'âme dans la vie spirituelle. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. — Le Créateur et la Créature. 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

CAMBRAI. — IMPRIMERIE DE RÉGNIER-FAREZ.

Voltaire, sa vie, ses œuvres, par M. l'abbé Maynard. 2 forts vol. in-8° . . . . . fr. 15 »»

« Ce livre, a dit M. L. Veuillot, est une œuvre de grand talent, de grand savoir et de grand interêt. »

Missions chrétiennes, (les) par M. T. W. MARSHALL; ouvrage traduit de l'anglais sur la 3e édition, par M. V. DE WAZIERS. 2 forts vol. gr. in-8, sur pap. glacé. . . . . fr. 15 »»

Cet ouvrage, qui a produit une immense sensation en Angleterre, offre un contraste frappant entre les missions catholiques et les missions protestantes.

Le cardinal Wiseman, le P. Faber, M. Baudon, ont donné les plus grands éloges à cette publication capitale.

Histoire de saint François de Sales d'après les documents originaux contenant une biographie de sainte Chantal, par M. Fr. PERENNÈS, 2 très-forts volumes in-8, avec portrait et carte. fr. 12 »»

LE MÊME OUVRAGE, 2 forts vol. in-12. . . . . fr. 7 »»

Cette nouvelle Vie, puisée aux sources originales, est plus complète et plus exacte que les précédentes; c'est le jugement qu'en a porté la *Bibliographie catholique*.

Les Césars, Histoire des Césars, et Tableau du monde romain sous les premiers empereurs; par M. DE CHAMPAGNY. 4e édit., revue et augm. 4 vol. in-8. . . . . fr. 20 »»

LE MÊME OUVRAGE, 4 vol. in-18 anglais. . . . . fr. 12 »»

Rome et la Judée, par M. DE CHAMPAGNY. 2e édit., revue et augm. 2 vol. in-8. . . . . fr. 10 »»

LE MÊME OUVRAGE, 2 vol. in-12. . . . . fr. 6 »»

Cet ouvrage est le complément des *Césars et des Antonins* du même auteur.

Les Antonins, faisant suite aux Césars, par M. de CHAMPAGNY, 3 vol. in-8. . . . . fr. 18 »»

LE MÊME OUVRAGE. 3 forts vol. in-18 anglais. . . . fr. 10 50

Histoire de saint Léon le Grand et de son siècle; par M. A. DE SAINT-CHÉRON. 2 vol. in-8. . . . . fr. 10 »»

Un Pape au Moyen-Age, Urbain II, par M. Adrien de BRIMONT. 1 beau vol. in-8 avec portrait . . . . . fr. 6 »»

Histoire de la papauté pendant le XIVe siècle, avec pièces justificatives; par l'abbé J. B. CHRISTOPHE. 3 v. in-8 . fr. 18 »»

Histoire de la Papauté, pendant le XVe siècle, par le même. 2 forts vol. in-8. . . . . fr. 14 »»

La *Bibliographie Catholique* a fait le plus grand éloge de ces deux ouvrages de M. l'abbé Christophe.

Histoire de la Papauté pendant les seizième et dix-septième siècles, par LÉOPOLD RANKE, traduite de l'allemand par J.-B. HAIBER, publiée, augmentée d'une introduction et de nombreuses notes historiques et critiques, continuée jusqu'à nos jours par A. DE SAINT-CHÉRON. 2e édition, 3 forts vol. in-8. . . fr. 18 »»

Le texte de M. Ranke et le travail de M. de Saint-Chéron ont été soumis à l'examen de Mgr Darboy.

Les Pères apostoliques et leur époque par M. l'abbé FREPPEL, 1 fort vol. in-8, sur papier glacé . . . . . fr. 6 »»

Les Apologistes chrétiens au deuxième siècle, par M. l'abbé FREPPEL, 2 beaux vol. in-8. . . . . fr. 12 »»

Saint Irénée par le même, 1 fort vol. in-8 . . . . fr. 6 »»

Tertullien, par le même, 2 volumes in-8. . . . . fr. 12 »»

Saint Cyprien, par le même, 1 vol. in-8. . . . . fr. 6 »»

Clément d'Alexandrie, par le même, 1 vol. in-8. . . fr. 6 »»

Origène, 2 vol. in-8 . . . . . fr. 12 »»

L'Homme - Dieu, conférences prêchées à la métropole de Besançon, par M. l'abbé BESSON. — 4e édition, 1 vol. in-8 . fr. 5 »»
Ou 1 vol. in-12 . . . . . fr. 3 »»

« Ce livre, dit la *Bibliographie catholique*, est un chef-d'œuvre dans son ensemble et dans chacune de ses parties, dans son fond et dans sa forme. »

L'Eglise, conférences par le même, 1 vol. in-8 5 fr., ou 1 vol. in-12 . . . . . fr. 3 »»

Le Décalogue, ou lois de l'Homme-Dieu, conférences par M. l'abbé BESSON, 2 vol. in-12 6 fr. ou 2 vol. in-8 . . . fr. 10 »»

Ces nouvelles conférences, suite et complément de celles sur l'*Homme-Dieu*, méritent les mêmes éloges que les premières.

Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par M. l'abbé PAUVERT, chanoine honoraire de Poitiers. 2 beaux vol. in-8 . fr. 9 »»
Ou 2 vol. in-12 . . . . . fr. 6 »»

Ce livre, a dit Mgr l'évêque de Poitiers, se distingue autant par « l'éminence et la sûreté de la doctrine que par l'éclat du mérite « littéraire, la variété de l'érudition et l'heureux à propos des dé- « monstrations scientifiques... »

Saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry et martyr; *sa Vie et ses Lettres*, précédées d'une introduction sur la lutte entre les deux pouvoirs, par Mgr DARBOY, Arch. de Paris. 2 v. in-8. fr. 12 »»

LE MÊME OUVRAGE. 2 vol. in-18 anglais. . . . . fr. 7 »»

« L'*Introduction* (elle contient deux cent cinquante pages) vaut tout un livre. La science, la raison, l'éloquence même, s'y sont donné rendez-vous pour en faire un vrai chef-d'œuvre. » (Extrait de la *Bibliogr. cathol.*)

Rome Chrétienne, ou Tableau historique des Souvenirs et des Monuments de Rome, par M. E. DE LA GOURNERIE. 4e édition revue et augmentée. 3 vol. in-18 anglais . . . . . fr. 9 »»

Le même ouvrage, 3 vol. in-8 . . . . . fr. 15 »»

Mgr l'évêque de Nantes, dans son approbation de *Rome chrétienne*, s'exprime ainsi : « Nous y avons trouvé, avec une doctrine toujours saine, une érudition sagement contenue, une appréciation exacte des faits, des personnes et des choses, un style pur et simple, qui rappelle les beaux temps de notre littérature française...»

Massillon, étude historique et littéraire, par M. l'abbé A. BAYLE, docteur en théologie, auteur des *Vies de saint Philippe de Néri, de saint Vincent Ferrier, etc.* 1 vol. in-8. . . fr. 6 »»

L'auteur de cette étude offre ici la vie religieuse, la vie oratoire, la vie épiscopale de Massillon. « Ce livre, a dit M. l'abbé Maynard, est l'œuvre d'un littérateur doublé d'un théologien. »

Histoire d'Urbain V et de son siècle, d'après les manuscrits du Vatican, par M. l'abbé MAGNAN, doct. en théologie et en droit ecclésiastique. 1 fort vol. in-8. 6 fr., ou 1 vol. in-12 fr. 3 50

La *Revue Catholique de Louvain* a dit de cette histoire : « Nous n'avons que des éloges à donner à ce travail savant et consciencieux. »

Rome, lettres d'un pèlerin, par M. EDMOND LAFOND. 2e édition, revue et augm. 2 vol. in-8. 12 fr., ou 2 vol. in-12 fr. 7 »»

Histoire de saint Pie V, pape, par M. le comte DE FALLOUX, auteur de *Louis XVI*. 3e édit. 2 vol. grand in-18 anglais. fr. 7 »»

Mémoires du cardinal Pacca, sur le pontificat de Pie VII, traduits par M. QUEYRAS, nouvelle édition, 2 vol. in-18 avec portraits . . . . . fr. 6 »»

Etudes sur la Réforme, par M. AUDIN.

HISTOIRE DE LUTHER. 3 vol. in-8, avec planches . fr. 20 »»
ou 3 volumes in-12 . . . . . fr. 10 50

HISTOIRE DE CALVIN. 2 vol. in-8. avec portr. . . fr. 12 »»
ou 2 volumes in-12. . . . . fr. 7 »»

HISTOIRE DE LÉON X. 2 vol. in-8. avec portr . . fr. 12 »»
ou 2 volumes in-12 . . . . . fr. 7 »»

HISTOIRE DE HENRI VIII. 2 volumes in-12 . . . fr. 7 »»

Chacune de ces histoires abrégée, 1 fort vol. in-12. fr. 2 50

Histoire de Thomas More, grand chancelier d'Angleterre, par STAPLETON, traduite par ALEX. MARTIN, avec une introduction et des commentaires, par M AUDIN. — 1 fort v. in-8. fr. 6 »»

Réforme contre la réforme (La), ou Apologie du catholicisme par les protestants, traduit de l'allemand de HŒNINGHAUS, par MM. S. et W., précédée d'une introduction de M. AUDIN. — 2 forts vol. in-8. 12 fr., ou 2 vol. in-12 . . . . . fr. 7 »»

Vie de Maximilien d'Este, archiduc d'Autriche, grand-maître de l'ordre Teutonique, d'après le R. P. STŒGER, S. J., par M. DAURIGNAC 1 beau v. in-8 avec portrait 6 fr , ou 1 v. in-12 fr. 3 50

L'archiduc Maximilien, neveu de Marie-Antoinette, oncle de madame la comtesse de Chambord, a offert pendant sa longue et belle vie, le modèle de toutes les vertus. « Il fut, dit le prince Galitzin, grand même dans les petites choses, pauvre au sein des richesses, humble dans les grandeurs. » Il rappelait saint Vincent de Paul par son inépuisable charité, et Vauban par son génie dans l'art des fortifications.

Saint Vincent de Paul, sa Vie, son Temps, ses Œuvres, son Influence, par M. l'abbé U. MAYNARD, chanoine honoraire de Poitiers. 4 forts vol. in-8, sur papier glacé, ornés de portraits. fr. 24 »»

« ... Votre œuvre est conçue largement et exécutée avec cette distinction et cette verve que vous faites paraître dans tous vos écrits; de plus, vos recherches si consciencieuses la rendent solide et complète, elle vivra...» (*Lettre de Mgr Darboy.*)

Vie de saint Vincent de Paul, (extraite de l'histoire complète en 4 vol. in-8,) par M. l'abbé MAYNARD, 1 vol in-18 angl. fr. 3 »»

LE MÊME OUVRAGE, 1 vol in-8 avec portrait. . . . fr. 5 »»

Vie de saint Philippe de Néri, suivie d'un Appendice sur les *Oratoires* de France et d'Angleterre et des Maximes du Saint pour chaque jour de l'année, par M. l'abbé BAYLE, auteur de la *Vie de saint Vincent Ferrier*, etc. 1 fort vol. in-8. . . fr. 6 »»

LE MÊME OUVRAGE sans l'APPENDICE. 1 vol. in-18 angl. fr. 3 »»

Histoire de saint Jean Chrysostôme sa vie, ses écrits; par M. l'abbé J. B. BERGIER. 1 fort vol. in-8. 5 fr , ou 1 vol. in-12. fr. 3 »»

Origines de la Société Moderne (Les), ou Histoire des quatre premiers siècles du moyen âge, par M. POINSIGNON, docteur ès-lettres. 2 forts v. in-8. fr. . . . . 12 »»

S. E. le cardinal Gousset faisait la plus grande estime de ce travail.

Histoire de Jeanne d'Arc, d'après les chroniques contemporaines par M. l'abbé BARTHELEMY, 2 volumes in-8 . . . fr. 8 »»

Cette histoire de Jeanne d'Arc est une des plus complètes et des plus propres à faire ressortir son rôle providentiel.

Guerres de la Bretagne et de la Vendée, par M. EUGÈNE VEUILLOT, 3e édition. 1 fort vol. in-18 anglais. . . . . fr. 3 50

La France héroïque, vies et récits dramatiques d'après les documents originaux, par M. BOUNIOL, 2e édition, 4 vol. in-12. fr. 10 »»

« C'est l'histoire de France la plus variée, la plus agréable et la plus religieuse que je connaisse, a dit M. l'abbé Besson, l'auteur de l'*Homme-Dieu*.

Les Marins français, suite et complément de la *France héroïque*, par le même, 2 volumes in-12. . . . . fr. 6 »»

CAMBRAI. — IMP. DE RÉGNIER-FAREZ, PLACE-AU-BOIS, 28.

LIBRAIRIE D'AMBROISE BRAY, ÉDITEUR,
RUE CASSETTE, 20, A PARIS, ci-devant rue des Saints-Pères,

OUVRAGES DU R. P. F. W. FABER,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, SUPÉRIEUR DE L'ORATOIRE DE LONDRES.

Mgr l'évêque de Poitiers, dans sa troisième Instruction synodale, appelle le R. P. Faber *une des plus vives et des plus pures lumières de l'Eglise contemporaine.*

Le R. P. Guéranger apprécie en ces termes les ouvrages du pieux et savant oratorien :

« ... Rappellerai-je les livres du P. Faber, si avidement accueillis en France ? Je laisse à part le docteur de l'ascèse, le profond observateur du cœur humain, le poète incomparable ; je ne veux parler que du théologien. Cet homme d'un esprit si positif est un disciple de la scolastique; il l'a fouillée, scrutée avec ardeur; il en rapporte les plus abondantes richesses; c'est là que s'est formée cette vue intérieure et développée, ce tact presque universel. Nul plus que le P. Faber ne goûte à la fois tous nos docteurs de toute époque; nul ne sent mieux l'Eglise et la vérité surnaturelle sous toutes les formes qui les retracent et qui les expriment... » (Extrait du *Monde.*)

Bethléem, ou le mystère de la sainte Enfance, 2 vol. in-18 anglais. . . . . fr. 6 »»

Abrégé du même ouvrage, 1 fort vol. in-18 angl. fr. 3 50

Dans le chapitre 1er l'auteur considère la génération éternelle du Verbe, cause et modèle de toute la création; dans le ch. IIe, il considère la vie du Verbe dans le sein immaculé de Marie. Le reste de l'ouvrage est consacré à méditer le mystère ineffable de la naissance du Sauveur à Bethléem et les douze premières années de sa vie passées en Judée et en Egypte. Jamais peut-être plus vives et plus douces lumières n'ont éclairé cet adorable mystère d'un Dieu fait homme, s'abaissant jusqu'à sa créature pour la régénérer, la sauver et la faire participer à sa vie glorieuse.

Dévotion à l'Eglise (de la). in 18 . . . . . fr. »» 30

Le P. Faber nous expose ici avec la science et la piété qui le distinguent tous les titres que l'Eglise notre mère, fondée par N.-S. Jésus-Christ, dirigée et assistée par le Saint-Esprit, a à l'amour, à la vénération, au culte de ses enfants.

Précieux sang (le), ou *le Prix de notre salut*, 3e édition. 1 vol. in-18 angl. . . . . fr. 3 50

Le savant oratorien étudie successivement, avec une clarté rare, une profondeur de vue étonnante et une onction touchante le *mystère du Précieux Sang, sa nécessité, son empire, son histoire, la prodigalité* avec laquelle il a été répandu, et enfin la *dévotion* dont il est l'objet dans l'Eglise. Les pieux fidèles, les membres des *Confréries du Précieux Sang, du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur*, trouveront dans ce livre un nouvel aliment à leur amour envers notre divin Rédempteur.

Conférences spirituelles, 3e édit. 1 v. in-18 anglais. . fr. 3 50

M. Louis Veuillot, dans une lettre à un ami, s'exprime ainsi : « ... Véritablement le docteur Faber est un maître homme, et je sais grand gré au P. abbé de Solesmes de me l'avoir mis aux mains. Il roule son pécheur, le masse, le pelotte, le broie, le désosse avec un art qui fait pénétrer le jour dans beaucoup de recoins que l'on tenait soigneusement fermés... »

Dans ce livre, qui traite des questions pratiques de la vie spirituelle, l'esprit d'observation, l'originalité et la verve de l'auteur de *Tout pour Jésus*, se font remarquer plus que dans aucun autre de ses ouvrages. Jamais il n'a pénétré à cette profondeur les plis et les replis de la conscience, qui souvent s'ignore, s'abuse ou s'égare, faute de réflexion, de lumière ou de bonne direction

La Bonté, extrait des *Conférences spirituelles*, in-18. fr. » 60

Le pied de la Croix ou les douleurs de Marie, 5e édition. 1 fort vol. in-18 angl. . . . . fr. 3 50

« ... Le *Pied de la Croix* développe un sujet que bien des auteurs ont traité : les Douleurs de Marie ; mais nous n'en connaissons pas qui l'aient fait d'une manière si complète. En parcourant successivement le martyre de Marie, chacune des sept douleurs en particulier et la Compassion de la sainte Vierge, le R. P. Faber a d'abord admirablement établi le dogme de la Croix, la doctrine du mérite et de la réparation par la douleur. Mais ce qui fait de son livre un travail vraiment nouveau, c'est qu'avec cette exposition large et complète d'une doctrine magnifique, le *Pied de la Croix* présente encore une suite de considérations touchantes qui remuent l'âme ; et il suscite au cœur des résolutions généreuses qui en découlent naturellement. Oui, le nouvel ouvrage du R. P. Faber est un de ces livres heureux qui instruisent et qui rendent meilleur... » L'abbé A. Riche.

Créateur et la Créature (le), ou les Merveilles de l'Amour divin; 4me édition. 1 vol. in-18 anglais. . . . . fr. 3 50

Ce traité se divise en trois parties. Dans le premier livre, l'auteur fait comprendre ce que c'est que d'avoir un Créateur, et montre ce qui résulte pour nous d'être ses créatures. Cette étude nous conduit à reconnaître que la création est simplement un acte d'amour divin, d'un amour immense et éternel. Dans le deuxième livre, l'auteur, étudiant les profondeurs de cet amour créateur, se pose et résout les cinq questions suivantes : « Pourquoi Dieu veut-il que nous l'aimions ? Pourquoi nous aime-t-il ? Comment pouvons-nous l'aimer ? Comment l'aimons-nous en acte ? Comment paie-t-il notre amour ? » Dans le dernier livre, après avoir montré combien le salut est facile, même pour une nature tombée, et que la majorité des croyants devrait être sauvée, il se demande pourquoi ces relations entre le Créateur et la créature sont méconnues au moins en pratique par celle-ci ? La réponse se trouve dans la nature, le pouvoir et la prédominence de l'esprit du monde (la chair et le démon ne suffisent pas à rendre compte de la conduite des hommes envers Dieu). — Comment échapper à l'influence de l'esprit du monde ? Par l'amour du Créateur, par un culte d'amour, par un amour qui nous fait pénétrer l'abîme de la beauté divine, source de notre sainteté ici-bas et de notre bonheur dans l'autre vie.

Le Saint-Sacrement, ou les Œuvres et les Voies de Dieu, suite à *Tout pour Jésus*. 4me édition, 2 vol. in-18 angl. . fr. 6 »»

Dans cet ouvrage l'auteur se propose d'enflammer de plus en plus nos cœurs, en nous dévoilant les merveilles de l'amour de Jésus dans l'Eucharistie. S'élevant aux plus hautes considérations sur les Œuvres et les Voies de Dieu, la Création, l'Incarnation, la Justification, la Transsubstantiation et la Glorification, il nous initie aux secrets de la sagesse, de la puissance et de la bonté divine, se concentrant en une œuvre sublime qui les résume et les absorbe pour ainsi dire toutes, le *Saint-Sacrement*. Jamais sujet plus magnifique n'avait été étudié avec plus de science et d'amour, jamais les Œuvres et les Voies de Dieu n'avaient été exposées avec plus de chaleur et d'onction.

— *Le même ouvrage abrégé*. 1 fort vol. in-18 anglais. fr. 3 50

Pour mettre son livre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, l'auteur a bien voulu autoriser un théologien français à préparer une édition abrégée, en supprimant dans son ouvrage tout ce qui lui paraîtrait inaccessible à ceux qui comprennent et qui goûtent *Tout pour Jésus* et les *Progrès de l'âme*. Pour atteindre ce but il a suffi de retrancher quelques chapitres consacrés à des développements scientifiques, à la discussion des diverses opinions formulées dans les écoles. Du reste, ce travail n'altère en rien le plan et l'unité de l'ouvrage ; le style de l'auteur et sa piquante originalité ont été conservés.

Progrès de l'âme dans la vie spirituelle. 6e édit. 1 fort vol. in-18 angl. compacte . . . . . fr. 3 50

En lisant l'approbation dont Mgr l'évêque de Nancy l'a revêtu, personne ne sera étonné du succès que ce livre a obtenu.

» Le livre du *Progrès de l'âme dans la vie spirituelle* du P. Faber, est plein de la doctrine des saints, toutes les infirmités de l'âme y sont décrites avec une profondeur et une vérité d'analyse qu'on rencontre dans bien peu de livres ; et le remède est indiqué à côté du mal avec une sagacité qui révèle une longue expérience dans la direction des âmes. Ce livre peut être utile à tous, aux laïques comme aux ecclésiastiques et aux communautés religieuses. Il est écrit avec assez de clarté, de simplicité pour être compris par les esprits les moins exercés aux choses spirituelles, comme aussi les personnes les plus instruites en ces matières y trouveront des aperçus nouveaux, et dans les sujets les plus rebattus, une manière particulière qui en rend la lecture aussi intéressante qu'édifiante. C'est pourquoi nous le recommandons à la piété des fidèles de notre diocèse. »

Tout pour Jésus, ou Voies faciles de l'amour divin 17e édition très complète, 1 fort vol. in-18 anglais, orné du portrait de l'auteur. . . . . fr. 3 »»

Cette édition, revue avec soin et corrigée sur la cinquième édition anglaise, est la *seule* autorisée par l'auteur. Elle est augmentée d'une *notice sur la confrérie du précieux Sang*, que le R. P. Faber a bien voulu composer sur la demande qui lui en a été faite par l'éditeur français.

« Approbation de Mgr l'archevêque de Paris : «..... Il règne dans « cet ouvrage un accent de foi et une onction de piété qui émeuvent « l'âme et lui font le plus grand bien. L'auteur sait rendre la dévo- « tion aimable en la présentant sous son vrai jour, et il fait connaître

« à ses lecteurs avec beaucoup de science les voies qui mènent sû-
« rement à Dieu.....»

L'immense succès de cet ouvrage dont les éditions se sont succédé en Angleterre et en France avec une rapidité extraordinaire est une preuve irrécusable de son rare mérite. Tout le monde s'accorde à le mettre au-dessus des livres de piété publiés dans ces derniers temps.

— *Le même ouvrage*, à l'usage de la jeunesse et des familles chrétiennes. 1 vol in-18 rais. orné du portrait de l'auteur. fr. 1 60

L'auteur a bien voulu autoriser M. l'abbé Lalanne, directeur du collége Stanislas, à supprimer quelques développements qui conviennent plus spécialement aux personnes avancées dans la piété.

Dévotion au Pape (de la) 4e édition, in-18 . . . fr. »» 30

Ce n'est pas du respect seulement, ni même de l'amour filial que nous devons au Saint-Père, le représentant visible de Jésus-Christ sur la terre, c'est une espèce de culte, une véritable *dévotion*, ainsi que le dit l'illustre et pieux oratorien.

La Sainte Communion considérée au point de vue philosophique, théologique et pratique, par le R. P. DALGAIRNS, traduit par M. l'abbé L. GODARD, 2e édition 2 vol. in-12. . fr. 6 »»

Cet ouvrage savant et pratique sera très-utile aux directeurs des âmes. La *Bibliographie catholique* en a fait le plus grand éloge.

Abrégé du même ouvrage 1 vol. in-12 . . . . . fr. 3 50

Cette édition, sauf la réduction des deux premiers chapitres en un seul sous une forme moins scientifique, et sauf la suppression des appendices, est la reproduction intégrale et textuelle de l'ouvrage complet. Elle sera très-utile aux communautés religieuses et aux personnes pieuses.

De la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, précédée d'une Introduction sur l'Esprit du Jansénisme; par le R. P. Dalgairns, Traduite par M. l'abbé POULIDE; suivie d'un *Discours sur la Dévotion au saint Cœur de Marie*, par le R. P. DE MAC-CARTHY. 1 vol. in-18 anglais. . . . . fr. 3 »»

De très-bons juges estiment que cet ouvrage est le plus complet au point de vue dogmatique, historique et pratique sur la dévotion au Sacré-Cœur.

La Passion méditée, d'après les quatre Evangélistes, ou Elévations sur les souffrances et la mort de N.-S. J. C., ouvrage traduit de l'italien, de M. l'abbé MARCHETTI, suivi de Considérations empruntées aux Pères de l'Eglise et aux orateurs sacrés, par M. H. DENAIN, avec l'appr. de Mgr l'arch. de Paris. 3e édit. augmentée de la *Messe dite de la Passion*. 1 fort vol. gr. in-32. fr. 2 »»

Cet ouvrage contient une méditation et une lecture pour chaque jour du Carême.

CAMBRAI. — IMP. DE RÉGNIER-FAREZ PLACE-AU-BOIS, 28.

LIBRAIRIE D'AMBROISE BRAY,

20, rue Cassette, 20.

Vie de Maximilien d'Este, archiduc d'Autriche, grand maître de l'ordre Teutonique, d'après le R. P. Stœger, S J, par M. Daurignac 1 beau vol. in-8 avec portrait 6 fr. ou 1 vol. in-12. fr. 3 50

L'archiduc Maximilien, neveu de Marie-Antoinette, oncle de madame la comtesse de Chambord, a offert pendant sa longue et belle vie, le modèle de toutes les vertus. « Il fut, dit le prince Galitzin, grand même dans les petites choses, pauvre au sein des richesses, humble dans les grandeurs. » Il rappelait saint Vincent de Paul par son inépuisable charité, et Vauban par son génie dans l'art des fortifications.

Une année à Rome, impressions d'un catholique. 1 v. in-8°. fr. 5 »»

Le même ouvrage. 1 vol. in-12 . . . . . fr. 3 »»

Ce livre est à la fois instructif et édifiant : l'auteur y décrit avec clarté les monuments de la cité sainte, mais il s'attache surtout à faire connaître ses institutions, ses fêtes et ses cérémonies religieuses. L'*Osservatore Romano* et la *Correspondance de Rome* ont loué et recommandé ce livre.

Rome Chrétienne, ou tableau historique des souvenirs et des monuments de Rome, par M. E. de la Gournerie. 4e édition, revue avec soin et considérablement augmentée. 3 vol. in-12. fr. 9 »»

Le même ouvrage, 3 vol. in-8° . . . . . fr. 15 »»

Cet ouvrage, recommandé par une lettre de S. S. Pie IX et par les plus hautes approbations épiscopales, est regardé comme l'un des plus instructifs et des plus intéressants qui aient été écrits sur Rome.

Les Tuteurs d'Odette, ou la Famille et le Monde, par M. Etienne Marcel 1 vol. in-12. . . . . fr. 2 50

Madame Bourdon, l'auteur de *La Vie réelle*, recommande ce livre en ces termes : « On y retrouve tout le talent, aimable et énergique à la fois d'Etienne Marcel. L'auteur d'*Odette* a les délicatesses et les tendresses féminines unies à une force rare dans le tracé des caractères... Ses livres captivent, et l'impression qu'ils laissent est pure et salutaire. »

Les Trois vœux, par le même. 1 vol. in-12 . . . . fr. 2 »»

Un Monsieur, ou la Campagne et la Ville, par le même. 1 vol. in-12 . . . . . fr. 2 »»

Les Surprises de la vie, par M. Violeau. 1 vol. in-12. fr. 2 »»

On retrouve dans ce nouvel ouvrage de M. Violeau, le talent d'observation, la vérité des caractères et des sentiments, le style élégant et pur qu'offrent la *Maison du Cap*, les *Veillées bretonnes*, etc., etc.

Guerre et Paix, scènes en Norwége ; par Mlle Frédérique Bremer, traduit du suédois ; par M. A. Villeneuve. 3e édition. 1 vol, in-12 . . . . . fr. 1 50

Cet ouvrage est une des productions les plus originales et en même temps des plus attachantes de Mlle Bremer.

CAMBRAI. — IMPRIMERIE DE REGNIER-FAREZ.